



**BIBLIOTECA
CENTRALA A
UNIVERSITAȚII
DIN
BUCUREȘTI**

Nº Curent 48 Format

Nº Inventar 73. 2317 Anul

Sectia Raftul

OEUVRES

DE (FLORIAN,

Jean-Pierre

Claris de

2376
N^o. 45. CONTROL 195

Donatiunea

J. AL. SAMURCAS

PRÉCIS

HISTORIQUE

SUR LES MAURES

D'ESPAGNE.



403
1951

L

BIBLIOTECA

Universitară

Cota

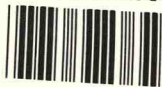
45

Invenția

C73

RC 236/01

B.C.U. Bucuresti



C73

3
12

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES SOUVERAINS

ARABES OU MAURES.

Qui régnèrent en Espagne.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

CALIFES D'ORIENT.

Années
de J. C.

705. Valid I, onzième calife omniade.
716. Suleiman.
718. Omar II.
721. Yézid II.
723. Haccham.

GOUVERNEURS

ou

VICE-ROIS D'ESPAGNE.

Années
de J. C.

714. Moussa, conquérant de l'Espagne.
717. Abdelazis, fils de Moussa.
718. Alahor.
721. Elzémagh.
723. Ambezé-ben-Schim.
725. Asré-ben-Abdoulah.
727. Jahiah-ben-Solémé.
728. Osman-Abinéza.
728. Hazifa - ben - Elahous.
729. Hicchem-ben-Hadi.
731. Méhémet - ben - Abdoullah.
731. Abdalrahman - ben - Abdoullah, tué à la bataille de Tours.

4 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

CALIFES D'ORIENT.	GOUVERNEURS
	ou
	VICE-ROIS D'ESPAGNE.
Années de J. C.	Années de J. C.
742. Valid II.	734. Abdoulmelek - ben-Koutn.
743. Yézid III.	735. Akbé-ben - el-Hadjadi.
744. Ibrahim.	742. Aboulatar - Hassam.
744. Mervan II, dernier calife omniade.	745. Téwabé.
752. Aboul - Abbas - Saf-fah, premier calife abbasside.	746. Joseph el Fahri, dernier vice-roi.
754. Aboul - Giassar - Almanzor, second calife abbasside.	

SECONDE ÉPOQUE.

CALIFES D'OCCIDENT, ROIS DE CORDOUE.

Années de J. C.	Années de J. C.
755. Abdérame I, prince omniade.	1011. Haccham II, remis sur le trône.
788. Haccham I.	1014. Suleiman, remis sur le trône.
796. Abdélazis el Hak-kam I.	1016. Ali-ben-Hamoud.

CALIFES D'OCCIDENT.

Années
de J. C.

822. Abdérame II el Mou-
zaffer.
852. Mohammed I, l'E-
mir.
886. Almouzir.
889. Abdoullah.
912. Abdérame III.
961. Aboul - Abbas el
Hakkam II.
976. Haccham II.
1005. Mohammed el Ma-
hadi, usurpateur.
1007. Suleiman.

ROIS DE CORDOUE.

Années
de J. C.

1017. Abdérame IV.
1018. Casim.
1021. Jahiah.
1022. Haccham III.
1024. Mohammed el Mus-
tek si Billah.
1025. Abdérame V.
1025. Jahiah-ben-Ali.
1026. Haccham IV.
1027. Jalmar-ben-Moham-
med, dernier calife
de Cordoue.

TROISIÈME ÉPOQUE.

*Principaux royaumes élevés sur les ruines du
califat d'Occident.*

T O L È D E.

Années
de J. C.

1027. Adafar Almamon I.
1053. Almamon II, le
bienfaiteur d'Al-
phonse VI.
1073. Haccham, fils aîné

S A R A G O S S E.

Années
de J. C.

1014. Almundir, gouver-
neur devenu roi.
1023. Almudafar Ben-
houd I.
1025. Suleiman Benhoud

6 TABLEAU CHRONOLOGIQUE

T O L È D E.	S A R A G O S S E.
Années	Années
de J. C.	de J. C.
1079. Jahiah, frère d'Hacham, dernier roi.	1073. Almutadar Billah.
1085. Prise de Tolède par Alphonse VI, roi de Castille. Jahiah va régner à Valence	1096. Almutacem, der. roi.
Fin du royaume de Tolède.	1118. Prise de Saragosse par Alphonse I, surnommé le Batailleur, roi d'Aragon.
V A L E N C E.	F. du royaume de Saragosse.
2026. Muceit. Plusieurs usurpateurs.	S É V I L L E.
1085. Jahiah, dernier roi de Tolède.	1027. Idris.
1093. Aben-Jaf.	1028. Aboulcazem Benabad I.
1094. Le Cid prend Valence et y commande en souverain jusqu'à sa mort.	1041. Abi Omar Benabad II.
1102. Les Almoravides rois de Maroc reprennent Valence après la mort du Cid. Plusieurs gouverneurs ou usurpateurs.	1068. Mohammed Benabad III, dernier roi.
1224. Aben-Zeith.	1097. Benabad III se rend prisonnier de Joseph l'Almoravide Plusieurs gouverneurs ou usurpateurs.
1230. Zéen, dernier roi.	1236. Séville devient république.
1238. Prise de Valence par Jacques I, roi d'Aragon.	1248. Prise de Séville par S. Ferdinand, roi de Castille.
Fin du royaume de Valence.	

QUATRIÈME ÉPOQUE.

ROIS DE GRENADE.

Années

de J. C.

1236. Mahomet I Abousaïd
ALHAMAR, fon-
dateur du royaume
de Grenade , et
chef de la branche
des ALHAMARS.
1273. Mahomet II al Fa-
kih , Emir al mu-
menim.
1302. Mahomet III el Ha-
ma , ou l'Aveugle.
1310. Mahomet IV Abe-
nazar.
1318. Ismaël I FARADY ,
chef de la branche
royale des FARA-
DYS , qui descen-
doit du premier
ALHAMAR par
les femmes.
1322. Mahomet V.
1343. Joseph I.
1354. Mahomet VI , le
Vieux.
1360. Mahomet VII , le
Rouge , ALHA-
MAB.

ROIS DE CASTILLE
CONTEMPORAINS.

Années

de J. C.

1230. S. Ferdinand III^e.
du nom.
1252. Alphonse X, le Sage.
1284. Sanche IV, le Brave.
1295. Ferdinand IV, l'A-
journalé.
1311. Alphonse XI , le
Vengeur.

1350. Pierre le Cruel.

ROIS DE GRENADE.

Années
de J. C.

1362. Mahomet VI, le
Vieux, remis sur
le trône.
1379. Mahomet VIII
Abouhadjad, ou
Guadix.
1392. Joseph II.
1396. Mahomet IX Balba.
1408. Joseph III.
1423. Mahomet X Abena-
zar ou le Gaucher.
1427. Mahomet XI el Zu-
gair ou le Petit.
1429. Mahomet X le Gau-
cher, remis sur le
trône.
1432. Joseph IV ALHA-
MAR.
1432. Mahomet X, le Gau-
cher, remis une
troisième fois sur
le trône.
1445. Mahomet XII Osmin
1453. Ismaël II.
1465. Mulei-Hassem.
1485. Abouabdoullah ou
Boabdil, dern. roi.
1492. Prise de Grenade par
Ferdinand et Isa-
belle, rois de Cas-
tille et d'Aragon.

ROIS DE CASTILLE
CONTEMPORAINS.Années
de J. C.

1369. Henri II de Trans-
tamare.
1379. Jean I.
1390. Henri III.
1406. Jean II.
1454. Henri IV, l'Impuis-
sant.
1474. Isabelle et Ferdi-
nand V, conqué-
rans de Grenade.

P R É C I S
HISTORIQUE
SUR LES MAURES
D'ESPAGNE.

LES Maures d'Espagne sont célèbres, et leur histoire est peu connue. Leur nom rappelle la galanterie, la politesse, les beaux arts ; et les fragmens de leurs annales, épars dans les écrivains arabes ou espagnols, n'offrent que des rois égorgés, des divisions, des guerres civiles, des combats éternels avec leurs voisins. Au milieu de ces tristes récits, on trouve quelquefois des traits de bonté, de justice, de grandeur d'ame. Ces traits nous frappent beaucoup plus que ceux que nous lisons dans nos histoires, soit qu'ils conservent une impression d'originalité que leur donne le génie oriental, soit qu'à travers les nombreux

exemples de barbarie une belle action , un discours noble , un mot touchant , acquièrent un nouvel éclat des crimes dont ils sont entourés.

Je n'ai pas le projet d'écrire ici l'histoire des Maures ; je veux seulement rappeler leurs principales révolutions , tracer une esquisse fidelle du caractère , des mœurs d'un peuple que j'ai tâché de peindre dans mon ouvrage , et mettre le lecteur à portée de distinguer de mes fictions les vérités qui leur servent de base. Tel est , ce me semble , le plus sûr et peut-être le seul moyen de rendre un livre de pur agrément moins inutile et moins frivole.

Les historiens espagnols (1) , que j'ai consultés avec un grand soin , m'ont été d'un médiocre secours. Attentif à faire marcher de front l'histoire très-compliquée des différens rois des Asturies , de Navarre , d'Aragon , de Castille , ils ne reviennent aux Maures que lorsque leurs guerres avec les Chrétiens mêlent en-

semble les intérêts des deux peuples ; mais ils ne parlent presque jamais du gouvernement , des lois , des usages des ennemis de leur foi. Les écrivains arabes (2) qu'on a traduits ne donnent guères plus de lumières : emportés par le fanatisme , aveuglés par un ridicule orgueil , ils s'étendent avec complaisance sur les victoires de leur nation , ne disent rien de ses défaites , et passent sous silence des dynasties entières. Quelques-uns de nos savans ¹ ont rassemblé dans des ouvrages très - estimables ce qu'ont dit ces historiens , ce qu'ils ont eux - mêmes observé. J'ai puisé dans toutes ces sources ; j'ai cherché les mœurs des Arabes Maures d'Andalousie dans les romans espagnols (3) , dans les anciennes romances castillanes , dans des manuscrits , des mémoires qui me sont venus de Madrid. C'est d'après cette

¹ D'Herbelot , Bibliothèque orientale ; Cardonne , Histoire d'Afrique et d'Espagne ; M. Chénier , Recherches historiques sur les Maures.

étude longue et pénible que je vais essayer de faire connoître un peuple qui ne ressemble à aucun autre, qui eut ses vices, ses vertus, sa physionomie particulière, et qui sut allier long - temps la valeur, la générosité, la courtoisie des chevaliers de l'Europe avec les emportemens, les fureurs, les passions brûlantes des Orientaux.

Pour mettre plus d'ordre dans les temps et plus de clarté dans les faits, je diviserai ce précis historique en quatre principales époques. La première s'étendra depuis les conquêtes des Arabes jusqu'à l'établissement des princes Omniades à Cordoue; la seconde renfermera les règnes de ces califes d'Occident; dans la troisième je rapporterai le peu qu'on sait des différens petits royaumes élevés sur les ruines du califat de Cordoue; et la quatrième comprendra l'histoire des souverains de Grenade jusqu'à l'expulsion totale des Musulmans.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Conquêtes des Arabes ou Maures.

Depuis la fin du sixième siècle (4) jusqu'au milieu du huitième.

LES Maures sont les habitans de cette vaste contrée d'Afrique bornée à l'orient par l'Égypte, au nord par la Méditerranée, à l'ouest par le grand Océan, au midi par les déserts de Barbarie. Leur origine, comme celle de presque toutes les nations, est obscure et mêlée de fables. Il paroît certain seulement que des émigrations de l'Asie ont reflué, dès les premiers temps, en Afrique. Le nom de *Maures*¹ semble l'indiquer. D'ailleurs tous les historiens² parlent d'un Melek - Yarfrik, roi de l'Arabie

Origine
des
Maures.

¹ MAURES, selon Bochart, vient du mot hébreu MAHURIM, qui signifie OCCIDENTAUX.

² Ibnialrabie, Procope, Léon l'Africain, Maimol, etc.

gouel thillay²
gouel thillay

heureuse , qui , suivi d'un peuple de Sabéens , vint s'emparer de la Libye et lui donna le nom d'Afrique. Les principales tribus des Maures prétendent descendre de ces Sabéens. Sans discuter des faits si anciens , il suffit d'être à-peu-près sûr que les premiers Maures furent des Arabes. Dès-lors on n'est plus surpris de les voir dans tous les temps séparés par tribus , habitant sous des tentes , vagabonds dans les déserts , et chérissant , comme leurs pères , cette vie libre et pastorale.

Ils sont connus dans l'histoire ancienne sous le nom de Numides , de Gétules , de Massiliens. Tour - à - tour sujets , ennemis , alliés de la fameuse Carthage , ils tombèrent avec elle sous la domination des Romains. Après plusieurs inutiles révoltes causées par l'esprit inquiet , fougueux , inconstant , de ces peuples , ils furent subjugués par les Vandales. Bélisaire les reconquit un siècle après. Mais les Arabes vainqueurs

des Grecs, soumirent les Mauritanies. Comme, depuis ce moment, les Maures devenus Musulmans ont été, pour ainsi dire, confondus avec les Arabes, il est nécessaire de dire un mot de cette nation extraordinaire, inconnue pendant tant de siècles, et maîtresse tout-à-coup de la plus grande partie de la terre.

Les Arabes sont, sans contredit, un des plus anciens peuples de l'Univers. Peut-être est-ce celui de tous qui a le mieux conservé son caractère, ses mœurs, son indépendance. Dès les siècles les plus reculés, divisés par tribus errantes dans les campagnes ou réunies dans des villes, soumis à des chefs guerriers et magistrats à-la-fois, jamais ils n'ont été sujets d'une domination étrangère. Les Perses, les Macédoniens, les Romains, tentèrent vainement de les soumettre : leur sceptre vint se briser contre les rochers des Nabathéens ¹. Orgueilleux de son origine qui remonte jusqu'aux

Les Arabes.

¹ Ancien nom des Arabes.

patriarches , fier d'avoir su défendre sa liberté , l'Arabe , au fond de ses déserts , regarde les autres nations comme des troupeaux d'esclaves rassemblés au hasard pour changer de maîtres. Brave , sobre , infatigable , endurci dès l'enfance aux plus pénibles travaux , ne craignant ni la soif , ni la faim , ni la mort , ce peuple n'avoit besoin que d'un homme pour se rendre souverain du monde.

Nais-
nce de
Maho-
met.
J. C.
569.

Mahomet parut ; et tous les talens lui furent accordés par la nature. Valeur , sagesse , éloquence ; grace , Mahomet posséda tous les dons qui en imposent et qui entraînent. Chez les nations les plus éclairées Mahomet eût été un grand homme ; chez un peuple ignorant et fanatique il devoit être , il fut un prophète.

Jusqu'à lui , les tribus arabes , environnées de Juifs , de Chrétiens , d'idolâtres , avoient fait un mélange superstitieux de ces différentes religions avec

celle des anciens Sabéens. Ils croyoient aux génies , aux démons , aux sortilèges ; ils adoroient les étoiles et sacrifioient aux idoles. Mahomet , après avoir médité jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans , dans la retraite et le silence , les nouveaux dogmes qu'il vouloit établir , après avoir séduit ou persuadé les principaux ¹ de sa famille , qui étoit la première parmi les Arabes , prêcha tout-à-coup une religion nouvelle , ennemie de toutes celles qu'on connoissoit , et faite pour enflammer le génie ardent de ces peuples.

Enfans d'Ismaël , leur dit-il , je vous apporte le culte que professoient votre père Abraham , Noë , tous les patriarches. Il n'est qu'un seul Dieu , souverain des mondes , il s'appelle LE MISÉRICORDIEUX. N'adorez que lui : soyez bienfaisans envers les orphelins , les pauvres , les esclaves , les captifs ;

Reli-
gion de
Maho-
met.

¹ Les Coheshirites , gardiens du temple de la Caaba.

soyez justes envers tous les hommes : la justice est la sœur de la piété. Priez et faites l'aumône. Votre récompense sera d'habiter dans le ciel des jardins délicieux, où coulent des fleuves limpides, où vous trouverez des épouses toujours belles, toujours jeunes, toujours plus éprises de vous. Combattez avec valeur les incrédules et les impies : combattez-les jusqu'à la victoire, jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme (5), ou qu'ils vous paient un tribut. Tout soldat mort dans les batailles ira jouir des trésors de Dieu. Les lâches ne pourront prolonger leur vie ; l'instant où l'ange de la mort doit les frapper est marqué dans le livre de l'Eternel.

Ces préceptes, annoncés dans une langue riche, figurée, majestueuse, embellis du charme des vers, présentés de la part d'un ange par un prophète guerrier, poète, législateur, au peuple de l'univers le plus ardent, le plus passionné pour le merveilleux, pour la vo-

lupté, pour la valeur, pour la poésie, devoient trouver bientôt des disciples. Mahomet en eut un grand nombre; la persécution vint l'augmenter. Ses ennemis forcèrent l'apôtre à fuir de la Mecque sa patrie, à se réfugier à Médine. Cette fuite devint l'époque de sa gloire et l'hégire des Musulmans.

J. C.
622.
Hég.
1.

Dès ce moment l'islamisme se répandit comme un torrent dans les Arabies, dans l'Éthiopie. En vain quelques tribus idolâtres ou juives voulurent défendre leur ancien culte, en vain la Mecque arma ses soldats contre le destructeur de ses dieux; Mahomet, le glaive à la main, dispersa leurs armées, s'empara de leurs villes, pardonna souvent aux vaincus, et s'attacha, par sa clémence, par son génie, par ses talens, les peuples qu'il avoit soumis. Législateur, pontife, chef de toutes les tribus arabes, maître d'une armée invincible, respecté des souverains d'Asie, adoré d'une nation puissante, secondé par des capitai-

Pro-
grès de
l'isla-
misme.

nes devenus sous lui des héros, il alloit marcher contre Héraclius, lorsqu'il mourut à Médine des suites du poison que lui avoit donné une Juive du Khaïbar. (6)

J. C.
632.
Hég.
11.

Victoires des Musulmans. Sa mort n'arrêta ni les progrès de sa religion, ni les conquêtes des Arabes. Aboubèkre, beau-père du prophète, fut nommé pour lui succéder, et prit le titre de *calife*, qui veut dire seulement *vicaire*. Sous son règne, les Musulmans pénétrèrent dans la Syrie, dispersent les troupes d'Héraclius, prennent la ville de Damas, siège célèbre à jamais par les exploits plus qu'humains du fameux Kaled, surnommé *l'épée de Dieu* (7). Au milieu de tant de victoires, Aboubèkre, à qui l'on envoyoit l'immense butin conquis sur l'ennemi, n'en prend jamais pour sa dépense particulière qu'une somme équivalente à quarante de nos sous par jour. Omar, successeur d'Aboubèkre, fait marcher Kaled à Jérusalem. Jérusalem est prise par les

Arabes ; la Syrie , la Palestine , sont soumises ; les Turcs , les Perses , demandent la paix ; Héraclius fuit d'Antioche ; l'Asie tremble devant Omar ; et les terribles Musulmans , modestes dans la victoire , rapportant leurs succès à Dieu seul , conservent , au milieu des pays les plus beaux , les plus riches , les plus délicieux de la terre , au sein des peuples les plus corrompus , leurs mœurs austères , frugales , leur discipline sévère , leur respect pour leur pauvreté. On voit les derniers des soldats s'arrêter tout-à-coup dans le sac d'une ville au premier ordre de leur chef , lui rapporter fidèlement l'or , l'argent , qu'ils ont enlevé , pour le déposer dans le trésor public. On voit ces capitaines si braves , si superbes avec les rois , quitter , reprendre le commandement d'après un billet du calife ; devenir tour-à-tour généraux , simples soldats , ambassadeurs , à la moindre de ses volontés. On voit enfin Omar lui-même ,

Omar le plus puissant souverain , le plus riche , le plus grand des rois de l'Asie , se rendre à Jérusalem , monté sur un chameau roux , chargé d'un sac d'orge et de riz , d'une outre pleine d'eau , d'un vase de bois. Il marche dans cet équipage à travers les peuples vaincus , qui se pressent sur son passage , qui lui demandent de les bénir et de juger leurs différens. Il arrive à son armée , lui prêche la simplicité , la valeur , la modestie ; il entre dans Jérusalem , pardonne aux Chrétiens , conserve les églises ; et , remonté sur son chameau , le calife retourne à Médine faire la prière à son peuple.

Les Musulmans marchent vers l'Égypte : l'Égypte est bientôt subjuguée. Alexandrie est prise par Amrou , l'un des plus grands généraux d'Omar. C'est alors que périt cette fameuse bibliothèque , l'objet des éternels regrets des savans. Les Arabes , si passionnés pour leur poésie , méprisoient les livres des

Nouvelles
con-
tées.

J. C.
640.
Ég.
79.

autres nations. Amrou fit brûler la bibliothèque des Ptolémées : et ce même Amrou cependant étoit renommé par ses vers ; il aimoit, il respectoit le célèbre Jean le grammairien, à qui, sans l'ordre du calife, il vouloit donner cette bibliothèque. Cet Amrou fit exécuter un dessein digne des beaux siècles de Rome : c'étoit de joindre la mer Rouge à la Méditerranée par un canal navigable où les eaux du Nil seroient détournées. Ce canal, si utile à l'Égypte, si important pour le commerce d'Europe et d'Asie, fut achevé dans peu de mois. Les Turcs l'ont laissé détruire.

Amrou s'avança dans l'Afrique, tandis que d'autres capitaines arabes passoient l'Euphrate et soumettoient la Perse. Mais Omar n'étoit déjà plus ; Othman occupoit sa place.

Ce fut sous le règne de ce calife que les Arabes conquièrent les Mauritanies, en chassèrent pour jamais les foibles Grecs, et ne trouvèrent de résistance

que dans les tribus belliqueuses des Bérébères (8). Ces peuples libres et pasteurs, anciens habitans de la Numidie, et qui, même de nos jours, retranchés dans les montagnes de l'Atlas, y conservent une espèce d'indépendance, se défendirent long-temps contre les vainqueurs des Maures. Un général musulman, nommé Akbé, les soumit enfin, leur donna sa loi, sa croyance; et, s'avancant jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale, il ne s'arrêta qu'aux bords de l'océan. Là, plein de l'enthousiasme de l'héroïsme et de la religion, il poussa son cheval dans la mer, tira son sabre, et s'écria : Dieu de Mahomet, tu le vois; sans cet élément qui m'arrête, j'irois chercher des nations nouvelles pour leur faire adorer ton nom!

Jusqu'à cette époque, les Maures, sujets des Carthaginois, des Romains, des Vandales et des Grecs, n'avoient pris qu'une foible part aux intérêts de ces différens maîtres. Errant dans les

déserts , ils s'occupoient du soin des troupeaux , payoient des impôts arbitraires , souffroient les vexations de leurs gouverneurs , essayoient de temps en temps de briser leurs fers , et se réfugioient , après leurs défaites , dans les montagnes de l'Atlas ou dans l'intérieur du pays. Leur religion étoit un mélange de christianisme et d'idolâtrie , leurs mœurs celles de Nomades asservis : grossiers , ignorans , malheureux , abrutis par le despotisme , ils étoient à-peu-près ce qu'ils sont aujourd'hui sous les tyrans de Maroc.

L'arrivée des Arabes produisit chez eux un grand changement. Une origine commune avec les conquérans nouveaux , la même langue , les mêmes passions , tout contribuoit à lier les vaincus aux vainqueurs. L'annonce de cette religion prêchée par un descendant d'Ismaël , que les Maures regardent comme leur père , les victoires rapides des Musulmans qui , déjà mai-

Les
Maures
devien-
musul-
mans.

tres de la moitié de l'Asie et de l'Afrique, menaçoient d'envahir le monde, frappèrent vivement les Maures, et rendirent à leur caractère toute son ardente énergie. Ils embrassèrent avec transport les dogmes de Mahomet ; ils s'unirent avec les Arabes, voulurent combattre avec eux, devinrent épris à la fois de l'islamisme et de la gloire.

Cette réunion, qui doubla les forces des deux nations confondues, fut troublée quelques instans par la révolte des Bérébères, toujours passionnés pour leur liberté. Le calife Valid I^{er}, qui régnoit alors, fit partir d'Égypte Moussa ben-Nazir, général habile et vaillant, à la tête de cent mille hommes. Moussa défit les Bérébères, pacifia les Mauritanies, alla s'emparer de Tanger, qui appartenoit aux Goths espagnols ; et, maître d'un pays immense, d'une redoutable armée, d'un peuple pour qui la guerre étoit devenue un besoin, Moussa médita dès ce mo-

J. C.
708.
Hég.
89.

ment de porter ses armes en Espagne.

Ce beau royaume, après avoir été soumis tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, étoit devenu la proie des barbares. Les Alains, les Suèves, les Vandales, connus sous le nom général de Goths, s'étoient partagé ses provinces. Mais Euric, un de leurs rois, vers la fin du cinquième siècle, avoit réuni toute l'Espagne et l'avoit transmise à ses descendans.

État
de l'Es-
pagne
sous les
Goths.

La douceur du climat, la prospérité, les richesses, amollirent ces conquérans, leur donnèrent des vices qu'ils n'avoient pas lorsqu'ils étoient des barbares, et leur ôtèrent la valeur guerrière qui seule avoit fait leurs succès. Les rois qui vinrent après Euric, tantôt ariens, tantôt catholiques, abandonnèrent leur puissance aux évêques et régnèrent au milieu des troubles. Rodrigue, le dernier d'entre eux, souilla le trône par ses vices. Personne n'ignore l'histoire, apocryphe ou véritable, de

la fille du comte Julien , à qui Rodrigue , dit-on , fit violence. Ce fait est contesté ; mais ce qui ne peut l'être , c'est que les débauches des tyrans ont presque toujours été la cause ou le prétexte de leur ruine.

Con-
quête
de l'Es-
pagne
par les
Maures.

Il est certain que le comte Julien et son frère Oppas , archevêque de Tolède , tous deux puissans chez les Goths , favorisèrent l'irruption des Maures. Tarik (9) , l'un des plus grands capitaines de ce temps , fut envoyé par Moussa , d'abord avec peu de troupes , et n'en défit pas moins une grande armée que Rodrigue lui opposa ; depuis , ayant reçu des renforts d'Afrique , il vainquit Rodrigue lui-même à la bataille de Xérès , où le roi goth périt en fuyant. Tarik profita de sa victoire , pénétra dans l'Estramadure , dans l'Andalousie , dans les Castilles , prit Tolède ; et , bientôt rejoint par Moussa jaloux de la gloire de son lieutenant , ces deux hommes extraordinaires , divisant leurs troupes en plu-

J. C.

714.

Hég.

96.

sieurs corps , achevèrent en peu de mois la conquête entière de l'Espagne.

Il faut observer que ces Maures , que plusieurs historiens nous présentent comme des barbares altérés de sang , laissèrent aux peuples vaincus leur culte , leurs églises , leurs juges. Ils n'exigeoient que le tribut que les Espagnols payoient à leurs rois. On ne redoutoit point leur férocité , puisque la plupart des villes se rendirent par composition , puisque les Chrétiens s'unirent si bien avec eux , que ceux de Tolède en prirent le nom de *Musarabes* , et que la reine Egilone , veuve du dernier roi Rodrigue , épousa publiquement , de l'aveu des deux nations , Abdélazis , fils de Moussa.

Ce Moussa , que les succès de Tarik avoient aigri , voulut éloigner un lieutenant qui l'éclipsoit. Il l'accusa près du calife. Valid les rappela tous deux , ne jugea point leurs différens , et les laissa mourir à sa cour du chagrin de se voir oubliés.

Vice-
rois
d'Espa-
gne.
Com-
mence-
mens de
Pélage.
J. C.
718.
Hég.
100.

Abdélazis, l'époux d'Égilone, resta gouverneur de l'Espagne, et ne le fut que quelques instans. Alahor, qui lui succéda, porta ses armes dans la Gaule, subjuga la Narbonnaise, et se préparoit à pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il apprit que Pélage, prince du sang royal des Goths, réfugié dans les montagnes des Asturies avec une poignée de vaillans soldats, osoit braver les vainqueurs de l'Espagne et former le noble dessein de se dérober à leur joug. Alahor envoya des troupes contre lui. Pélage, retranché dans des gorges, battit deux fois les Musulmans, fortifia sa petite armée, s'empara de quelques châteaux; et ranimant le courage des Chrétiens abattus par tant de revers, il apprit aux Espagnols étonnés que les Maures n'étoient pas invincibles.

L'insurrection de Pélage fit rappeler Alahor par le calife Omar II. Elzémagh, son successeur, pensa que le plus sûr moyen de réprimer les révoltes étoit de

rendre les peuples heureux. Il s'occupait de policer l'Espagne, de régler les impôts, jusqu'alors arbitraires, de contenir les soldats en leur donnant une paie fixe. Ami des beaux arts que les Arabes cultivoient dès-lors, Elzémagh embellit Cordoue, dont il fit sa capitale, attira les savans à sa cour, et composa lui-même un livre qui renfermoit la description des villes, des fleuves, des provinces, des ports de l'Espagne, des métaux, des marbres, des mines qu'on y trouvoit, de tous les objets enfin qui pouvoient intéresser les sciences et l'administration. Peu inquiet des mouvemens de Pélage, dont toute la puissance se borneroit à la possession de quelques forteresses dans des montagnes inaccessibles, Elzémagh n'entreprit point de l'y forcer; mais, guidé par le desir funeste dont brûlèrent toujours les gouverneurs de l'Espagne d'étendre leurs conquêtes en France, il passa les Pyrénées, et fut

tué dans une bataille qu'Eudes, duc d'Aquitaine, lui livra.

J. C.

722.

Hég.

304.

Après la mort d'Elzémagh , arrivée sous le califat d'Yézid II (10) , plusieurs gouverneurs¹, dans l'espace de peu d'années , se succédèrent rapidement en Espagne. Aucune de leurs actions ne mérite d'être rapportée ; mais , pendant ce temps , le brave Pélage agrandit son petit état , s'avança dans les montagnes de Léon , se rendit maître de quelques places ; et ce héros , dont le courage appeloit à la liberté les Asturiens et les Cantabres , jeta les premiers fondemens de cette puissante monarchie dont les guerriers devoient à leur tour poursuivre les Africains jusque dans les rochers de l'Atlas.

Abdér-
rame
veut
conquérir la
France.
J. C.
731.
Hég.
113.

Les Maures , qui ne songeoient qu'à subjuguier de nouveaux pays , ne firent pas de grands efforts contre Pélage : ils étoient sûrs de le réduire aisément quand ils auroient soumis la France ; et ce seul desir remplissoit l'ame ardente du nouveau gouverneur Abdalrahman , que

¹ Ambezé , Azré , Iahiah , Ostran , Hazifa , Hicchem , Méhémet.

nous appelons Abdérame. Sa gloire, sa valeur, ses talens, son ambition démesurée, lui faisoient regarder cette conquête comme facile : mais il devoit y trouver son vainqueur.

Le fils de Pepin d'Héristal, l'aïeul de Charlemagne, Charles Martel, dont les exploits effacèrent ceux de son père et ne furent point effacés par ceux de son petit-fils, étoit alors maire du palais, sous les derniers princes de la première race ; ou plutôt Charles étoit le véritable roi des Français et des Germains. Le duc d'Aquitaine Eudes, maître de la Guienne et de la Gascogne, avoit eu de longues querelles avec le héros français. Trop foible pour lui résister, il chercha l'alliance d'un Maure nommé Munuze, gouverneur de la Catalogne et l'ennemi secret d'Abdérame. Ces deux vassaux, tous deux mécontents de leur souverain qu'ils craignoient, s'unirent par d'étroits liens : malgré la différence des cultes, le duc

chrétien n'hésita point à donner sa fille en mariage à son allié musulman ; et la princesse Numerance épousa le Maure Munuze , comme la reine Egilone avoit épousé le Maure Abdélazis.

Abdérame , instruit de cette alliance , en pénétra les motifs. Il rassemble aussitôt son armée , vole en Catalogne , assiège Munuze , qui tente vainement de fuir : poursuivi , atteint dans sa course , il se donne lui-même la mort. Sa femme captive est conduite au vainqueur. Abdérame , frappé de sa beauté , l'envoie en présent au calife Haccham , dont elle s'attira l'amour : destinée singulière qui place une princesse gasconne dans le serraïl du souverain de Damas !

Il pénétre jusqu'à la Loire. Non content d'avoir puni Munuze , Abdérame passe les monts , traverse la Navarre , entre dans la Guienne , assiège et prend la ville de Bordeaux. Eudes , à la tête d'une armée , s'efforce de l'arrêter : Eudes est vaincu dans un grand combat ; tout plie sous les armes des Mu-

ulmans; Abdérame poursuit sa route, ravage le Périgord, la Saintonge, le Poitou, parvient triomphant en Touraine, et ne s'arrête qu'à la vue des drapeaux de Charles Martel.

Charles venoit à sa rencontre, suivi des forces de la France, de l'Austrasie, de la Bourgogne, suivi sur-tout de ses vieilles bandes accoutumées à vaincre sous lui. Le duc d'Aquitaine étoit dans son camp: Charles oublioit ses injures pour ne songer qu'au péril commun. Ce péril devenoit pressant: le sort de la France, de la Germanie, de tous les peuples chrétiens, alloit dépendre d'une bataille. Abdérame étoit un rival digne du fils de Pepin, fier, comme lui, de plusieurs victoires, suivi d'une armée innombrable, entouré de vieux capitaines qui l'avoient vu souvent triompher, et pressé dès long-temps du desir de soumettre enfin aux Arabes les seuls pays qui leur manquoient encore de l'ancien empire romain.

Bataille
de
Tours.
J. C.
733.
Hég.
114.

L'action fut longue et sanglante. Abdérame y trouva la mort. Cette grande perte décida sans doute la défaite de son armée. Les historiens assurent qu'il y périt plus de trois cent mille hommes. Ce nombre est sûrement exagéré ; mais il est vraisemblable que des ennemis parvenus jusqu'au milieu de la France, et poursuivis après leur défaite, ont dû échapper difficilement au fer des vainqueurs ou à la vengeance des peuples.

Cette mémorable bataille, sur laquelle nous n'avons aucun détail, nous sauva du joug des Arabes et fut le terme de leur grandeur. Depuis ce revers, ils tentèrent encore de pénétrer dans la France ; ils s'emparèrent même d'Avignon ; mais Charles Martel les défit de nouveau, reprit cette ville, leur enleva Narbonne, et leur ôta pour jamais l'espérance dont ils s'étoient flattés si long-temps.

Guerres
civiles
en Es-
pagne.

Après la mort d'Abdérame, l'Espagne fut déchirée par les divisions de

deux gouverneurs nommés successivement par les califes ¹. Un troisième prétendant arriva d'Afrique; un quatrième se mit sur les rangs ². Les factions se multiplièrent, les différens partis en vinrent souvent aux mains: des chefs furent massacrés, des villes prises, des provinces ravagées. Les détails de ces événemens, différemment rapportés par les historiens, ne peuvent être d'aucun intérêt. La seule vérité qu'on y découvre, c'est qu'à mesure que la douceur du climat, le mélange des Espagnols et des Maures, polissoient les mœurs de ces derniers, une nouvelle émigration d'Africains venoit détruire l'ouvrage du temps et rendre à leurs anciens frères cette férocité sauvage qui semble appartenir à l'Afrique.

Ces guerres civiles durèrent près de vingt ans. Les Chrétiens retirés dans les Asturies en profitèrent. Alphonse I^{er},

¹ Abdoulmélek, Akbé.

² Aboulattar, Tévabé.

gendre et successeur de Pélage , marcha sur les traces de ce héros. Il s'empara d'une partie de la Galice et de Léon , battit les troupes qu'on lui opposa , se rendit maître de quelques places , et commença dès-lors à former une petite puissance.

Les Maures , occupés de leurs querelles , n'arrêtèrent point les progrès d'Alphonse. Après plusieurs crimes et plusieurs combats , un certain Joseph l'avoit emporté sur ses différens rivaux et régnoit enfin à Cordoue , lorsqu'un événement mémorable arrivé dans l'Orient eut une grande influence sur l'Espagne. C'est là que commence la seconde époque de l'empire des Maures , pour laquelle il est nécessaire de revenir quelques instans à l'histoire des califes.

J. C.

749.
Hég.

234.

FIN DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.



N. M. Queverdo Inv. Del

Delignon Sculp

Ce sac ne contient qu'une petite parcelle
du champ usurpé par toi. &c

S E C O N D E É P O Q U E.

*Les califes d'Occident rois de
Cordoue,*

Depuis le milieu du huitième siècle jusqu'au
onzième.

Nous avons vu rapidement , sous les trois premiers califes Aboubèkre, Omar, Othman , les Arabes , conquérans de la Syrie , de la Perse , de l'Afrique , conserver leurs antiques mœurs , leur simplicité , leur obéissance au successeur du prophète , leur mépris pour le luxe et pour les trésors. Mais quel peuple pouvoit résister à tant de prospérités ? Les vainqueurs tournèrent bientôt leurs propres armes contre eux-mêmes ; ils oublièrent les vertus qui les avoient rendus invincibles , et déchirèrent de leurs mains l'empire qu'ils avoient fondé.

Ces malheurs commencèrent à l'assassinat d'Othman. On nomma pour lui

Les Musulmans se divisent.

J. C. succéder, Ali, l'ami, le compagnon, le
 655. fils adoptif du prophète ; Ali, si cher aux
 Hég. Musulmans par ses exploits, par sa dou-
 135. ceur, par son épouse Fatime, fille uni-
 que de Mahomet. Moavias, gouverneur
 de Syrie, refusa de reconnoître Ali.
 Guidé par les conseils de l'habile Am-
 rou, conquérant de l'Égypte, Moavias
 se fit proclamer calife à Damas. Les
 Arabes se divisèrent : ceux de Médine
 soutinrent Ali ; ceux de Syrie, Moa-
 vias. Les premiers prirent le nom d'*A-*
lides ; les autres s'appelèrent *Ommia-*
des, du nom d'un aïeul de Moavias qui
 se nommoit Ommiah. Telle fut l'ori-
 gine du schisme fameux qui sépare en-
 core les Turcs et les Perses.

Ali vainquit Moavias et ne sut point
 profiter de sa victoire. Bientôt après il
 fut assassiné (1). Son parti s'affoiblit.
 Ses enfans firent de vains efforts pour le
 ranimer. Les Ommiades, au milieu des
 orages, des révoltes, des guerres civiles,
 restèrent à Damas possesseurs du califat,

C'est sous le règne d'un de ces princes, de Valid 1^{er}, que nous avons vu les Arabes étendre leurs conquêtes en orient jusqu'au Gange, en occident jusqu'à l'océan atlantique. Les Ommiades cependant furent pour la plupart des princes foibles; mais leurs généraux étoient habiles, et les soldats musulmans n'avoient point encore dégénéré de leur antique valeur.

Après avoir occupé le trône pendant l'espace de quatre-vingt-treize ans, Mervan II (2), le dernier calife ommiade, fut vaincu par Abdalla, de la race des Abbassides, proches parens de Mahomet ainsi que les Ommiades. Mervan perdit l'empire et la vie. Aboul-Abbas, neveu d'Abdalla, fut élu calife, et commença cette dynastie des Abbassides, si célèbres dans l'Orient par leur amour pour les sciences, par les noms d'Haroun al Raschild, d'Almanon et des Barmécides (3). Les Abbassides gardèrent le califat pendant cinq

Les Om-
miades
perdent
le calif-
fat.
J. C.
752.
Hég.
134.

siècles. Ils en furent dépouillés par les Tartares fils de Gengis-Kan, après avoir vu s'établir en Égypte d'autres califes nommés *Fatimites*, parce qu'ils prétendoient descendre de Fatime, fille de Mahomet. L'empire des Arabes fut détruit; et ces peuples, rentrés dans les Arabies, y sont à-peu-près aujourd'hui ce qu'ils étoient avant Mahomet. J'anticipe ainsi sur les événemens, parce que désormais l'Espagne n'aura plus rien à démêler avec l'Orient.

Cruautés exercées contre les Ommiades.

Lorsque le cruel Abdalla eut placé son neveu Aboul-Abbas sur le trône des califes, il forma l'horrible dessein d'exterminer tous les Ommiades. Ces princes étoient fort nombreux. Chez les Arabes, où la poligamie est permise, où le grand nombre des enfans est regardé comme une faveur du ciel, il n'est pas rare de compter plusieurs milliers d'individus appartenans à la même famille. Abdalla, désespérant d'éteindre la race de ses ennemis, que la terreur avoit dis-

persés , promit une amnistie générale pour tous les Ommiades qui se rendroient près de lui. Ces infortunés crurent à ses sermens , ils vinrent chercher leur pardon aux pieds d'Abdalla. Ce monstre , les voyant rassemblés , les fit envelopper par des soldats qui les massacrèrent à ses yeux. Après cet affreux carnage , Abdalla donna ordre qu'on rangeât leurs corps sanglans l'un près de l'autre , qu'on les couvrit de planches et de tapis de Perse , et sur cette horrible table il fit servir à ses officiers un magnifique festin. On frissonne en lisant ces détails ¹ , mais ils peignent le caractère et les mœurs de ces conquérans.

Un seul Ommiade échappa , ce prince s'appeloit Abdérame. Errant , fugitif , il gagna l'Égypte et fut se cacher dans les déserts.

Les Maures d'Espagne , fidèles aux Ommiades , quoique leur gouverneur Joseph eût reconnu les Abbassides

Un prince ommiade vient en Espagne.

¹ Marigny , Histoire des Arabes , tome III.

n'eurent pas plutôt appris qu'il existoit en Afrique un rejeton de cette illustre race, qu'ils lui envoyèrent secrètement des députés pour lui offrir leur couronne. Abdérame prévint les combats qu'il auroit sans doute à livrer; mais, né avec une grande ame qui s'étoit encore élevée à l'école de l'adversité, Abdérame n'hésita point. Il passe la mer, arrive en Espagne, gagne les cœurs de ses nouveaux sujets, rassemble une armée, entre dans Séville, et marche bientôt vers Cordoue, capitale des états musulmans.

J. C.
755.
Hég.
138.

Abdé-
rame,
premier
calife
d'occi-
dent.

Joseph, au nom des Abbassides, tenta vainement de lui résister; Joseph est vaincu, Cordoue est conquise, plusieurs autres villes ont le même sort. Abdérame est reconnu non-seulement roi des Espagnes, mais il est proclamé calife d'Occident; et dès ce moment, l'Espagne, démembrée du grand empire des Arabes, forma seule un état puissant.

J. C.
759.
Hég.
142.

Règne
d'Abdé-
rame I.

Abdérame I^{er}. établit à Cordoue le

siège de sa nouvelle grandeur. Il n'y fut pas long-temps en paix. Des révoltes suscitées par les Abbassides, des guerres avec les rois de Léon, des irruptions des Français dans la Catalogne (4), occupèrent sans cesse Abdérame. Sa valeur, son activité, triomphèrent de tant d'ennemis. Il se soutint sur le trône avec gloire, il mérita le beau surnom de *juste*, et chérit, cultiva les arts au milieu des troubles et des périls. Ce fut lui qui le premier établit des écoles à Cordoue, où l'on venoit étudier l'astronomie, les mathématiques, la médecine, la grammaire; lui-même faisoit des vers et passoit pour l'homme le plus éloquent de son siècle. Il embellit, fortifia sa capitale, y construisit un palais superbe avec des jardins délicieux, et commença la grande mosquée qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Ce monument de magnificence ne fut achevé que sous le calife Haccham, fils et successeur d'Abdé-

rame. L'on dit que les Espagnols n'en ont conservé que la moitié : cependant il a six cents pieds de long sur deux cent cinquante de large. On compte vingt-neuf nefs dans sa longueur et dix-neuf dans sa largeur. Plus de trois cents colonnes d'albâtre, de jaspe, de marbre, le soutiennent. On y entroit autrefois par vingt-quatre portes de bronze couvertes de sculptures d'or, et quatre mille sept cents lampes éclairaient toutes les nuits ce magnifique édifice.¹

Reli-
gion et
fêtes des
Maures.

C'est là que les califes de Cordoue venoient faire la prière au peuple le vendredi, jour consacré à la religion par les préceptes de Mahomet. C'est là que tous les Musulmans d'Espagne se rendoient en pèlerinage comme ceux de l'Orient se rendent au temple de la Mecque. On y célébroit avec de grandes

¹ Cardonne, Histoire d'Afrique et d'Espagne; Colmenar, Délices d'Espagne; Duperron, Voyage d'Espagne; Henri Swinburne, Lettres sur l'Espagne, etc.

solennités la fête du grand et du petit *Beiram*, qui répond à la Pâque des Juifs, celle du renouvellement de l'année, celle du *Miloud* ou de l'anniversaire de la naissance de Mahomet. Chacune de ces fêtes duroit huit jours. Pendant ce temps, tout travail cessoit, on s'envoyoit des présens, on alloit se visiter, on immoloit des victimes; et les familles réunies, oubliant leurs différens, se juroient une concorde éternelle, se livroient à tous les plaisirs permis par la loi. La nuit, la ville étoit illuminée, les rues jonchées de fleurs; les promenades, les places publiques, retentissoient du son des cistres, des théorbes, des hautbois. Enfin, pour mieux célébrer la fête, les riches prodiguoient des aumônes, et les bénédictions des pauvres se mêloient aux cantiques de joie.

Abdérame, élevé dans l'Orient, porta le premier en Espagne le goût de ces fêtes superbes. Réunissant, en sa qua-

lité de calife , l'empire et le sacerdoce ,
 il en régla les cérémonies , et les fit cé-
 lébrer avec toute la pompe , toute la
 magnificence des souverains de Damas.
 Ennemi du christianisme , et comptant
 beaucoup de Chrétiens parmi ses sujets ,
 il ne les persécuta point : mais il priva
 les villes de leurs évêques , les églises
 de leurs pasteurs ; il encouragea les ma-
 riages entre les Maures et les Espagnols ,
 et fit plus de mal à la religion par sa
 prudente tolérance qu'il n'en eût fait
 par une cruelle rigueur. Sous son règne ,
 les successeurs de Pélage ¹ , toujours re-
 tirés dans les Asturies et déjà divisés
 entre eux , furent forcés de se soumettre
 au tribut honteux de cent jeunes filles.
 Abdérame ne leur donna la paix qu'à
 ce prix. Maître de l'Espagne entière dé-
 puis la Catalogne jusqu'aux deux mers ,
 il mourut après trente ans de gloire ,
 laissant la couronne à son fils Haccham ,
 le troisième de ses onze enfans.

J. C.
 788.
 Hég.
 272.

¹ Aurélio et Maurégat.

Après la mort d'Abdérame , l'em-
pire des Maures fut troublé par des ré-
voltes , par des guerres entre le nouveau
calife , ses frères , ses oncles , ou d'au-
tres princes du sang royal. Ces guerres
étoient inévitables dans un gouverne-
ment despotique , où même l'ordre de
la succession au trône n'étoit réglé par
aucune loi. Il suffisoit , pour y pré-
tendre , d'être de la race royale ; et
comme presque toujours les califes lais-
soient un nombre prodigieux d'enfans ,
chacun de ces princes se formoit un
parti , s'établissoit dans une ville , s'en
déclaroit le souverain , et prenoit les
armes contre le calife. De là , cette
foule de petits états qui s'élevoient ,
s'anéantissoient , se relevoient à cha-
que changement de règne ; de là cette
quantité de rois vaincus , déposés , égor-
gés , qui rendent l'histoire des Maures
d'Espagne si difficile à mettre en ordre
et si monotone pour les lecteurs.

Guerres
civiles
entre les
Maures.

Règnes
d'Hac-
cham I
et d'Ab-
délazis.

Haccham, et, après lui, son fils Abdélazis-el-Hakkam, se soutinrent dans le califat malgré ces dissensions éternelles. Le premier finit la belle mosquée commencée par Abdérame, et porta ses armes en France, où ses généraux pénétrèrent jusqu'à Narbonne. Le second, moins heureux, combattit avec des succès divers contre les Espagnols et contre ses sujets révoltés. Il mourut au milieu des troubles. Son fils Abdérame lui succéda.

J. C.
822.
Heg.
206.

Règne
d'Abdé-
rame II.

Abdérame II fut un grand prince; et cependant son règne est l'époque où les Chrétiens commencèrent à balancer la puissance des Maures. Ils avoient su profiter de leurs longues divisions. Alphonse le Chaste, roi des Asturies, monarque politique et vaillant, avoit augmenté ses états et refusé le tribut des cent jeunes filles. Ramire, successeur d'Alphonse, soutint cette indépendance, vainquit plusieurs fois les Musulmans,

La Navarre devint un royaume ; l'Aragon eut ses souverains particuliers , et sut se former un gouvernement où les droits des peuples étoient respectés (5) ; les gouverneurs de la Catalogne , soumis jusqu'alors aux rois de France , profitèrent de la foiblesse de Louis le Débonnaire pour se rendre indépendans. Tout le nord de l'Espagne enfin se déclara l'ennemi des Maures , et le midi se vit en proie aux irruptions des Normands.

Abdérane se défendit contre tant d'ad- Beaux arts à Cordoue
 versaires , et mérita par ses talens guerriers le surnom d'*Elmouzaffer* , qui veut dire *le Victorieux*. Au milieu des guerres , au milieu des soins du gouvernement , il encouragea les beaux arts , il embellit sa capitale d'une nouvelle mosquée , et fit élever un superbe aqueduc où dans des canaux de plomb les eaux les plus abondantes venoient se répandre par toute la ville. Soigneux d'attirer à sa cour les poètes , les philosophes , il s'en-

tretenoit souvent avec eux, cultivoit lui-même les talens qu'il encourageoit dans les autres. Son ame sensible avoit réuni tous les goûts. Il fit venir de l'Orient le fameux musicien Ali-Zériab, qui, fixé par ses bienfaits en Espagne, y forma l'école célèbre dont les élèves ont fait depuis les délices de toute l'Asie (6). Enfin, sous le règne d'Abdérame, Cordoue devint le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. La férocité musulmane fit place à la galanterie dont le calife donnoit l'exemple. Une seule anecdote suffira pour prouver combien il étoit doux et généreux.

Anecdote
d'Abdérame.

Un jour, une de ses esclaves favorites osa se brouiller avec son maître, se retira dans son appartement, et jura d'en voir murer la porte plutôt que de l'ouvrir au calife. Le chef des eunuques, épouvanté de ce discours, crut entendre des blasphêmes. Il courut se prosterner devant le prince des croyans, et lui rendit l'horrible propos de cette esclave rebelle.

Abdérane, en souriant, lui commanda de faire élever devant la porte de la favorite une muraille de pièces d'argent, et promit de ne franchir cette barrière que quand l'esclave voudroit bien la démolir pour s'en emparer. L'histoire ajoute que, dès le soir même, le calife entra librement chez la favorite appaisée. ¹

Ce prince laissa de ses différentes femmes quarante-cinq fils et quarante-une filles. Mohammed, l'ainé de ses fils, lui succéda.

J. C.
852.
Hég.
238.

Les règnes de Mohammed et de ses successeurs Almouzir et Abdalla n'offrent, pendant un espace de soixante années, qu'une suite continuelle de troubles, de guerres civiles, de révoltes des principales villes dont les gouverneurs cherchoient à se rendre indépendans. Alphonse le Grand, roi des Asturies, profita de ces dissensions pour affermir sa puissance. Les Normands, d'un autre

Règnes
de
Moham-
med,
d'Al-
mouzir
et d'Ab-
dalla.

¹ Cardonne, Histoire d'Afrique et d'Espagne, tome I.

côté, vinrent de nouveau ravager l'Andalousie. Tolède, souvent punie et toujours rebelle, eut des rois particuliers. Saragosse imita son exemple. L'autorité des califes fut avilie ; leur empire , ébranlé de toutes parts , paroissoit sur le penchant de sa ruine , lorsque Abdérame III, neveu d'Abdalla , monta sur le trône de Cordoue et lui rendit pour quelque temps son éclat et sa majesté.

J. C.
912.
Hég.
300.

Règne
d'Abdé-
rame
III.

Ce prince , dont le nom chéri des Musulmans sembloit être d'un heureux présage , prit le titre d'*Emir al muménim* , qui signifie *prince des vrais croyans*.¹ Il commença son règne par des victoires. Les rebelles , que ses prédécesseurs n'avoient pu réduire , furent défaits , les factions dissipées , l'ordre et le calme rétablis. Attaqué bientôt par les Chrétiens , Abdérame implora les secours des Maures d'Afrique , et soutint de longues guerres contre les rois de Léon et les comtes de

¹ Nous en avons fait le nom ridicule de *Misgamolin*.

Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, peu considérable alors. Battu souvent, quelquefois vainqueur, mais toujours grand et redouté, il sut réparer ses pertes et profiter de sa fortune. Politique profond, habile capitaine, il entretenait les divisions parmi les princes espagnols, porta douze fois ses armes jusques dans le centre de leurs états; et, créateur d'une marine, il s'empara, sur les côtes d'Afrique, de Seldjemesse et de Ceuta.

Malgré les guerres éternelles qui l'occupèrent pendant tout son règne, malgré les dépenses énormes que devoient lui coûter ses armées, ses flottes, les secours qu'il achetoit en Afrique, Abdérame étaloit à sa cour un luxe, une magnificence, dont les détails nous paroîtroient des fables s'ils n'étoient attestés par tous les historiens. L'empereur grec, Constantin IX, fils de Léon, voulant opposer aux califes abbassides de Bagdad un ennemi capable de leur résister, envoya des ambassadeurs à

J. C.
931.
Hég.
319.

Ambas-
sade
de l'em-
pereur
grec.

Cordoue pour faire alliance avec Abdérame. Celui-ci, flatté de voir des Chrétiens venir de si loin implorer son appui, déploya dans cette occasion toute la pompe asiatique. Il envoya jusqu'à Jaën recevoir les ambassadeurs. Des corps nombreux de cavalerie, magnifiquement habillés, les attendoient sur le chemin de Cordoue. Une infanterie plus brillante encore remplissoit les avenues du palais. Les cours étoient couvertes des plus beaux tapis de Perse et d'Égypte, les murailles tendues d'étoffes d'or. Le calife, sur un trône éclatant, environné de sa famille, de ses visirs, d'une foule de courtisans, les reçut dans une galerie où toutes ses richesses étoient étalées. Le *hadjeb*, dignité qui chez les Maures répondoit à celle de nos anciens maires du palais, introduisit les ambassadeurs. Eblouis de cet appareil, ils se prosternèrent devant Abdérame, et lui remirent la lettre de Constantin écrite sur du par-

ehemin bleu, renfermée dans une boîte d'or. Le calife, par le traité, cambla de présens les enfans de l'empereur, et les fit accompagner par une suite nombreuse jusques dans les murs de Constantinople.

Ce même Abdérame, sans cesse occupé de combats ou de politique, fut amoureux toute sa vie d'une de ses esclaves nommée *Zehra*¹. Il fonda pour elle une ville à deux milles de Cordoue, et lui donna le nom de *Zehra*. Cette ville, détruite à présent, étoit au pied de hautes montagnes d'où couloient plusieurs sources d'eau vive qui venoient serpenter dans les rues, répandre partout la fraîcheur et former au milieu des places publiques des fontaines toujours jaillissantes. Les maisons, bâties sur un même modèle, surmontées de plates-formes, étoient accompagnées de

Magnificence
et galanterie des
Maures.

¹ Ce nom signifie FLEUR, ORNEMENT DU MONDE.

jardins remplis de bosquets d'orangers ; et la statue de la belle esclave (7) se distinguoit sur la principale porte de cette ville de l'amour.

Toutes ces beautés étoient effacées par le palais de la favorite. Abdérame, allié des empereurs grecs , leur avoit demandé les plus habiles de leurs architectes ; et le souverain de Constantinople, séjour alors des beaux arts, s'étoit empressé de les lui envoyer avec quarante colonnes de granit , les plus belles qu'il avoit pu rassembler. Indépendamment de ces magnifiques colonnes, l'on en comptoit dans ce palais plus de douze cents de marbre d'Espagne ou d'Italie. Les murs du salon nommé *du califat* étoient couverts d'ornemens d'or. Plusieurs animaux du même métal jetoient de l'eau dans un bassin d'albâtre , au-dessus duquel étoit suspendue la fameuse perle que l'empereur Léon avoit donnée au calife

comme un inestimable trésor. Les historiens ¹ ajoutent que, dans le pavillon où la favorite passoit la soirée avec Abdérame, le plafond, revêtu d'or et d'acier, étoit incrusté de pierres précieuses, et qu'au milieu de l'éclat des lumières réfléchies par cent lustres de cristal une gerbe de vif argent jaillissoit dans un bassin d'albâtre.

On aura peine sans doute à croire de tels récits ; on pensera lire des contes orientaux, et l'on m'accusera peut-être d'aller prendre mes mémoires dans les *Mille et une Nuits* : mais tous ces faits, tous ces détails, sont attestés par les écrivains arabes, rapportés par M. Cardonne qui les a lus, comparés avec soin, confirmés par M. Swinburne, Anglais peu crédule et bon observateur. J'avoue que ces monumens, que ce faste, que cette pompe ne ressemblent à rien de ce que nous connois-

¹ Novairi, *Historia Omniadarum*, etc. ; Megrebi, *Histor. Hispan.*

sons ; et je sais que la plupart des hommes, mesurant toujours leur foi sur leurs connoissances acquises, croient à fort peu de chose : mais les détails que nous trouvons, dans des auteurs authentiques ¹, sur le luxe, la magnificence des souverains de l'Asie, sont au moins aussi étonnans ; et, j'ose le demander, si par un tremblement de terre les pyramides d'Égypte eussent été détruites, croirions-nous les historiens qui nous en donnent les justes dimensions ?

Les écrivains d'où j'ai tiré ces détails rapportent aussi les sommes que coûtèrent à élever ce palais et cette ville de Zehra : elles se montèrent par an à trois cent mille *dinars* d'or ², et vingt-cinq ans suffirent à peine pour achever ces travaux.

¹ Bernier, Thomas Rhoé, Marc Paul, Duhalde, etc.

² En n'évaluant le dinar qu'à dix livres, cela fait en tout soixante-quinze millions de notre monnoie.

A ces frais immenses il faut ajouter l'entretien d'un serrail dont les femmes, les concubines, les esclaves, les eunuques noirs et blancs, formoient un nombre de six mille trois cents personnes. Les officiers de la maison du calife, les chevaux destinés pour lui, étoient dans une égale proportion. Douze mille cavaliers composoient sa seule garde; et, si l'on réfléchit qu'Abdérane, dans un état de guerre continuel avec les princes espagnols, fut obligé d'avoir sans cesse sur pied de nombreuses armées, d'entretenir une marine, d'acheter souvent des stipendiaires en Afrique, et de fortifier des places sur des frontières toujours menacées, on aura peine à comprendre comment ses revenus lui suffisoient. Mais ses ressources étoient immenses; et le souverain de Cordoue étoit peut-être le roi de l'Europe le plus riche et le plus puissant. (8)

Il possédoit le Portugal, l'Andalousie, les royaumes de Grenade, de Mur-

Richesses des califes de Cordoue.

cié, de Valence, la plus grande partie de la nouvelle Castille, c'est-à-dire les plus beaux pays de l'Espagne. Ces provinces alors étoient extrêmement peuplées; et les Maures avoient porté l'agriculture au dernier point de sa perfection. Les historiens nous assurent que, sur les bords du Guadalquivir, il existoit douze mille villages, qu'un voyageur ne pouvoit marcher un quart-d'heure dans la campagne sans rencontrer quelque hameau. On comptoit dans les états du calife quatre-vingts grandes villes, trois cents du second ordre, un nombre infini de bourgs. Cordoue, la capitale, renfermoit dans ses murs deux cent mille maisons¹, neuf cents bains publics. Tout a bien changé depuis l'expulsion des Maures. La raison en est simple: les Maures, vainqueurs des Espagnols, ne persécutèrent point les vaincus; les Espagnols, vainqueurs des

¹ Ces maisons ne contenoient jamais qu'une famille.

Maures , les ont persécutés et chassés.

On fait monter les revenus des califes de Cordoue à douze millions quarante-cinq mille *dinars* d'or ; ce qui fait plus de cent trente millions de notre monnoie. Indépendamment de cet or , beaucoup d'impôts se payoient en fruits de la terre ; et chez un peuple agriculteur , laborieux , possesseur du pays le plus fertile du monde , cette richesse est incalculable. Les mines d'or et d'argent , de tout temps communes en Espagne , étoient une nouvelle source de trésors. Le commerce enrichissoit le peuple et le souverain ; ce commerce avoit plusieurs branches : les soies , les huiles , le sucre , la cochenille , le fer , la laine , très-estimée dès ce temps-là , l'ambre gris , le karabé , l'aimant , l'antimoine , le talc , la marcassite , le cristal de roche , le soufre , le safran , le gingembre ; le corail pêché sur les côtes de l'Andalousie , les perles sur celles de Catalogne ; les rubis , dont

on avoit découvert deux mines , l'une à Malaga , l'autre à Béja ; toutes ces productions du sol , avant ou après avoir été mises en œuvre , étoient transportées en Afrique , en Égypte , dans l'Orient. Les empereurs de Constantinople , toujours alliés nécessaires des califes de Cordoue , favorisoient ces différens commerces ; et l'étendue immense des côtes , le voisinage de l'Afrique , de l'Italie , de la France , contribuoient à les rendre plus florissans.

Beaux
arts cul-
tivés
à Cor-
doue.

Les arts , enfans du commerce et qui nourrissent leur père , ajoutèrent un nouvel éclat au règne brillant d'Abderrame. Les palais , les jardins qu'il construisoit , les fêtes magnifiques de sa cour , attiroient de toutes parts les architectes , les artistes. Cordoue étoit le centre de l'industrie et l'asyle des sciences. La géométrie , l'astronomie , la chimie , la médecine , avoient des écoles célèbres qui produisirent , un siècle après , Averroès et Abenzoar. Les poètes , les

philosophes , les médecins arabes , étoient si renommés , qu'Alphonse le Grand , roi des Asturies , voulant confier son fils Ordogno à des hommes capables d'instruire un prince , fut obligé , malgré la différence des religions , malgré la haine des Chrétiens pour les Musulmans , d'appeler près de lui deux précepteurs maures ; et l'un des successeurs de cet Alphonse , Sanche le Gros , roi de Léon , attaqué d'une hydropisie que l'on regardoit comme mortelle , n'hésita pas à venir à Cordoue , chez Abdérame son ennemi , se livrer à ses médecins ¹. Sanche fut guéri. Ce trait singulier fait autant d'honneur aux savans arabes qu'à la générosité du calife et à la confiance du roi chrétien.

Tel fut l'état de Cordoue sous le règne d'Abdérame III. Il occupa le trône plus de cinquante ans ; l'on a pu voir si ce

¹ Mariana , Ferreras , Garibai , etc. Histoire d'Espagne.

fut avec gloire. Mais rien ne prouvera peut-être combien ce prince étoit au-dessus des autres rois comme l'écrit que l'on trouva dans ses papiers après sa mort. Voici cet écrit tracé de sa main :

« Cinquante ans se sont écoulés de-
 « puis que je suis calife. Richesses,
 « honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout,
 « j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux
 « m'estiment, me redoutent et m'en-
 « vient. Tout ce que les hommes desi-
 « rent m'a été prodigué par le ciel.
 « Dans ce long espace d'apparente fé-
 « licité, j'ai calculé le nombre de jours
 « où je me suis trouvé heureux : ce
 « nombre se monte à quatorze. Mor-
 « tels, appréciez la grandeur, le monde
 « et la vie. »

J. C.
 961.
 Hég.
 350.

Ce monarque eut pour successeur son fils aîné Aboul-Abbas el Hakkam, qui prit, ainsi que son père, le titre d'*Emir al muménim*.

Règne
 d'Hak-
 kam II.

Le couronnement d'Hakkam se fit

avec une grande pompe dans la ville de Zehra. Le nouveau calife reçut le serment de fidélité des chefs de la garde scythe, corps d'étrangers redoutable et nombreux qu'Abdérane avoit créé. Les frères, les parens d'Hakkam, les visirs et leur chef l'*hadjeb*, les eunuques noirs et blancs, les archers, les cuirassiers de la garde, jurèrent d'obéir au monarque. Cette cérémonie fut terminée par les funérailles d'Abdérane, dont on porta le corps à Cordoue dans le tombeau de ses aïeux.

Hakkam, moins guerrier que son père, mais aussi sage, aussi habile, jouit de plus de tranquillité. Son règne fut celui de la justice et de la paix. Les exploits, la vigilance d'Abdérane avoient éteint les révoltes. Les rois chrétiens, divisés entre eux, ne songèrent pas à troubler les Maures. La trêve conclue avec la Castille et Léon ne fut rompue qu'une seule fois. Le calife, qui commanda lui-même son armée, fit une campagne

glorieuse, prit plusieurs villes aux Espagnols. Pendant le reste de son règne, Hakkam s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux, à cultiver les sciences, à rassembler dans son palais une immense quantité de livres, sur-tout à faire respecter les lois. Ces lois étoient simples et peu nombreuses.

Lois et justice des Maures. Il ne paroît pas que chez les Maures il y eût un code civil autre que le code religieux. La jurisprudence se réduisoit à l'application des principes contenus dans l'Alcoran. Le calife, comme chef suprême de la religion, pouvoit bien les interpréter, mais il n'eût osé les enfreindre. Toutes les semaines, au moins une fois, dans une audience publique, il écou-
toit les plaintes de ses sujets, interrogeoit les coupables, et, sans quitter son tribunal, les faisoit aussitôt punir. Les gouverneurs nommés par lui dans les villes, dans les provinces, commandoient au militaire, percevoient les revenus publics, administroient la police, et ré-

pondoient des délits arrivés dans leurs gouvernemens. Des hommes publics versés dans les lois remplissoient les fonctions de notaires , donnoient une forme juridique aux actes qui assuroient les propriétés ; et , lorsqu'il s'élevoit des procès , des magistrats appelés *cadis* , respectés du peuple et du souverain , pouvoient seuls en être les juges. Mais ces procès n'étoient jamais longs : les avocats , les procureurs , étoient inconnus ; point de dépens , point de chicane. Les parties plaidoient elles-mêmes , et les arrêts du *cadi* s'exécutoient sur-le-champ.

La jurisprudence criminelle n'étoit guère plus compliquée : elle employoit presque toujours la peine du talion , ordonnée par le prophète. Les riches pouvoient , à la vérité , racheter avec de l'argent le sang qu'ils avoient versé ; mais il falloit pour cela que les parens du mort y consentissent : le calife lui-même n'auroit osé leur refuser la tête

de son fils coupable d'homicide, s'ils s'étoient obstinés à la demander.

Auto-
rité des
pères et
des vicil-
lards.

Ce code si simple pouvoit ne pas suffire ; mais la suprême autorité des pères sur les enfans, des époux sur les épouses, suppléoit aux lois qui manquoient. Les Arabes avoient conservé de leurs anciennes mœurs patriarcales ce respect, cette soumission, cette obéissance passive de la famille pour son chef. Chaque père, dans sa maison, avoit presque les droits du calife ; il jugeoit sans appel les querelles entre ses femmes, entre ses fils ; il punissoit sévèrement les moindres fautes, et pouvoit même punir de mort certains crimes. La vieillesse seule donnoit cet empire. Un vieillard étoit un objet sacré. Sa présence arrêtoit les désordres ; le jeune homme le plus fougueux baissoit les yeux à sa rencontre, écoutoit patiemment ses leçons, et croyoit voir un magistrat à l'aspect d'une barbe blanche.

Cette puissance des mœurs, qui vaut mieux que celle des lois, se soutint long-temps à Cordoue. Le sage Hakkam ne l'affoiblit pas : on en jugera par le trait suivant.

Une pauvre femme de Zehra possé-
doit un petit champ contigu aux jardins
du calife. Hakkam voulut bâtir un pa-
villon dans ce champ, et fit proposer
à cette femme de le lui vendre. Celle-
ci refusa toutes les offres en déclarant
qu'elle ne renonceroit jamais à l'héri-
tage de ses pères. Hakkam sans doute
ne fut pas informé de la résistance de
cette femme. L'intendant des jardins,
en digne ministre d'un roi despoté,
s'empara du champ par force, et le pa-
villon fut bâti. La pauvre femme au
désespoir courut à Cordoue raconter son
malheur au cadi Béchir, et le consulter
sur ce qu'elle devoit faire. Le cadi pensa
que le prince des croyans n'avoit pas
plus qu'un autre le droit de s'emparer
du bien d'autrui ; et il s'occupa des

Trait de
justice
d'Hak-
kam.

moyens de lui rappeler cette vérité que les meilleurs princes peuvent oublier un moment.

Un jour qu'Hakkam , environné de sa cour , étoit dans le beau pavillon bâti sur le terrain de la pauvre femme, on vit arriver le cadi Béchir monté sur son âne , portant dans ses mains un sac vide. Le calife étonné lui demanda ce qu'il vouloit. Prince des fidèles, répond Béchir, je viens te demander la permission de remplir ce sac de la terre que tu foules à présent à tes pieds. Hakkam y consent avec joie ; le cadi remplit son sac de terre. Quand il fut plein, il le laisse debout, s'approche du calife, et le supplie de mettre le comble à sa bonté en l'aidant à charger ce sac sur son âne. Hakkam s'amuse de la proposition, l'accepte, et vient pour soulever le sac. Mais, pouvant à peine le mouvoir, il le laisse tomber en riant, et se plaint de son poids énorme. Prince des croyans, dit alors Béchir avec une imposante gra-

vité, ce sac que tu trouves si lourd ne contient pourtant qu'une petite parcelle du champ usurpé par toi sur une de tes sujettes; comment soutiendras-tu le poids de ce champ, quand tu paroîtras devant le grand juge, chargé de cette iniquité? Hakkam, frappé de cette image, courut embrasser le cadi, le remercia, reconnut sa faute, et rendit sur l'heure à la pauvre femme le champ dont on l'avoit dépouillée, en y joignant le don du pavillon et des richesses qu'il contenoit.

Un despote capable d'une telle action ne le cède qu'au cadi qui le força de la faire.

Hakkam mourut après quinze ans de règne. Son fils Haccham lui succéda.

Ce prince étoit enfant quand il monta sur le trône. Son enfance dura toute sa vie. Pendant et après sa minorité, un Maure célèbre, nommé Mahomet Almanzor, revêtu de l'importante charge d'*habjed*, gouverna l'état avec gloire.

J. C.
976.
Hég.
366.

Règne
d'Hac-
cham II
Victoi-
res d'Al-
manzor.

Cet Almanzor , qui réunissoit au génie d'un homme d'état les talens d'un grand capitaine , cet Almanzor , le plus redoutable , le plus fatal ennemi qu'eussent encore combattu les Chrétiens , régna pendant vingt-six ans sous le nom de l'indolent Haccham. Il porta cinquante-deux fois la guerre dans la Castille ou les Asturies , prit et saccagea les villes de Barcelone , de Léon , pénétra jusqu'à Compostelle , détruisit sa fameuse église dont il rapporta les dépouilles à Cordoue , rendit quelques momens aux Arabes leur première force , leur ancienne énergie , et fit respecter de toute l'Espagne le foible calife son maître , qui , pendant ce temps , s'endormoit au milieu des femmes et des plaisirs. (9)

Mais cet éclat fut le dernier dont brilla l'empire des Ommiades. Les rois de Léon , de Navarre , et le comte de Castille , se réunirent pour résister au redoutable Almanzor. La bataille se donna non loin de Médina-Céli : elle fut longue ,

J. C.
985.
996.
997.
Hég.
375.
387.
388.

J. C.
998.
Hég.
389.

sanglante et douteuse. Les Maures, effrayés de leur perte, prirent la fuite après le combat. Almanzor, à qui cinquante ans de victoires avoient persuadé qu'il étoit invincible, mourut de douleur de ce premier revers. Avec ce grand homme périt la fortune des Arabes. Depuis ce jour, les Espagnols s'agrandirent sur leurs débris.

Les fils d'Almanzor successivement remplacèrent leur illustre père. En héritant de sa puissance, ils n'héritèrent pas de ses talens. Les factions se renouvelèrent. Un parent du calife prit les armes et s'empara de la personne d'Haccham, qu'il n'osa pourtant immoler. Il l'enferma dans une prison en répandant le bruit de sa mort. Ces nouvelles parvinrent en Afrique; un prince ommiade accourt avec des troupes, sous prétexte de venger Haccham. Le comte de Castille s'unit avec lui. La guerre civile s'allume dans Cordoue. Elle embrasa toute l'Espagne; et les princes chrétiens

Trou-
bles à
Cordoue
Fin du
califat.

J. C.
1005.
Hég.
396.

reprirent alors les villes qu'Almanzor leur avoit ôtées. L'imbécille Haccham, jouet de tous les partis, fut replacé sur le trône, et bientôt après forcé d'y renoncer pour échapper à la mort. Une foule de conjurés¹ furent tour-à-tour proclamés califes, et tour-à-tour déposés, empoisonnés ou égorgés. Un dernier rejeton de la race des Ommiades, Almundir, osa revendiquer ses droits au milieu des troubles et des combats. Ses amis lui représentèrent les périls qu'il alloit courir. Que je règne un jour, leur répondit-il, et que le lendemain j'expire, je ne me plaindrai point de mon sort. Ses desirs ne furent pas accomplis : il fut massacré sans être calife. D'autres usurpateurs se succédèrent et ne régnèrent que peu de momens. Jalmar-ben-Mohammed fut le dernier. En

J. C.
1027.
Hég.
419.

¹ Mahadi, Suleiman, Ali, Abdérame IV, Casim, Jahiah, Haccham III, Mohammed, Abdérame V, Jahiah II, Haccham IV, Jalmar-ben-Mohammed.

lui finit l'empire des califes d'Occident, que la dynastie des Ommiades avoit occupé pendant trois siècles. Avec ces princess'anéantirent la force et la gloire de Cordoue. Les gouverneurs des différentes villes sujettes à cette cité profitèrent de ces temps d'anarchie pour s'ériger en souverains. Cordoue ne fut même plus la capitale d'un royaume ; elle conserva seulement la suprématie religieuse qu'elle devoit à sa mosquée. Affoiblis par leurs divisions, les Maures, soumis à tant de monarques, ne purent résister aux Espagnols. Cette troisième époque de leur histoire n'offrira plus que leur décadence.

FIN DE LA SECONDE ÉPOQUE.

TROISIÈME ÉPOQUE.

*Les principaux royaumes élevés sur les
ruines du califat.*

Depuis le commencement du onzième siècle
jusqu'au milieu du treizième.

DÈS le commencement du onzième siècle, lorsque le trône de Cordoue étoit chaque jour teint du sang d'un nouvel usurpateur, les gouverneurs des principales villes, comme nous l'avons déjà dit, s'étoient arrogé le titre de rois. Tolède, Saragosse, Séville, Valence, Lisbonne, Huesca, plusieurs autres places moins considérables, eurent leurs souverains particuliers. L'histoire de ces nombreux monarques seroit presque aussi fatigante pour le lecteur que pour l'écrivain : elle ne présente pendant deux cents ans que des massacres continuels,



F. M. Queverto, del.

Delignon Sculp.

Le vertueux Benabad sacrifiant sa Couronne &c

des forteresses prises, reprises, des pillages, des séditions, quelques exploits et beaucoup de crimes. Je passerai rapidement sur ces deux siècles de malheurs, en me contentant d'indiquer la fin de ces petites monarchies.

L'Espagne chrétienne dans le même temps nous offre à-peu-près les mêmes tableaux. Les rois de Léon, de Navarre, de Castille, d'Aragon, presque tous parens et quelquefois frères, ne s'en égorgeant pas moins entre eux. La différence des religions ne les empêche pas de s'unir aux Maures pour accabler d'autres Chrétiens ou d'autres Maures leurs ennemis. Ainsi, dans une bataille que se livrent les Musulmans, on trouve parmi les morts un comte d'Urgel et trois évêques de Catalogne (1). Ainsi le roi de Léon, Alphonse V, donne sa sœur Thérèse en mariage au roi de Tolède Abdalla pour s'en faire un allié contre la Castille. Les fils de Sanche le Grand s'arrachent à main armée l'hé-

État
de l'Es-
pagne
chré-
tienne.

J. C.
1010.
et suiv.

J. C.
1054.

J. C. 1070. ritage que leur père leur avoit assigné; les enfans du fameux Ferdinand ¹ sont dépouillés par leur frère Sanche; un

J. C. 1076. autre Sanche ², roi de Navarre, est assassiné par le sien. Chez les Chrétiens, comme chez les Maures, les crimes se multiplient; les guerres civiles, étrangères, domestiques, déchirent à la fois l'Espagne; et les peuples, toujours malheureux, paient de leurs biens, de leur sang, les forfaits de leurs souverains.

Royau-
me de
Tolède.
Sa fin. Dans cette longue suite d'événemens déplorables, on aime à voir un roi de Tolède nommé Almamon, un roi de Séville nommé Bénabad, donner un asyle dans leur cour, l'un au jeune Alphonse roi de Léon, l'autre à l'infortuné

J. C. 1071.
et suiv.
Hég.
465.
et suiv. Garcie roi de Galice, tous deux chassés de leurs états par leur frère Sanche de Castille. Sanche poursuivoit ses frères comme ses plus cruels ennemis; et les

¹ Ferdinand I de Castille.

² Sanche IV de Navarre.

monarques maures, ennemis naturels de tous les Chrétiens, reçurent ces deux princes comme des frères. Almamon sur-tout prodigua les soins les plus tendres au malheureux Alphonse : il s'occupa de lui procurer à Tolède tous les plaisirs qui pouvoient le consoler de la perte de son trône ; il lui donna des revenus, le traita comme un fils chéri. Bientôt la mort du barbare Sanche rendit Alphonse héritier de Léon et de la Castille : le généreux Almamon, qui tenoit alors dans ses mains le roi de ses ennemis, l'accompagna jusqu'à la frontière, le combla de présens, de caresses, lui offrit ses troupes et ses trésors. Tant que cet Almamon vécut, Alphonse IV n'oublia point ses bienfaits : il conserva la paix avec lui, le secourut contre le roi de Séville, et traita de même son fils Haccham, successeur du bon Almamon. Mais, après un règne assez court, Haccham laissa le trône de Tolède à son jeune frère Jahiah. Ce prince mé-

J. C.
1072.
Hég.
466.

contenta les Chrétiens, qui étoient en grand nombre dans sa ville : ils prièrent en secret Alphonse de venir attaquer Jahiah. Le souvenir d'Almamon fit long-temps hésiter Alphonse. La reconnoissance lui défendoit d'écouter les conseils de l'ambition : la reconnoissance fut la plus foible. Alphonse vint camper devant Tolède. Après un siège long et célèbre, où s'empressèrent d'accourir plusieurs guerriers navarrois et français, Tolède enfin capitula. Le vainqueur permit au fils d'Almamon d'aller régner à Valence : il s'engagea par serment à conserver aux Maures leurs mosquées, et ne put empêcher les Chrétiens de violer bientôt cette promesse.

J. C.
1085.
Hég.
478.

Succès
des
Chrétien-
tiens.
Le Cid. Telle fut la fin du royaume et des
rois maures de Tolède. Cette ancienne
capitale des Goths appartenoit aux Ara-
bes depuis trois cent soixante et douze
ans. Plusieurs autres villes, moins puis-
santes, ne tardèrent pas à subir le joug,

Les rois d'Aragon , de Navarre , les comtes de Barcelone , harceloient , assiégé-
 geoient sans cesse les petits princes musulmans restés dans le nord de l'Espagne. Les rois de Castille et de Léon occupoient assez ceux du midi pour les empêcher de secourir leurs frères. Le Cid sur-tout , le fameux Cid , suivi d'une troupe invincible que sa gloire seule avoit rassemblée , couroit , voloit dans les Espagnes , faisant triompher les Chrétiens , combattant même pour les Maures quand les Maures se déchiroient entre eux , et portant toujours la victoire dans le parti qu'il daignoit choisir. Ce héros , le plus estimable peut-être de tous ceux que l'histoire a célébrés , puisque sa grande ame fut toujours pure , puisqu'à ses talens guerriers il sut réunir les vertus morales ; ce simple chevalier castillan , à qui son nom seul donna des armées , se vit le maître de plusieurs villes , aida le roi d'Aragon à s'emparer d'Huesca , et conquit seul

avec ses hommes d'armes le royaume de Valence. Aussi puissant que son souverain, dont il eut souvent à se plaindre, envié, persécuté par des courtisans jaloux, il n'oublia jamais un moment qu'il étoit sujet du roi de Castille. Exilé, banni de sa cour et même de ses états, il alloit, avec ses braves compagnons, attaquer, vaincre les Maures, et il envoyoit les vaincus rendre hommage au roi qui l'avoit banni. Rappelé bientôt près d'Alphonse par le besoin qu'on avoit de son bras, le Cid quittoit ses conquêtes, et, sans demander de réparation, revenoit défendre ses persécuteurs: toujours prêt, dans sa disgrâce, à tout oublier pour son roi, toujours prêt, dans sa faveur, à lui déplaire pour la vérité. (2)

Tant que le Cid put combattre, les Chrétiens eurent l'avantage: mais, peu d'années avant sa mort, arrivée en 1099, les Maures d'Andalousie changèrent de maîtres, et devinrent pour

quelques instans plus redoutables que jamais.

Depuis la chute de Tolède, Séville Royaume de Séville. s'étoit élevée. Les souverains de cette ville, possesseurs de l'ancienne Cordoue, l'étoient encore de l'Estramadure et d'une partie du Portugal. Bénabab, roi de Séville, et l'un des meilleurs princes de ce siècle, étoit alors le seul ennemi qui pût inquiéter la Castille. Alphonse VI voulut s'allier avec ce Maure puissant : il lui demanda sa fille en mariage, l'obtint, et reçut plusieurs places pour sa dot. Cet hymen extraordinaire, qui sembloit assurer la paix entre les deux nations, devint la cause ou le prétexte de nouveaux combats.

L'Afrique, après avoir été démembrée du vaste empire des califes d'Orient par les califes fatimites ; après Les Almoravides règnent en Afrique. avoir, pendant trois siècles de guerres civiles, apparténu successivement à des vainqueurs plus féroces, plus san-

guinaires que les lions de ses déserts (3), l'Afrique venoit d'être asservie par la famille des Almoravides, tribu puissante, originaire de l'Égypte. Joseph ben-Tessefin, second prince de cette dynastie, venoit de fonder l'empire et la ville de Maroc. Doué de quelques talens pour la guerre, orgueilleux de sa puissance et brûlant de l'augmenter, Joseph regardoit d'un œil d'envie les beaux climats de l'Espagne conquis autrefois par des Africains.

Con-
quêtes
des Al-
moravi-
des en
Espa-
gne.

Quelques historiens prétendent que le roi de Castille Alphonse VI et son beau-père Bénébad roi de Séville, ayant formé le projet de se partager l'Espagne entière, firent la faute capitale d'appeler les Maures d'Afrique pour les aider dans ce grand projet. D'autres auteurs, appuyés sur des raisons plus plausibles, disent que les petits rois musulmans, voisins ou tributaires de Bénébad, justement alarmés de son alliance avec un Chrétien, sollicitèrent

l'appui de l'Almoravide. Quoi qu'il en soit, l'ambitieux Joseph saisit cette heureuse occasion : il passa la mer avec une armée, vint attaquer aussitôt Alphonse, et le vainquit dans une bataille. De là, tournant ses armes contre Bénabad, Joseph prit Cordoue, assiégea Séville, et se préparoit à donner l'assaut, lorsque le vertueux Bénabad, sacrifiant sa couronne et même sa liberté pour sauver ses sujets des horreurs du pillage, vint se remettre, avec sa famille composée de cent enfans, à la discrétion de l'Almoravide. Ce barbare eut l'atrocité de le faire charger de chaînes ; et, redoutant jusqu'aux vertus qui rendoient ce bon roi si cher à son peuple, il l'envoya finir ses jours dans une prison d'Afrique, où ses filles étoient obligées de travailler de leurs mains pour nourrir leur père et leurs frères. L'infortuné Bénabad vécut six ans dans cette prison, ne regrettant le trône que pour son peuple, ne suppor-

J. C.
1097.
Hég.
490.

tant la vie que pour ses enfans , et composant dans ses longs loisirs des poésies qu'on a conservées , où il console ses filles , où il rappelle sa grandeur passée et se donne en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune. ¹

Des princes français viennent en Espagne. Joseph , maître de Séville et de Cordoue , ne tarda pas à soumettre les autres petits états musulmans. Les Maures , réunis sous un seul monarque aussi puissant que Joseph , menaçoient de redevenir ce qu'ils avoient été sous leurs califes. Les princes espagnols le sentirent ; et , suspendant leurs querelles particulières , ils se joignirent avec Alphonse pour résister aux Africains. C'étoit le temps où le fanatisme de la religion et de la gloire faisoit tout quitter aux guerriers de l'Europe pour aller combattre les infidèles. Raimond de Bourgogne et son parent Henri , tous deux princes du sang de France , Raimond de Saint-Gilles , comte de Tou-

¹ Cardonne , Histoire d'Afrique.

louse, d'autres chevaliers leurs vassaux, franchirent les Pyrénées, et vinrent se ranger sous les drapeaux du roi de Castille. Joseph fut forcé de fuir et repassa bientôt la mer. Le reconnoissant Alphonse donna ses filles pour récompense aux Français qui l'avoient secouru. L'ainée Urraque épousa Raimond de Bourgogne, et en eut un fils qui depuis hérita de la Castille. Thérèse devint femme de Henri, en lui apportant pour dot les terres qu'il avoit conquises et qu'il pourroit conquérir en Portugal : ce fut là l'origine de ce royaume. Elvire fut donnée à Raimond, comte de Toulouse, qui l'emmena dans la Terre sainte, où sa valeur fonda des états.

Excités par ces exemples, d'autres Français vinrent peu après aider le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, à se rendre maître de Saragosse et à détruire pour toujours cet ancien royaume des Maures. Le fils de Henri de Bourgogne, Alphonse 1^{er}, roi de Portugal,

Fin du
royau-
me de
Sara-
gosse.
Fonda-
tion du
royau-
me de
Portu-
gal.
J. C.
1118.

Hég. 512. prince renommé par sa valeur , profita d'une flotte d'Anglais , de Flamands et de Germains , qui alloient à la Terre sainte , pour mettre le siège devant Lisbonne. Il emporta d'assaut cette forte place , dont il fit la capitale de son nouveau royaume. Pendant ce temps , les rois de Castille et de Navarre étendoient leurs conquêtes dans l'Andalousie ; les Maures étoient par-tout battus , leurs villes se rendoient de toutes parts , sans que les Almoravides fissent de grands efforts pour les secourir. Ces princes étoient alors occupés dans leurs foyers à combattre de nouveaux sectaires , dont le chef , nommé Tomrut , sous prétexte de ramener les peuples à la doctrine pure de Mahomet , se frayoit un chemin au trône , et finit , après bien des combats , par en chasser les Almoravides. Maîtres de Maroc et de Fez , les vainqueurs , selon l'usage d'Afrique , exterminèrent la race entière des vaincus , et fondèrent une nouvelle dynas-

J. C.
1147.
Hég.
542.

J. C.
1149.
Hég.
544.

tie connue sous le nom des Almohades.

Au milieu de ces divisions , de ces guerres , de ces combats , les beaux arts se cultivoient encore à Cordoue. Ils n'étoient plus dans cette ville déchue ce qu'ils avoient été sous les Abdérames : mais les écoles de philosophie , de poésie , de médecine , subsistoient toujours ; et ces écoles , dans le douzième siècle , produisirent plusieurs hommes célèbres , parmi lesquels se distinguèrent le savant Abenzoar et le fameux Averroès. Le premier , également habile dans la médecine , dans la pharmacie , dans la chirurgie , vécut , dit-on , cent trente-cinq ans , et nous a laissé des ouvrages estimés. Le second , médecin comme lui , mais de plus philosophe , poète , jurisconsulte , commentateur , s'acquit une grande réputation que les siècles ont confirmée. Le partage qu'il fit de sa vie donne à réfléchir à l'esprit : dans sa jeunesse , il aima tous les plaisirs et fut passionné pour la poésie ; dans l'âge

État des
beaux
arts chez
les
Maures.
Aben-
zoar,
Aver-
roès.

mûr, il brûla les vers qu'il avoit faits, étudia la législation, et remplit la charge de juge; devenu plus vieux, il quitta cette place pour se livrer à la médecine, dans laquelle il obtint de très-grands succès; enfin la philosophie remplaça seule ses premiers goûts et l'occupa tout entier jusqu'à la fin de ses jours. Averroès fut le premier qui répandit chez les Maures le goût de la littérature grecque: il traduisit en arabe et commenta les œuvres d'Aristote; il écrivit plusieurs autres livres de philosophie, de médecine, et jouit de la double gloire d'éclairer les hommes et de les servir. (4)

Divisions
sions
parmi
les Chré-
tiens et
parmi
les Mau-
res.

Tant que l'Afrique, déchirée par la longue guerre des Almoravides et des Almohades, ne put s'opposer aux progrès des Espagnols, ceux-ci, profitant de ces troubles, étendirent leurs conquêtes dans l'Andalousie. Si leurs princes, moins désunis, avoient agi de concert, ils seroient parvenus, dès cette

époque , à chasser les Musulmans de toute l'Espagne : mais ces princes , toujours divisés , avoient à peine gagné quelques villes , qu'ils se les disputoient entre eux. Le nouveau royaume de Portugal , conquis par la valeur d'Alphonse , fut bientôt en guerre avec celui de Léon. L'Aragon et la Castille , après des querelles sanglantes , se liguèrent contre la Navarre. Sanche VIII , roi de ce petit état , fut forcé d'aller en Afrique implorer le secours des Almohades , qui , récemment établis sur le trône de Maroc , avoient encore à dissiper les restes du parti des Almoravides , et ne pouvoient , malgré leur envie , faire valoir leurs droits sur l'Espagne. Cependant deux rois almohades , nommés tous les deux Jacob , passèrent plusieurs fois la mer avec de fortes armées. L'un , battu par les Portugais , ne survécut pas à sa défaite : l'autre , vainqueur des Castillans , accepta bientôt une trêve , et se hâta de retourner à Maroc , où de

J. C.
1178.
et suiv.

J. C.
1184.
Hég.
530.

J. C.
1195.
Hég.
591.

nouveaux troubles le rappeloient. Ces inutiles victoires, ces efforts mal soutenus, n'accabloient ni les Musulmans ni les Chrétiens : des deux côtés, les vaincus rentroient bientôt en campagne, les traités étoient oubliés ; et les monarques de Maroc, quoique regardés comme souverains de l'Andalousie, n'avoient pourtant dans ce pays qu'une autorité précaire, toujours contestée dès qu'ils étoient éloignés, toujours reconnue dès que le besoin forçoit les Maures andalous de recourir à leur protection.

Les Africains viennent attaquer l'Espagne.
J. C.
1211.
Hég.
608.

Enfin Mahomet *el Nazir*, le quatrième prince de la dynastie des Almohades, que les Espagnols appellent *le Verd*, de la couleur de son turban, se voyant possesseur paisible de l'empire des Maures en Afrique, résout de rassembler toutes ses forces, de les porter en Espagne, et d'y renouveler l'ancienne conquête de Tarik et de Moussa. La guerre sainte est proclamée : une

fohle innoimbrable de guerriers rendus sous les enseignes de Mahomet part avec lui des rives d'Afrique , arrive en Andalousie. Là , leur nombre est presque doublé par les Maures-espagnols , que la haine du nom chrétien , le souvenir de tant d'injures , font accourir auprès de leurs frères. Mahomet , plein de confiance , leur annonce une victoire sûre , leur promet de les rendre maîtres de tous les pays qu'ils possédoient jadis ; et , brûlant d'en venir aux mains , il s'avance vers la Castille à la tête de cette formidable armée , qui , au rapport des historiens , passoit six cent mille soldats.

Le roi de Castille , Alphonse le Noble , averti des préparatifs de l'empereur de Maroc , avoit imploré les secours des princes chrétiens de l'Europe. Le pape Innocent III publia la croisade , prodigua les indulgences ; et Rodrigue , archevêque de Tolède , qui lui-même avoit fait le voyage de Rome pour sol-

J. C.
1212.
Hég.
609.

liciter le souverain pontife, en repassant par la France prêcha les peuples sur sa route, et engagea plusieurs chevaliers à venir combattre les Musulmans. Le rendez-vous général fut à Tolède, où l'on vit arriver bientôt plus de soixante mille croisés d'Italie et sur-tout de France, qui se joignirent aux Castillans. Le roi d'Aragon, Pierre II, le même qui périt depuis dans la guerre des Albigeois, amena sa vaillante armée. Sanche VIII, roi de Navarre, ne tarda pas à paroître avec ses braves Navarrois. Les Portugais, qui venoient de perdre leur prince, envoyèrent leurs meilleurs guerriers. Toute l'Espagne enfin prit les armes : il s'agissoit de sa destinée ; jamais, depuis le roi Rodrigue, les Chrétiens ne s'étoient trouvés dans un aussi pressant danger.

Bataille
de
Tolosa.

Ce fut au pied des montagnes appelées *la Sierra morena*, dans un lieu nommé *las navas de Tolosa*, que les trois princes espagnols se rencontrèrent avec

les Maures. Mahomet s'étoit rendu maître des gorges par où les Chrétiens devoient passer. Son dessein étoit, ou de les forcer de retourner en arrière, ce qui les exposoit à manquer de vivres, ou de les écraser dans ce passage s'ils avoient l'audace de s'y présenter. Les rois embarrassés tinrent conseil. Alphonse vouloit combattre; Pierre et Sanche étoient d'avis de se retirer. Un berger vint leur indiquer un défilé qu'il connoissoit. Ce fut le salut de l'armée. Ce berger guida les rois; et, par des sentiers difficiles, à travers les rocs, les torrens, les Espagnols gravirent enfin jusqu'à la cime des monts. Là, se montrant tout-à-coup aux yeux des Maures étonnés, ils se préparèrent, pendant deux jours, au combat par la prière, par la confession et la communion. Les rois leur donnèrent l'exemple de cette ferveur. Les prélats, les ecclésiastiques, qui étoient en grand nombre dans le camp, après

avoir absous ces pieux guerriers , se disposèrent à les suivre au plus fort de la mêlée.

Le troisième jour , 16 de juillet de l'année 1212 , l'armée se mit en bataille , divisée en trois corps de troupes , commandés chacun par un roi. Alphonse et ses Castillans étoient au centre avec les chevaliers de Saint Jacques et de Calatrave , ordres nouvellement institués. Rodrigue , archevêque de Tolède , témoin oculaire et historien de cette grande journée , étoit à côté du roi , précédé d'une grande croix , principale enseigne de l'armée. Sanche et ses Navarrois formoient la droite. Pierre et ses Aragonais tenoient la gauche. Les croisés français , réduits à un petit nombre par la désertion de leurs compagnons qui n'avoient pu soutenir la brûlante chaleur du climat , marchaient à la tête des troupes sous la conduite d'Arnauld , archevêque de Narbonne , et de Thibaut

Blazon, seigneur poitevin. Ainsirangés, les Chrétiens descendirent vers le vallou qui les séparoit de leurs ennemis.

Les Maures, sans aucun ordre, suivant leur antique usage, déployèrent de toutes parts leurs innombrables soldats. Cent mille hommes d'une excellente cavalerie faisoient leur principale force : le reste étoit un ramas de fantassins, mal armés et peu aguerris. Mahomet, placé sur une colline d'où il dominoit toute son armée, s'étoit environné d'une palissade formée par des chaînes de fer et gardée par l'élite de ses cavaliers à pied. Debout au milieu de cette enceinte, l'alcoran d'une main, le sabre de l'autre, il étoit en spectacle à toutes ses troupes, et ses plus braves escadrons pressoient la colline des quatre côtés.

Les Castillans dirigèrent leurs premiers efforts vers cette hauteur. Ils enfoncèrent d'abord les Maures : mais, repoussés à leur tour, ils reculoient en

désordre , et commençoient à tourner le dos. Alphonse , courant çà et là pour les rallier , disoit à l'archevêque de Tolède , qui l'accompagnoit par-tout précédé de sa grande croix : *Archevêque , c'est ici qu'il faut mourir.* — *Non , sire ,* répondoit le prélat , *c'est ici qu'il faut vivre et vaincre.* Dans ce moment , le brave chanoine qui portoit la croix se jette avec elle au milieu des Musulmans ; l'archevêque et le roi le suivent ; les Castillans se précipitent pour sauver leur prince et leur étendard. Les rois d'Aragon et de Navarre , déjà vainqueurs à leurs ailes , viennent se réunir contre la colline. Les Maures sont par-tout attaqués : ils résistent , les Chrétiens les pressent. L'Aragonais , le Navarrois , le Castillan , veulent s'effacer mutuellement. Le brave roi de Navarre se fait jour , arrive à l'enceinte , frappe et brise les chaines de fer dont le roi Maure étoit entouré (5). Mahomet alors prend la fuite. Ses guerriers , ne le

voyant plus , perdent le courage et l'espoir. Tout plie , tout fuit devant les Chrétiens , des milliers de Musulmans tombent sous leurs coups ; et l'archevêque de Tolède , avec les autres prélats , environnant les rois vainqueurs , chante le *Te Deum* sur le champ de bataille. ¹

Ainsi fut gagnée la fameuse bataille ^{Tactique des Maures.} de Toloza , sur laquelle je suis entré dans quelques détails , à cause de son importance , et pour faire juger de la tactique des Maures , qui n'en connoissoient pas d'autre que de se mêler avec l'ennemi , d'y combattre chacun pour son compte , jusqu'à ce que les plus forts ou les plus braves restassent maîtres du terrain. Les Espagnols n'en savoient guères davan-

¹ Roderici Toletani de rebus Hispaniæ lib. VIII , cap. 9 et 10 ; Mariana , Histor. de Esp. lib. XI , cap 24 ; Garibai , del Compend. lib. XII , cap. 33 ; Cardonne , Hist. d'Afrique , liv. IV ; Perreras , Histor. de Esp. part. VI , pag. 35 , etc.

tage ; mais leur infanterie du moins pouvoit attaquer et résister en masse , tandis que celle des Musulmans n'étoit presque comptée pour rien. Leurs cavaliers au contraire , choisis dans les principales familles , montés sur des chevaux excellens , exercés dès l'enfance à les manier , s'élançoient plus vite que l'éclair , frapportoient avec le sabre ou la lance , fuyoit avec la même vitesse , et , se retournant tout - à - coup , ramenoient souvent la victoire. Les Chrétiens , couverts de fer , avoient de l'avantage sur ces cavaliers , qui garantissoient seulement leur poitrine par un plastron , et leur tête par une plaque d'acier. Les fantassins étoient presque nus , armés d'une mauvaise pique. On juge aisément que , dans les mêlées , sur-tout dans une déroute , il en devoit périr un grand nombre ; ce qui rend moins invraisemblables les exagérations des historiens. Ils assurent , par exemple , qu'à Tolosa les Chrétiens tuèrent deux cent mille Maures et

ne perdirent que cent quinze guerriers. En réduisant à leur valeur ces assertions, il demeure certain que les Musulmans firent une perte immense, et que cette importante journée, qu'on célèbre encore tous les ans à Tolède par une fête solennelle, ôta pour long-temps aux rois de Maroc l'espoir de soumettre les Espagnols.

La victoire de Toloza eut des suites plus funestes pour le malheureux Mahomet, que pour les Maures d'Andalousie. Ceux-ci, retirés dans leurs villes, fortifiés par les débris de l'armée des Africains, résistèrent aux rois espagnols, qui ne leur prirent que peu de places, et ne tardèrent pas à se séparer. Mahomet, méprisé de ses sujets depuis sa défaite, trahi par ses plus proches parens, perdit tout pouvoir en Espagne, et vit les principaux des Maures former de nouveau de petits états qu'ils déclarèrent indépendans. L'infortuné roi de Maroc, forcé de retourner en Afrique, y mourut bientôt

Mahomet retourne en Afrique.

J. C.
1213.
Hég.
610.

de chagrin. Avec lui périt la fortune des Almohades. Les princes de cette maison, qui succédèrent rapidement à Mahomet, vécurent au milieu des troubles, et furent enfin précipités du trône. L'empire de Maroc se divisa : trois dynasties nouvelles s'établirent à Fez, à Tunis, à Trémécen ; et ces trois puissances rivales multiplièrent les combats, les crimes, les atrocités, qui seuls composent l'histoire d'Afrique.

Pays possédés par les Maures. Pendant ce temps, quelques dissensions élevées en Castille, et la part que prit l'Aragon à la guerre des Albigeois en France, laissèrent respirer les Maures. Ils étoient encore les maîtres des royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, d'une partie des Algarves et des îles Baléares, jusqu'à ce moment peu connues des Chrétiens du continent. Ces états étoient divisés entre plusieurs souverains. Le principal étoit Benhoud, prince habile et grand capitaine, issu des anciens monarques de

Saragosse , et dont les talens, la valeur, avoient soumis à sa puissance presque tout le midi oriental de l'Espagne. Après lui , les plus redoutables étoient les rois de Séville et de Valence. Le barbare qui régnoit à Majorque n'étoit qu'un chef de pirates incommode aux seuls Catalans.

Tel étoit l'état de l'Espagne maure , lorsque deux jeunes héros , parvenus à-peu-près en même temps aux deux premières couronnes des Chrétiens , après avoir pacifié les troubles élevés pendant leur minorité , tournèrent toutes leurs forces contre les Musulmans , et, toujours émules de gloire sans être jamais rivaux d'intérêt , consacrèrent leur vie à combattre , à vaincre , à chasser ces éternels ennemis. L'un de ces princes est Jacques I^{er} , roi d'Aragon , fils de Pierre tué à Muret , et qui réunissoit au courage , à la grace , à l'activité de son père , plus de talens et plus de bonheur : l'autre étoit Fer-

S. Fer-
dinaud
et Jac-
ques I.

J. C.
1224.
Hég.
622.

Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, monarque sage, vaillant, habile, que l'église a mis au nombre des saints, que l'histoire compte au rang des grands hommes.

Ferdinand porta le premier ses armes en Andalousie. Ce roi, neveu de Blanche de Castille reine de France, cousin germain de saint Louis (6), et si ressemblant au héros français par sa piété, par sa valeur, par les bonnes lois qu'il fit pour son peuple, entra sur les terres des Musulmans, reçut l'hommage de plusieurs de leurs princes qui vinrent se reconnoître ses vassaux, et s'empara d'un grand nombre de places, entre autres de celle d'*Alhambra*, dont les habitans effrayés se retirèrent à Grenade et se fixèrent dans un quartier de cette ville qui prit le nom, célèbre depuis, de leur ancienne patrie.

Con-
quête
des îles
Baléares

D'un autre côté, Jacques d'Aragon s'embarquoit avec une armée pour aller conquérir les îles Baléares. Contrarié

par les vents, il n'aborde pas moins à Majorque ; il défait les Maures sur le rivage, marche vers leur capitale, l'assiège ; et, montant le premier à l'assaut, ce roi chevalier, qui dans les périls précéda toujours ses plus braves chefs, ses plus téméraires soldats, s'empare de cette forte place, en chasse le roi musulman, et soumet à jamais à l'Aragon cette nouvelle couronne.

J. C.
1229.
Hég.
627.

Jacques méditoit dès long-temps une conquête plus importante. Valence, après la mort du Cid, étoit retombée au pouvoir des Maures. Ce royaume, si beau, si fertile, où la nature semble se plaire à couvrir de fruits et de fleurs une terre que les hommes ont arrosée de sang, appartenoit alors à Zeith, frère de Mahomet l'Almohade, vaincu par les Chrétiens à Toloza. Une puissante faction, ennemie de ce Zeith, voulut placer sur le trône un prince nommé Zéan. Les deux compétiteurs se firent la guerre. Jacques prit le parti

Les
Arago-
nais at-
taquent
Valence

du plus foible. Sous prétexte de marcher au secours de Zeith, le roi d'Aragon pénétra dans le royaume de Valence, battit plusieurs fois Zéan, s'empara de ses places fortes; et, profitant de ses avantages avec cette active intrépidité qui rendoit Jacques si redoutable, il resserra de toutes parts la capitale de son ennemi.

J. C.
1234.
Hég.
631.

siège
Cordoue

Zéan, pressé par l'Aragonais, implora le secours de Benhoud, le plus puissant des rois de l'Andalousie. Mais Benhoud étoit occupé de résister à Ferdinand: les Castillans, sous la conduite de ce vaillant prince, avoient fait de nouveaux progrès, s'étoient rendus maîtres d'un grand nombre de villes, et venoient enfin de mettre le siège devant l'antique Cordoue. Benhoud, souvent battu, mais toujours craint, toujours adoré d'un peuple qui le regardoit comme son dernier appui, Benhoud avoit refait une armée; et, pressé par un desir égal de secourir Cordoue et Valence, il alloit

marcher contre l'Aragonais , qu'il croyoit le plus facile à vaincre , lorsqu'un de ses lieutenans le fit périr en trahison , et délivra les rois espagnols du seul homme capable de les arrêter.

La mort de Benhoud ôta le courage et l'espoir aux habitans de Cordoue , qui jusques là s'étoient défendus avec autant de constance que de valeur : ils demandèrent à capituler. Les Chrétiens usèrent durement de la victoire , ne laissèrent que la vie aux malheureux Musulmans avec la liberté de fuir. Une innombrable quantité de familles dépouillées de leurs biens sortit en pleurant de cette superbe ville , qui , depuis cinq cent vingt-deux ans , avoit été le siège principal de leur grandeur , de leur magnificence , de leur religion et de leurs beaux arts. Ces infortunés en fuyant tournoient leurs yeux avec désespoir vers ces édifices , ces temples , ces magnifiques jardins embellis par cinq siècles de dépenses et de travaux. Les soldats qu'ils y laiss-

Prise
de
Cordoue
J. C.
1236.
Hég.
634.

soient, loin d'en connoître le prix, aïmoient mieux les détruire que les habiter; et Ferdinand, possesseur d'une cité déserte, fut obligé d'attirer par des privilèges, d'appeler de toutes parts des Espagnols, qui murmuroient d'abandonner les arides rochers de Léon pour venir s'établir dans le plus beau pays de la nature et dans les palais des califes. La grande mosquée d'Abdérame devint une cathédrale; Cordoue eut un évêque et des chanoines: mais Cordoue ne recouvra plus la moindre image de son ancienne splendeur.

Prise de Valence. J. C. 1238. Hég. 636.

Valence ne tarda pas à subir le joug. Zéan, assiégé par l'intrépide Jacques, avoit encore à combattre dans ses murs la faction de Zeith, qu'il avoit détrôné. Le roi de Tunis tenta vainement d'envoyer une flotte au secours de Valence: cette flotte prit la fuite à la vue des vaisseaux de Jacques. Abandonné de toute la terre, découragé par le sort de Cordoue, trahi par le parti de son com-

pétiteur, Zéan fit proposer à l'Aragonais de devenir son vassal en lui payant un tribut. L'Aragonais fut inflexible : il fallut lui livrer Valence. Cinquante mille Musulmans sortirent avec leur roi, ils emportèrent leurs trésors. Jacques, fidèle à sa parole, les protégea contre l'avidité de ses guerriers, qui regrettoient ce riche butin.

Après la chute des deux puissans royaumes d'Andalousie et de Valence, rien ne paroissoit plus devoir arrêter les Espagnols. Séville, qui seule restoit encore, étoit déjà menacée par le victorieux Ferdinand : mais, à cette même époque, il s'éleva tout-à-coup un état nouveau qui retarda la ruine des Maures, et s'acquit pendant deux cents ans une grande célébrité.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

Les rois de Grenade,

Depuis le milieu du treizième siècle jusqu'à l'expulsion totale des Maures dans le dix-septième.

LES victoires des Espagnols, sur-tout la prise de Cordoue, avoient consterné les Maures. Ce peuple ardent et superstitieux, aussi facile à se décourager, qu'à s'enivrer d'espérances vaines, regardoit son empire comme détruit, depuis que la croix triomphante couronnoit le faite de la grande mosquée. Cependant Séville, Grenade, Murcie, le royaume des Algarves, étoient encore aux Musulmans; ils possédoient tous les ports, tous les rivages du midi de l'Espagne; leur étonnante population, leurs richesses, leur industrie, leur assuroient d'immenses ressources: mais Cordoue,



F. M. Quoverdo inv.

C. S. Gaucher del. 1791

Voici le seul métal que je puisse offrir aux Espagnols.

la ville sainte , la rivale de la Mecque dans l'occident , Cordoue étoit au pouvoir des Chrétiens ; les Maures se croyoient sans états.

Un seul homme leur rendit l'espoir. Mahomet Alhamar devient leur chef
 Cet homme étoit Mahomet Abousaïd , de la tribu des *Alhamars* , originaire de Couffa , ville célèbre sur la mer rouge. Plusieurs historiens , qui lui donnent le nom de Mahomet Alhamar , assurèrent qu'il avoit commencé par être un simple berger ; qu'ensuite ayant porté les armes il parvint jusqu'au trône par ses exploits. Ce fait ne seroit point extraordinaire chez les Arabes , où tous ceux qui ne descendoient pas de la famille du prophète ou de la race royale n'avoient aucun privilège de naissance , et n'étoient estimés que ce qu'ils valoient.

Quoi qu'il en soit , Mahomet Alhamar , né avec un grand courage , ranima celui des Maures vaincus , rassembla quelques troupes dans la ville d'Arjone ; et , connoissant le caractère de la nation

Il fonde le royaume de Grenade

qu'il vouloit gouverner, il mit dans ses intérêts un *santon*, espèce de religieux fort vénérés chez les Maures, qui vint lui prédire publiquement qu'il ne tarderoit pas à être roi. Le peuple aussitôt le proclame : plusieurs cités suivent cet exemple. Mahomet succède à Benhoud, dont il possédoit les talens, et, sentant de quelle importance il étoit de rendre aux Arabes une ville qui remplaçât Cordoue, qui devint le centre de leurs forces, le dernier asyle de leur religion, il fonde un nouveau royaume, et choisit Grenade pour sa capitale.

J. C.
1236.
Hég.
634.

Descrip-
tion de
Grenade

Cette cité, de tout temps puissante, et que l'on croit avoir été l'ancienne *Illiberis* des Romains, est bâtie sur deux collines, peu loin de la *Sierra nevada*, chaîne de montagnes couvertes de neige. Elle est traversée par le Darro ; le Xénil baigne ses murailles. Sur les sommets de ces deux collines s'élèvent deux forteresses, l'*Albayzin* et l'*Alhambra*. Elles étoient assez vastes pour

renfermer chacune quarante mille hommes. Les fugitifs de la ville d'Alhambra, ainsi que nous l'avons dit, avoient donné le nom de leur patrie au nouveau quartier qu'ils vinrent peupler. Les Maures, chassés de Baeça lorsque Ferdinand III s'en rendit maître, étoient de même venus s'établir dans le quartier de l'Albayzin. Grenade avoit recueilli plusieurs exilés de Valence, de Cordoue, des autres places désertées par les Musulmans. Ainsi, chaque jour agrandie, elle formoit dès lors une ville de plus de trois lieues de circuit; et des remparts inexpugnables, défendus par mille trente tours, par un peuple brave, nombreux, sembloient assurer son indépendance. ¹

D'autres avantages donnoient à Gre-

¹ Garibai, *Compend. Hist. lib. XXXIX*, cap. 3; Duperron, *Voyage d'Espagne*, tome 1, page 157 et suiv.; Henri Swinburne, *Lettres sur l'Espagne*, lettre XX; Colmenar, *Délices d'Espagne*, tome V, page 31 et suiv.

nade la suprématie qu'elle prétendoit. Sa situation, la plus belle, la plus riante de l'univers, la rend maîtresse d'un pays où la nature prodigue ses dons. Sa fameuse *vega*, c'est-à-dire la plaine qui l'environne, est un bassin de trente lieues de tour sur huit à-peu-près de largeur : il est terminé vers le nord par les montagnes d'Elvire et la *Sierra nevada* ; il est fermé des autres côtés par un amphithéâtre de collines plantées d'oliviers, de mûriers, de vignes, de citronniers. L'intérieur de cette plaine est arrosé par cinq petits fleuves¹ et par une infinité de sources qui vont serpenter dans des prés toujours verts, des forêts de chênes, des bois d'orangers, des campagnes de bled, de lin, des vergers de cannes à sucre. Toutes ces productions si riches, si belles, si variées, ne demandent que peu de culture : la terre, dans une continuelle végétation,

¹ Le Darro, le Xénil, le Dilar, le Vagro, le Monachil.

n'y connoît point le repos de l'hiver; et, pendant les étés brûlans, des vents qui soufflent du côté des montagnes rafraîchissent l'air qu'on respire, et raniment l'éclat des fleurs qui viennent sans cesse à côté des fruits.

C'est dans cette plaine célèbre qu'aucune description ne peut embellir, c'est dans cette campagne enchantée où la nature semble s'épuiser pour donner à l'homme tout ce qu'il peut souhaiter, c'est là qu'il s'est répandu plus de sang que dans aucun lieu du monde. Là, pendant deux siècles d'une guerre interminable qui se faisoit de peuple à peuple, de ville à ville, d'homme à homme, on peut assurer qu'il n'est pas un seul coin de terre où les moissons n'aient été brûlées, les arbres coupés, les villages réduits en cendres, et les champs couverts de Maures ou de Chrétiens égorgés.

Indépendamment de cette *vega*, trésor inépuisable pour Grenade, quatorze grandes cités, plus de cent petites

Étendue
étriches-
ses du
royau-
me de
Grenade

villes¹, un nombre prodigieux de bourgs, dépendoient de ce beau royaume. Son étendue depuis Gibraltar, qui ne fut pris par les Chrétiens que long-temps après, jusqu'à la ville de Lorca, étoit de plus de quatre-vingts lieues. Il en avoit trente de largeur depuis Cambil jusqu'à la mer. Les montagnes dont il est entrecoupé produisoient de l'or, de l'argent, des grenats, des améthystes, toutes les espèces de marbre. Parmi ces montagnes, celles qu'on appelle les Alpuxares formoient seules une province, et fournissoient aux rois de Grenade des trésors plus précieux que les mines, des hommes actifs, laborieux, d'habiles cultivateurs, des soldats infatigables. Enfin les ports d'Almérie, de Malaga, d'Algéziras, appeloient les vaisseaux d'Europe et d'Afrique, et devenoient l'entrepôt du commerce des deux mers.

Règne
de Ma-
homet I
Alha-
mar.

Tel étoit, dès sa naissance, le royaume

¹ Elles sont nommées dans Garibai, livre XXXIX, chap. 2.

de Grenade ; tel il subsista long-temps. Mahomet Alhamar , son fondateur , fit d'inutiles efforts pour réunir sous un même sceptre tout ce qui restoit encore aux Musulmans en Espagne ; c'étoit le seul moyen de résister aux Chrétiens : mais le petit pays de Murcie , celui des Algarves , gouvernés par des princes particuliers , et la grande cité de Séville , refusèrent de reconnoître Alhamar , pour continuer à former des états indépendans. Ce fut la cause de leur perte : ils devinrent la proie des Espagnols.

Alhamar signala par des victoires les commencemens de son règne. Il remporta quelques avantages sur les troupes de Ferdinand : mais des révoltes à Grenade , des troubles élevés de toutes parts dans un empire si nouveau , forcèrent Mahomet de signer une paix peu honorable avec le roi de Castille : il lui fit hommage de sa couronne , remit dans ses mains la forte place de Jaën , s'en-

Il devient vassal du roi de Castille.
J. C.
1242.
Hég.
640.

gagea de lui payer un tribut, et de lui fournir des troupes auxiliaires dans les guerres qu'il entreprendroit. A ces conditions Ferdinand le reconnut roi de Grenade, et l'aïda même à soumettre les rebelles de ses états.

Ferdi-
nand III
assiège
Séville.

L'habile Ferdinand ne laissoit en paix Grenade que pour tourner tout l'effort de ses armes contre Séville, qu'il desiroit depuis long-temps de conquérir. Cette importante ville n'avoit plus de rois; elle formoit une espèce de république gouvernée par des magistrats guerriers. Sa position près de l'embouchure du Guadalquivir, son commerce, sa population, les délices de son climat, la fertilité de ses campagnes, la rendoient une des plus florissantes cités de l'Espagne. Ferdinand, qui prévoyoit une longue résistance, commença par s'emparer de toutes les places qui l'environnoient. Ensuite il vint mettre le siège devant Séville; et sa flotte, placée à l'embouchure du fleuve, ferma le chemin

aux secours que pouvoit envoyer l'Afrique.

Le siège fut long et meurtrier. Les Sévillans étoient nombreux et aguerris. Le roi des Algarves, leur allié, harceloit sans cesse les assiégeans. Malgré la valeur extrême que montroient les Espagnols dans les assauts, malgré la famine qui commençoit à se faire sentir, la ville, après un an de siège, refusoit encore de se rendre, lorsque Ferdinand fit sommer le roi de Grenade de venir, selon leur traité, combattre sous ses drapeaux. Alhamar fut forcé d'obéir : il arriva suivi d'une brillante armée. Séville perdit tout espoir, elle se rendit au roi de Castille ; et le monarque grenadin s'en retourna dans ses états avec la gloire humiliante d'avoir contribué par ses exploits à la perte de ses frères.

Prise
de
Séville.

J. C.
1248.
Hég.
646.

Ferdinand, plus pieux que politique, chassa les Maures de Séville. Cent mille infortunés en sortirent pour aller se ré-

fugier en Afrique ou dans les états de Grenade. Ce royaume devenoit alors l'unique et dernier asyle des Musulmans espagnols. Le petit pays des Algarves reçut bientôt le joug des Portugais; et Murcie, qui n'auroit pas dû se séparer de Grenade, ne tarda pas à devenir la conquête des Castellans.

Reve-
nus des
rois de
Grenade

Tant que Ferdinand III vécut, rien n'altéra la bonne intelligence qui régnoit entre ce monarque et Mahomet Alhamar. Celui-ci mit à profit ce temps de paix pour affermir sa couronne, pour se prémunir contre les Chrétiens, qu'il prévoyoit ne pouvoir rester ses amis. Il se trouvoit en état de faire une longue défense : maître d'un pays d'une grande étendue, il possédoit des revenus considérables, qu'il seroit difficile d'apprécier attendu la valeur peu connue des monnoies arabes et les différentes sources où puisoit le trésor public. Toutes les terres, par exemple, payoient au souverain le septième de leurs productions

en tout genre ; les troupeaux étoient soumis à la même imposition. Des fermes nombreuses et magnifiques formoient le domaine royal ; et l'agriculture, poussée au dernier degré de perfection dans un pays si abondant , devoit porter cette espèce de revenus à une somme prodigieuse. Ces richesses étoient augmentées par plusieurs droits que prélevoit le souverain sur la vente , sur la marque , sur le passage de toute espèce de bétail. Une loi rendoit le monarque héritier de tout Musulman mort sans enfans, et lui donnoit une part dans les autres héritages. Il possédoit, comme on l'a vu, des mines d'or , d'argent , de pierres précieuses ; et , quoique les Maures fussent peu habiles dans l'art d'exploiter les mines , Grenade étoit cependant le pays de l'Europe où l'or et l'argent étoient le plus communs. Le commerce de ses belles soies , la variété de ses autres productions , le voisinage des deux mers , l'activité , l'industrie , l'étonnante popula-

tion des Maures , leur profonde science dans l'agriculture , la sobriété naturelle aux habitans de l'Espagne , cette propriété des pays chauds qui fait donner beaucoup à la terre et fait vivre de peu son possesseur , tant d'avantages réunis doivent nous donner une grande idée des ressources et de la puissance de cette singulière nation. ¹

Forces
militaires.

Leurs forces , je ne dirai pas en temps de paix , car presque jamais ils ne furent en paix , étoient à - peu - près de cent mille hommes. Cette armée dans un besoin pouvoit aisément se doubler. La seule ville de Grenade fournissoit cinquante mille guerriers. D'ailleurs tout Maure étoit soldat pour combattre les Espagnols. La différence des cultes rendoit ces guerres sacrées ; et la haine des deux nations , presque également supers-

¹ Garibai , *Compend. Hist. lib. XXXIX* , cap. 4 ; Abi Abdalla-ben-Alkahilbi Absaneni , etc. , *Manuscrit de l'Escurial* ; Swinburne , *Lettres sur l'Espagne* , lettre XXII.

titieuses, armoit toujours des deux côtés jusqu'aux enfans et aux vieillards.

Indépendamment de ces troupes nombreuses, braves, mais mal disciplinées, qui se rassembloient pour une campagne, s'en retournoient ensuite dans leurs foyers, et ne coûtoient rien à l'état, le monarque entretenoit un corps considérable de cavaliers, dispersés sur les frontières, sur-tout du côté de Murcie et de Jaën, pays sans cesse exposés aux incursions des Espagnols. Chacun de ces cavaliers avoit une petite habitation, un petit champ, que le roi lui donnoit pendant sa vie, et qui suffisoit à son entretien, à celui de sa famille et de son cheval. Cette manière de stipendier les soldats n'étoit point à charge au trésor public : elle les attachoit davantage à leur patrie et les intéressoit sur-tout à bien défendre leur patrimoine, toujours le premier ravagé s'ils n'arrétoient pas l'ennemi. Dans un temps où l'art de la guerre n'exigeoit pas, comme de

Cavalerie des Maures.

nos jours , d'exercer continuellement de grandes troupes rassemblées , cette cavalerie étoit excellente. Montée sur des chevaux andalous ou africains, dont le mérite est assez connu , composée de cavaliers accoutumés dès l'enfance à manier ces légers coursiers , à les soigner , à les chérir , à les regarder comme les compagnons de leur vie , elle avoit acquis dès - lors cette supériorité que nous reconnoissons encore à la cavalerie maure.

Ces redoutables escadrons , dont rien n'égaloit la vélocité , qui dans le même instant chargeoient en masse , se rompoient par troupe , s'éparpilloient , se rallioient , fuyoient , revenoient en ligne ; ces cavaliers , dont la voix , dont le moindre geste , dont la pensée , pour ainsi dire , étoit entendue de leurs admirables coursiers , et qui ramassoient au galop leur lance ou leur sabre tombés à terre , faisoient la principale force des Maures. Leur infanterie ne valoit

rien ; et leurs places , mal fortifiées , entourées seulement de murailles et de fossés , défendues par cette infanterie peu estimée , ne pouvoient résister longtemps à celle des Espagnols , qui commençoit dès lors à devenir ce qu'elle fut depuis en Italie sous Gonzalve le grand capitaine.

Après la mort de saint Ferdinand , Alphonse le sage (1) , son fils , monta sur le trône. Le premier soin d'Alhamar fut d'aller lui-même à Tolède , suivi d'une brillante cour , renouveler avec Alphonse le traité d'alliance , ou plutôt de dépendance , qui l'unissoit à Ferdinand. Le nouveau roi remit au Maure une partie du tribut auquel il s'étoit soumis. Mais cette paix ne fut pas de longue durée : les deux nations recommencèrent la guerre avec des avantages à-peu-près égaux. Je n'en rapporterai qu'une action qui fait autant d'honneur à l'humanité des Maures qu'au courage des Espagnols : c'est celle de Garcias

J. C.

1252.

Hég.

650.

Trait de
générosité des
Maures.

Gomès, gouverneur de la ville de Xérès. Assiégé par les Grenadins, sa garnison presque détruite, il refusoit de se rendre; et, debout sur le rempart, couvert de sang, hérissé de flèches, il soutenoit seul le choc des assaillans. Les Maures, d'un commun accord, convinrent de ne pas tuer ce héros : ils lui jetèrent des crochets de fer, l'enlevèrent vivant malgré lui, le traitèrent avec respect, firent guérir ses blessures, et le renvoyèrent avec des présens.

Divi- Alhamar ne put empêcher Alphonse
sions en de s'emparer du royaume de Murcie; et
Castille. pour obtenir la paix, il fut forcé de nou-
J. C. veau de se soumettre au tribut. Les divi-
1266. sions qui s'élevèrent bientôt entre le mo-
Hég. narque castillan et quelques grands de
665. son royaume, donnèrent au Grenadin l'espoir de réparer ses pertes. Le frère d'Alphonse et plusieurs seigneurs des premières maisons de Castille¹, mécontents de leur souverain, se retirèrent à Gre-

¹ Les Lara, les Haro, les Mendoze, etc.

nade , et servirent utilement Alhamar contre deux rebelles de ses états , protégés par les Espagnols. Mais Alhamar mourut alors , laissant le trône qu'il avoit acquis et conservé par ses talens à son fils Mahomet II el Fakih.

J. C.
1273.
Hég.
672.

Cenouveau roi, qui prit le titre d'*Emir al mumenim*, marcha sur les traces de son père. Il profita de la discorde qui régnoit à la cour de Castille , et des inutiles voyages qu'entreprit Alphonse le Sage dans l'espoir de se faire élire empereur (2). Mahomet , pendant son absence , fit une ligue offensive avec le roi de Maroc Jacob , de la race des *Mérinis* , vainqueurs et successeurs des Almohades. Il lui céda les deux fortes places de Tariffe et d'Algéziras pour l'engager à passer en Espagne. Jacob vint en effet, suivi d'une armée. Les deux Maures, agissant de concert , remportèrent quelques avantages : mais la criminelle révolte de l'infant de Castille Sanche contre son père Alphonse

Règne
de Ma-
homet II
el Fakih

J. C.
1275.
Hég.
674.

le Sage désunit bientôt les monarques musulmans. Le roi de Grenade Mahomet prit le parti du fils rebelle. Alphonse, abandonné de ses sujets, implora le secours du roi de Maroc. Jacob repassa la mer avec ses troupes : il vit Alphonse à Zara. Dans cette célèbre entrevue, l'infortuné Castillan voulut céder la place d'honneur à celui qui venoit le défendre. Elle vous appartient, lui dit Jacob, tant que vous serez malheureux. Je viens venger la cause des pères; je viens vous aider à punir un ingrat qui reçut de vous la vie et veut vous ôter la couronne. Quand j'aurai rempli ce devoir, quand vous serez heureux et puissant, je vous disputerai tout et deviendrai votre ennemi.

Alphonse ne fut pas assez grand pour se fier au monarque qui lui tenoit ce noble langage; il s'échappa de son camp. Bientôt après il mourut en déshéritant le coupable Sanche, qui n'en régna pas moins après lui (3). De nou-

veaux troubles agitèrent la Castille, et Mahomet saisit cet instant pour entrer dans l'Andalousie. Il gagna des batailles, s'empara de quelques places, et termina par des victoires un règne long et glorieux. Son fils Mahomet III lui succéda.

J. C.
1302.
Hég.
703.

Ce Mahomet *Emir al mumenim*, dont je viens de rapporter les principales actions politiques, fut un prince ami des beaux arts : il les attiroit à sa cour, que les poètes, les philosophes, les astronomes rendirent célèbre. Les Maures étoient encore si supérieurs aux Espagnols pour les sciences, qu'Alphonse le Sage, roi de Castille, dont nous avons des tables astronomiques, nommées les tables *alphonsines*, appela près de lui des savans arabes pour l'aider à les rédiger. Grenade commençoit à remplacer Cordoue. L'architecture sur-tout y faisoit de grands progrès. Ce fut sous le règne de Mahomet II que l'on commença ce fameux palais de l'Al-

Beaux
arts
à Gre-
nade.

hambra, qui subsiste encore en grande partie, étonne les voyageurs que son nom seul attire à Grenade, et nous prouve jusqu'à quel point les Maures avoient su porter cet art, si peu connu des Européens, d'accorder toujours la magnificence avec les recherches de la volupté. On me pardonnera peut-être quelques détails sur ce singulier monument; ils feront connoître les mœurs, les usages particuliers des Maures.

Des-
cription
de l'Al-
hambra.

L'Alhambra, comme je l'ai dit, étoit une vaste forteresse construite sur une des deux collines renfermées dans Grenade. La colline, embrassée de tous côtés par les eaux du Xénil et du Darro, étoit encore défendue par une double enceinte de murs. C'est au sommet de cette montagne, qui domine toute la ville, et d'où l'on découvre au loin la plus belle vue de l'univers, c'est au milieu d'une esplanade couverte d'arbres et de fontaines, que Mahomet choisit la place de son palais.

Rien de ce que nous connoissons en architecture ne peut nous représenter celle des Maures. Ils entassoient les bâtimens sans ordre , sans symétrie , sans faire aucune attention à l'aspect qu'ils offroient au dehors : tous leurs soins étoient pour l'intérieur. Là , ils épuisoient les ressources du goût , de la magnificence , pour réunir dans leurs appartemens les commodités du luxe aux charmes de la nature champêtre : là , dans des salons revêtus de marbre , pavés d'une faïence brillante , auprès des lits de repos couverts d'étoffes d'or et d'argent , des jets d'eau s'élançoient vers la voûte , des vases précieux exhaloient des parfums ; et des myrtes , des orangers , des fleurs , embaumoient les appartemens.

Le beau palais de l'Alhambra , que l'on voit encore à Grenade , ne présente point de façade. On y parvient par une promenade charmante , coupée sans cesse par des ruisseaux qui serpen-

tent dans des bouquets de bois. L'entrée est une grande tour carrée qui s'appeloit autrefois *la porte du jugement*. Une inscription religieuse annonce que c'étoit là que le roi rendoit la justice, selon l'antique usage des Hébreux et des peuples de l'Orient. Plusieurs bâtimens qui venoient ensuite ont été détruits pour élever à Charles-Quint un magnifique palais, dont la description n'est pas de mon sujet. On pénètre, du côté du nord, dans l'ancien palais des rois maures, et l'on se croit transporté dans le pays des féeries. La première cour est un carré long environné d'une galerie en arcades, dont les murs et le plafond sont couverts de mosaïque, de festons, d'arabesques peints, dorés, ciselés en stuc, d'un travail admirable. Tous les cartouches sont remplis de passages de l'Alcoran, ou d'inscriptions telles que celle-ci, qui suffira pour donner une idée du style figuré des Maures.

« O NAZAR , tu naquis sur le trône ,
 « et , semblable à l'étoile qui nous an-
 « nonce le jour , tu ne brilles que de
 « ton propre éclat. Ton bras est notre
 « rempart , ta justice notre lumière. Tu
 « sais dompter par ta valeur ceux qui
 « donnent à Dieu des compagnons. Tu
 « rends heureux par ta bonté les nom-
 « breux enfans de ton peuple. Les as-
 « tres du firmament t'éclairent avec
 « respect , le soleil avec amour ; et
 « le cèdre , roi des forêts , qui baisse
 « devant toi sa tête orgueilleuse , est
 « relevé par ta main puissante. »

Au milieu de cette cour , pavée de marbre blanc , est un long bassin rempli d'eau courante , assez profond pour qu'on puisse y nager. Il est bordé de chaque côté par des plates-bandes de fleurs et des allées d'orangers. Ce lieu s'appeloit *le Mesuar* , et servoit de bains communs aux personnes attachées au service du palais.

Cour des
lions.

On passe de là dans la cour célèbre appelée *des lions*. Elle a cent pieds de long sur cinquante de large. Une colonnade de marbre blanc soutient la galerie qui règne alentour. Les colonnes, placées deux à deux, et quelquefois trois à trois, sont minces, d'un goût bizarre; mais leur légèreté, leur grace, plaisent à l'œil étonné. Les murs et sur-tout le plafond de la galerie tournante sont revêtus d'or, d'azur et de stuc, travaillés en arabesques avec un soin, une délicatesse que nos plus habiles ouvriers modernes seroient embarrassés d'imiter. Au milieu des fleurons, des ornemens toujours variés, on lit ces passages de l'Alcoran, que tout bon Musulman doit répéter sans cesse : *Dieu est grand. — Dieu seul est vainqueur. — Il n'est de Dieu que Dieu. — Gaieté céleste, épanchemens du cœur, délices de l'ame, à ceux qui croient!* Aux deux extrémités du carré long, deux charmantes coupoles, de quinze à seize

pieds en tout sens, s'avancent en saillie dans l'intérieur, soutenues, comme tout le reste, par des colonnes de marbre. Sous ces coupoles sont des jets d'eau. Enfin, dans le centre de l'édifice, s'élève du milieu d'un vaste bassin une superbe coupe d'albâtre de six pieds de diamètre, portée par douze lions de marbre blanc. Cette coupe, que l'on croit avoir été faite sur le modèle de la mer de bronze du temple de Salomon, est encore surmontée d'une coupe plus petite, d'où s'élançoit une grande gerbe qui, retombant d'une cuve dans l'autre et des cuves dans le grand bassin, formoit une cascade continuelle, grossie par les flots d'eau limpide que jetoient les mufles de chaque lion.

Cette fontaine, comme tout le reste, est ornée d'inscriptions; car les Arabes se plaisoient à mêler la poésie et la sculpture. Leurs idées nous semblent recherchées, leurs expressions gigantesques; mais nous sommes si loin de

leurs mœurs , nous connoissons si peu le génie de leur langue , que nous n'avons peut-être pas le droit de les juger sévèrement. D'ailleurs les vers que l'on faisoit en Espagne et en France dans les treizième et quatorzième siècles ne valent guère mieux que ceux-ci gravés sur la fontaine des lions :

Toi qui promènes tes regards
 Sur ces lions, ces eaux, ces prodiges des arts,
 Du grand roi Mahomet tu vois ici l'ouvrage.
 La paix qui règne dans ces lieux
 De la paix de son cœur est la fidelle image :
 Semblable à ces lions dans les champs du carnage,
 Il punit les audacieux ;
 Et comme cette eau transparente
 Qui, s'élevant dans l'air, retombe à gros bouillons,
 De même sa main bienfaisante
 Sur son peuple répand ses dons. *

* *Traduction littérale.*

O toi qui examines ces lions , considère qu'il ne leur manque que la vie. O Mahomet , notre roi , que Dieu te sauve pour l'œuvre nouvelle que tu as faite pour m'embellir ! Ton ame est ornée des vertus les

Je ne décrirai point avec autant de détails les autres pièces qui subsistent encore dans l'Alhambra. Les unes ser-voient de salles d'audience ou de justice ; les autres renfermoient les bains du roi , de la reine , de leurs enfans. On y voit encore leur chambre à coucher , où les lits , près d'une fontaine , étoient placés dans des alcoves , sur une estrade de faïence. Dans le salon de musique , quatre tribunes exhausées étoient remplies par les musiciens , tandis que toute la cour étoit assise sur des tapis , au bord d'un bassin d'albâtre. Dans le cabinet où la reine faisoit sa toilette ou ses prières , et dont la vue est enchan-

plus aimables. Ce lieu charmant est l'image de tes belles qualités. Notre roi dans les combats est terrible comme ces lions. Rien ne peut être comparé à l'eau limpide qui jaillit de mon sein et s'élançe à gros bouillons dans les airs , que la main libérale de Mahomet.

(Duperron , Voyage d'Espagne , tome premier , page 195.)

tée, on trouve une dalle de marbre, percée d'une infinité d'ouvertures pour laisser exhiler les parfums qui brûloient sans cesse sous la voûte. Par-tout les fenêtres, les portes, les jours, sont ménagés de manière que les aspects les plus riens, les effets de la lumière les plus doux, reposent toujours les yeux satisfaits, et les courans d'air qu'on a dirigés viennent renouveler à chaque instant la délicieuse fraîcheur qu'on respire dans cet édifice.

Le Gé-
néralif.

En sortant de l'Alhambra, l'on distingue sur une montagne le fameux jardin du *Généralif*, dont le nom veut dire *la maison d'amour*. Dans ce jardin l'on voyoit un palais où les rois de Grenade venoient passer le printemps. Il étoit bâti dans le même genre que l'Alhambra; la même magnificence s'y remarquoit. Il est détruit aujourd'hui; mais ce qu'on ne peut se lasser d'admirer encore dans le *Généralif*, c'est sa situation pittoresque, ce sont ses points de vue

variés et toujours charmans : les fontaines, les jets d'eau, les cascades jaillissent, tombent de toutes parts. Les terrasses en amphithéâtre, pavées de débris de mosaïque, sont ombragées de cyprès immenses, de vieux myrtes, qui ont prêté leurs ombres aux rois, aux reines de Grenade. De leur temps, des bosquets fleuris, des forêts d'arbres fruitiers s'entreméloient aux bocages sombres, aux dômes, aux pavillons. Aujourd'hui le Généralif n'a conservé que ce qu'on n'a pu lui ravir; et c'est encore le lieu de la terre qui parle le plus aux yeux et au cœur. ¹.

Il est triste de quitter l'Alhambra, le Généralif, pour revenir aux ravages, aux incursions, aux sanglantes querelles des Maures et des Castellans. Mahomet III, dit l'*Aveugle* à cause de sa cécité, eut

Règne
de Ma-
homet
III, el
Hama,
ou l'A-
veugle.
J. C.
1302.
Hég.
703.

¹ Colmenar, Délices d'Espagne, tome V; Henri Swinburne, Lettres sur l'Espagne, lettre XXIII; Duperron, Voyage d'Espagne, tome premier, etc.

à combattre à la fois ses propres sujets et les Espagnols. Forcé par son infirmité de choisir un premier ministre, il donna cette importante place à Farady, l'époux de sa sœur, homme d'état, capitaine habile, qui continua sans désavantage la guerre contre les Chrétiens, et fit avec eux une paix honorable. Les courtisans, irrités de la gloire, sur-tout du bonheur du favori, conspirèrent contre le maître : ils excitèrent des révoltes ; et, pour comble de calamités, le roi de Castille, Ferdinand IV, surnommé l'À-journé (4), s'unit avec le roi d'Aragon pour attaquer les Grenadins. Gibraltar fut pris par le Castillan ; le vainqueur en chassa les Maures. Parmi les infortunés qui sortoient de cette ville, un vieillard apperçut Ferdinand ; et, s'approchant de lui, courbé sur son bâton :

Roi de Castille, lui dit-il, que t'ai-je fait à toi et aux tiens ? Ton bisaïeul Ferdinand m'a chassé de Séville ma patrie. J'allai chercher un asyle à Xé-

rès, ton aïeul Alphonse m'en fit sortir. Retiré dans les murs de Tariffe (5), ton père Sanche m'en exila. Enfin j'étois venu chercher un tombeau à l'extrémité de l'Espagne, sur le rivage de Gibraltar, et ta fureur m'y poursuit encore. Indique-moi donc un lieu sur la terre où je puisse mourir loin des Espagnols.

Passé la mer, répondit Ferdinand. Et il le fit conduire en Afrique.

Vaincu par les Aragonais, pressé par les Castellans, redoutant tout de son peuple que les grands de sa cour soulevoient, le roi de Grenade et Farady son ministre furent forcés à une paix honteuse. L'orage aussitôt éclata. Mahomet Abenazar, frère de Mahomet l'Aveugle, et chef de la conjuration, s'empara du malheureux prince, le fit périr, et prit sa place. Bientôt il fut chassé lui-même par Farady l'ancien ministre, qui, n'osant garder la couronne, la mit sur la tête de son fils

Troubles à Grenade Règne de Mahomet IV Abenazar.

J. C.
1310.
Hég.
710.

J. C. Ismaël, neveu de Mahomet l'Aveugle
 1313. par sa mère, sœur de ce monarque.
 Hég.
 713.

Dès ce moment, la famille royale de Grenade fut divisée en deux branches qui ne cessèrent plus d'être ennemies : la première appelée des *Alhamar*, qui descendoit du premier roi par les hommes ; la seconde dite des *Farady*, qui en descendoit par les femmes.

Règne-
 d'Is-
 maël I. Les Castillans, dont l'intérêt fut toujours d'entretenir les dissensions parmi les Maures, prirent le parti d'Abenazar réfugié dans Guadix. L'infant don Pèdre, oncle du jeune roi de Castille Alphonse surnommé *le Vengeur*, vint attaquer Ismaël et battit souvent les Maures. Réuni avec un autre infant nommé don Juan, ces deux princes portèrent le fer et le feu jusques sous les remparts de Grenade. Les Musulmans n'osèrent en sortir pour combattre les Chrétiens : mais, lorsque ceux-ci, chargés de butin, eurent repris la route de Cas-

tille, Ismaël les fit poursuivre par son armée, qui bientôt les atteignit et tomba tout-à-coup sur leur arrière-garde. C'étoit le vingt-six de juin, à l'heure la plus brûlante du jour. Les deux infans firent tant d'efforts, se donnèrent tant de mouvemens pour rétablir le combat, qu'épuisés de soif et de lassitude, ils tombèrent morts tous les deux sans avoir été frappés. Les Espagnols haletans ne pouvoient pas se défendre : ils prirent la fuite, perdirent leurs bagages, et laissèrent à leurs ennemis le corps d'un des malheureux infans. Ismaël fit porter ce corps à Grenade, le déposa dans un cercueil couvert d'une étoffe d'or, et le remit ensuite aux Castillans en lui rendant tous les honneurs funebres. ¹

J. C.
1319.
Lég.
719.

Le fruit de cette victoire fut la prise de quelques villes et une trêve honorable. Mais Ismaël ne jouit pas de ses

¹ Les montagnes voisines de Grenade, où se passa cette action, s'appellent depuis ce temps LA SIERRA DE LOS INFANTES.

succès : épris d'une jeune captive espagnole tombée en partage à l'un de ses officiers, Ismaël osa la lui enlever. Cet outrage chez les Musulmans est toujours lavé par du sang. Le roi fut assassiné par cet officier ; son fils Mahomet V monta sur le trône.

J. C.
1322.
Hég.
722.

Règnes
de Ma-
homet V
et de Jo-
seph I.
Bataille
du
Salado.

Le règne de Mahomet V et celui de Joseph I^{er} son successeur, qui tous deux périrent de même, massacrés dans leur palais, ne présentent pendant trente années qu'une suite continuelle de ravages, de séditions, de combats. Abil-Hassam, roi de Maroc, de la dynastie des *Merinis*, appelé par les Grenadins, vint aborder en Espagne, suivi de troupes innombrables qu'il joignit à celles de Joseph. Les rois de Castille et de Portugal réunis combattirent cette grande armée sur les rives du Salado, non loin de la ville de Tariffe. Cette bataille du Salado, aussi célèbre dans l'histoire d'Espagne que la victoire de Toloza, coûta la vie à des milliers de Maures. Abil-

J. C.
1340.
Hég.
742.

Hassam alla cacher sa honte dans ses états de Maroc. La forte place d'Algéziras, le boulevard de Grenade, l'entrepôt des secours qu'elle recevoit d'Afrique, fut assiégée par les Castillans. Plusieurs chevaliers français, anglais, navarrois, vinrent à ce siège, où les Musulmans se servirent de canons. C'est la première fois qu'il en est parlé dans l'histoire; car la bataille de Créci, où l'on assure que les Anglais en avoient, ne se donna que quatre ans après. C'est donc aux Maures que l'on doit, non pas l'invention de la poudre que l'on attribue aux Chinois, au cordelier allemand Schwarts, à l'Anglais Roger Bacon, mais l'invention terrible de l'artillerie; du moins est-il sûr que les Maures ont fondu les premiers canons. Malgré ce secours, Algéziras fut pris; et le malheureux roi de Grenade Joseph, toujours battu par les Chrétiens, fut enfin égorgé par ses sujets.

J. C.
1342.
Hég.
743.

J. C.
1344.
Hég.
745.

J. C.
1354.
Hég.
755.

On a pu remarquer que chez les

Maures la succession à la couronne n'étoit réglée par aucune loi. Cependant, au milieu des conjurations qui se renouveloient sans cesse, on choisissoit toujours un prince qui fût de la race royale; et l'on a vu celle de Grenade divisée, depuis Ismaël, entre les *Alhamar* et les *Farady*. Les premiers, dépossédés par les seconds, regardoient toujours ceux-ci comme des usurpateurs. Telle fut l'origine de tant de troubles, de conspirations et d'assassinats.

Règnes
de Ma-
homet
VI et
de Ma-
homet
VII.

Joseph I^{er} eut pour successeur un prince Farady son oncle, nommé Mahomet VI, dit *le Vieux*, parce qu'il parvint au trône dans un âge assez avancé. Un prince Alhamar, son cousin, qui s'appeloit Mahomet *le Rouge*, chassa le Farady du trône, et l'occupa quelques années par la protection du roi d'Aragon. Pierre le Cruel, alors roi de Castille, embrassa la cause du Farady chassé, la soutint avec une armée, et pressa tellement Mahomet le Rouge

J. C.
1360.
Hég.
762.

ou l'Alhamar, que celui-ci ne vit d'autre ressource que d'aller lui-même à Séville se remettre à la discrétion du roi Pierre. Il arriva suivi de ses plus fidèles amis, portant avec lui beaucoup de trésors ; et se présentant devant Pierre avec une noble confiance.

Roi de Castille, lui dit-il, le sang des Chrétiens et des Maures coule depuis trop long-temps pour ma querelle avec Farady. Tu protèges mon compétiteur, et c'est toi que je choisis pour juge. Examine mes droits et les siens ; prononce qui de nous deux doit être roi. Si c'est Farady, je ne te demande que de me faire conduire en Afrique, si c'est moi, reçois l'hommage que je viens te faire de mes états.

Pierre le Cruel étonné prodigua les honneurs au roi maure, le fit asseoir à ses côtés dans un magnifique festin. Mais, en sortant de table, il fut mis en prison, de là promené par toute la ville, demi-nu, monté sur un âne, et con-

Crime
horrible
de
Pierre
le Cruel.

duit dans un champ nommé *la Tablada*, où l'on coupa la tête, à ses yeux, à trente-sept personnes de sa suite. L'exécrable Pierre, enviant aux bourreaux le plaisir de répandre du sang, perça lui-même de sa lance le malheureux roi de Grenade, qui ne lui dit que ces mots en expirant : O Pierre, Pierre, quel exploit pour un chevalier !¹

J. C.
1362.
Hég.
764.

État
de l'Es-
pagne et
de l'Eu-
rope.

Par une fatalité bien extraordinaire, tous les trônes d'Espagne étoient alors occupés par des princes noirs de crimes. Pierre le Cruel, le Néron de la Castille, assassinoit les rois qui se fioient à lui, faisoit périr son épouse Blanche de Bourbon, et se baignoit tous les jours dans le sang de ses proches ou de ses sujets. Pierre IV, le Tibère de l'Aragon, moins violent, mais aussi barbare et plus perfide que le Castillan, dépouilloit l'un de ses frères², ordon-

¹ Cronicas de los reies de Castilla, tome I.

² Jacques roi de Majorque.

noit la mort de l'autre ¹, et livroit aux bourreaux son ancien gouverneur ². Pierre I^{er}, roi de Portugal, l'amant de la célèbre Inès de Castro (6), rendu féroce sans doute par la cruauté qu'on avoit exercée contre sa maîtresse, arrachoit le cœur aux meurtriers d'Inès, et punissoit par le poison les déportemens de sa sœur Marie. Enfin le roi de Navarre étoit ce Charles le Mauvais, dont le nom seul fait encore frémir. L'Espagne, inondée de sang, gémissoit sous ces quatre monarques; et, si l'on réfléchit que, dans le même temps, la France étoit livrée aux horreurs qui suivirent la prison du roi Jean, que l'Angleterre voyoit commencer les troubles du règne de Richard II, que l'Italie, en proie aux factions des Guelphes et des Gibelins, comptoit deux papes à la fois ³, que deux empereurs

¹ Jacques comte d'Urgel.

² Bernard Cabrera.

³ Urbain VI et Clément VII.

en Allemagne se disputoient la couronne impériale ¹, et que Tamerlan ravageoit l'Asie depuis le pays des Usbeks jusqu'à la presqu'île de l'Inde, on conviendra qu'il est peu d'époques où le monde ait été plus malheureux.

Mahomet VI reprend la couronne.

Grenade fut du moins tranquille après le crime de Pierre le Cruel. Mahomet le Vieux ou le Farady, délivré de son compétiteur, remonta sans obstacle sur le trône, et fut, jusqu'à la mort du roi de Castille, le seul allié qui resta fidèle à ce monstre. Pierre n'en succomba pas moins : son frère bâtard, Henri de Transtamare, lui ôta la couronne et la vie. Mahomet fit sa paix avec le vainqueur, la conserva plusieurs années, et laissa ses états florissans à son fils Mahomet VIII Abouhadjad, que les historiens espagnols appellent Mahomet Guadix.

J. C.
1369.
Hég.
771.

J. C.
1379.
Hég.
782.

Règne de Ma-

Ce prince fut le meilleur et le plus

¹ Louis de Bavière et Frédéric le Beau.

sage des rois qui gouvernèrent les Maures. Uniquement occupé du bonheur de ses sujets, il voulut les maintenir dans cette paix dont ils avoient si rarement joui. Pour se l'assurer, il commença par fortifier ses places, par lever une forte armée, par s'allier avec le roi de Tunis, dont il épousa la fille Cadige. Prêt à la guerre, il envoya des ambassadeurs au roi de Castille lui demander son amitié. Don Juan, fils et successeur de Henri de Transtamare, occupé de ses querelles avec le Portugal et l'Angleterre, signa volontiers le traité. Abouhadjad n'y manqua jamais. Tranquille du côté des Chrétiens, il s'occupait de faire fleurir l'agriculture et le commerce; il diminua les impôts, et s'en trouva bientôt plus riche. Adoré d'un peuple qu'il rendoit heureux, respecté des Chrétiens qu'il ne craignoit pas, possesseur d'une épouse aimable qui seule fixa son cœur, il employoit aux beaux arts, à la poésie, à l'architec-

homet
VIII
Abou-
hadjad.

ture, aux embellissemens de sa capitale, le temps et les trésors qui lui restoient : il éleva plusieurs monumens à Grenade, à Guadix, ville qu'il aima toujours de prédilection, et fit de sa cour l'asyle des talens et de la politesse.

Scien-
ces cul-
tivées à
Grenade

Les Maures possédoient encore des universités, des académies, des poètes, des médecins, des peintres et des sculpteurs. Abouhadjad les encouragea, les récompensa magnifiquement. La plupart des ouvrages de ces auteurs grenadins périt dans le temps de la conquête (7) ; mais quelques-uns ont été sauvés, et sont dans la bibliothèque de l'Escorial. Le plus grand nombre traite de la grammaire, de l'astrologie, alors fort respectée, sur-tout de la théologie, science dans laquelle les Arabes ont excellé¹. Ce peuple, doué d'un esprit fin et d'une imagination ardente, devoit produire de grands théologiens ; aussi je

¹ Voyez la BIBLIOTHECA ARABICO-HISPANA de Caziti.

pense que ce sont leurs écoles qui ont introduit dans l'Europe ce malheureux goût de scholastique, de disputes, de questions subtiles, qui rendit autrefois si célèbres des hommes aujourd'hui si obscurs. Les prétendus secrets de la cabale, de l'alchimie, de l'astrologie judiciaire, de la baguette divinatoire, toutes ces histoires, jadis si communes, de sorcières, de magiciens, d'enchanteurs, nous sont venus des Arabes : de tout temps ils furent superstitieux, et je serois tenté de croire que c'est leur séjour en Espagne, leurs longues habitudes avec les Espagnols, qui ont imprimé à ces derniers cet amour pour le merveilleux, ce caractère de piété crédule qui peut ressembler à la superstition, et que le philosophe reproche à cette nation vive, sensible, spirituelle, à qui la nature a donné le germe de toutes les grandes qualités.

Un genre de littérature qui fut commun chez les Maures, et que les Espa-

Littérature et

galante-
rie des
Maures. gnols ont pris d'eux, c'est celui des *nouvelles* et des *romances*. Les Arabes furent toujours et sont encore de grands conteurs. Au milieu des déserts d'Asie et d'Afrique, sous les tentes des Bédouins, on se rassemble tous les soirs pour entendre une histoire d'amour : on l'écoute dans le silence, on la suit avec intérêt, et l'on pleure pour les deux amans dont on rapporte les aventures. A Grenade, il se joignoit à ce goût naturel pour les contes, le goût de la musique et du chant. Les poètes mettoient en vers des récits de guerre ou d'amour, les musiciens faisoient des airs, les jeunes Maures les chantoient : de-là nous vient cette foule de romances espagnoles, traduites ou imitées de l'arabe¹, qui, dans un style simple et quelquefois touchant, racontent des combats avec les Chrétiens, des querelles entre les rivaux, des conversations entre deux amans. Tout

¹ Le recueil que j'en possède en contient plus de mille.

s'y trouve décrit avec exactitude : leurs fêtes, leurs jeux de bague, de cannes¹, et leurs courses de taureaux qu'ils avoient prises des Espagnols; leurs armes, qui consistoient dans un large cimenterre, une lance très-mince, une cotte de mailles courte, un léger bouclier de cuir; leurs chevaux, dont les housses traînantes étoient brodées de pierreries; leurs devises, qui presque toujours étoient un cœur percé de flèches, ou bien une étoile guidant un vaisseau, ou la première lettre du nom de la beauté qu'ils aimoient; leurs couleurs enfin, dont chacune avoit sa signification : le jaune et le noir exprimoient la douleur; le vert, l'espérance; le bleu, la jalousie; le violet et le couleur de feu, l'amour passionné. Un seul de ces petits ouvrages, traduit ici en l'abrégeant, les fera mieux connoître que ce que j'en puis dire.

¹ Ces jeux sont décrits dans le second livre de mon ouvrage.

GANZUL ET ZÉLINDE,

ROMANCE MAURE. ¹

DANS un transport de jalousie,
 Zélinde avoit banni l'amant
 Qui la chérit plus que sa vie
 Et fuit loin d'elle en gemissant.
 Bientôt Zélinde, mieux instruite,
 Se reproche sa cruauté :
 Comme un enfant l'Amour s'irrite,
 Et pleure de s'être irrité.

GANZUL Y ZELINDA,

ROMANCE MORO.

EN el tiempo que Zelinda
 Cerró ayrada la ventana
 A la disculpa, a los zelos
 Que el Moro Ganzul le dava,
 Confusa y arrepentida
 De averse fingido ayrada,
 Por verle y desagravialle,
 El corazon se le abraza;
 Que en el villano de amor
 Es muy cierta la mudanza, etc.

ON vient lui dire que le Maure ,
 En proie à ses vives douleurs ,
 En quittant l'objet qu'il adore
 A changé ses tendres couleurs ;
 Le vert , emblème d'espérance ,
 A fait place au triste souci ;
 Un crêpe est au fer de sa lance ;
 Son bras porte un écu noirci .

ZÉLINDE aussitôt est partie ,
 Lui portant d'autres ornemens ,
 Où le bleu de la jalousie
 Se mêle au pourpre des amans ;

Y como supo que el Moro
 Rompio furioso la lança , etc.
 Y que la librea verde
 Avia trocado en leonada ;
 Saco luego una marlota
 De tafetan roxo y plata ,
 Un bizarro capellar
 De tela de oro morada , etc.

Con un bonete cubierto
 De zaphires y esmaltes ,
 Que publican zelos muertos ,
 Y vivas las esperanças ,
 Con una nevada toca ;

Le blanc , symbole d'innocence ,
 Se distingue à chaque ruban ;
 Le violet de la constance
 Brille sur le riche turban.
 EN arrivant à la retraite
 Où Ganzul attend son destin ,
 Zélinde , craintive , inquiète ,
 Se repose sous un jasmin ;

Elle envoie un fidèle page
 Chercher le malheureux amant :
 Ganzul croit à peine au message ;
 L'infortune rend méfiant.

Que el color de la veleta
 Tambien publica bononça.
 Informandose primero
 A donde Ganzul estava ,
 A una caza de plazer
 Aquella tarde le llama ;
 Y diziendole a Ganzul
 Que Zelinda le aguardava ,
 Al page le pregunto
 Tres vezes si se burlava ;
 Que son malas de creer
 Las nuevas mui desseadas , etc.
 Hallola en un jardin ,
 Entre mosquetta y jasmin , etc.

Il vole, il revoit son amante ;
 L'amour , l'espoir , troublent ses sens :
 Zélinde , interdite et tremblante ,
 Rougit en offrant ses présens.
 Tous deux pleurent dans le silence :
 Mais leur regard , plein de douleur ,
 Rappelle et pardonne l'offense
 Dont a gémi leur tendre cœur.

Cette galanterie délicate et recher-
 chée , qui rendit les Maures de Gre-
 nade fameux dans toute l'Europe , for-
 me un contraste singulier avec la féro-
 cité naturelle à tous les peuples venus

Mélan-
 ge éton-
 nant de
 galante-
 rie et de
 férocité.

Viendose Moro con ella ,
 A penas los ojos alça ;
 Zelinda le asio la mano ,
 Un poco roxa y turbada ;
 Y al fin de infinitas quexas
 Que en tales passos se passan ,
 Vistio se las ricas presas
 Con las manos de su dama , etc.

(ROMANCERO GENERAL, édit. de Madrid,
 1604, page 4.)

de l'Afrique. Ces Musulmans, qui dans les combats mettoient leur gloire, leur adresse, à couper habilement des têtes qu'ils attachoient à l'arçon de leur selle, qu'ils exposoient ensuite, sanglantes, sur les créneaux de leurs villes, sur les portes de leurs palais; ces guerriers inquiets, indociles, toujours prêts à se révolter contre leurs rois, à les déposer, à les égorger, étoient les amans les plus tendres, les plus soumis, les plus passionnés. Leurs femmes, quoiqu'elles fussent à-peu-près esclaves, devenoient, lorsqu'elles étoient aimées, des souveraines absolues, des dieux suprêmes, pour celui dont elles possédoient le cœur. C'étoit pour leur plaire qu'ils cherchoient la gloire; c'étoit pour briller à leurs yeux qu'ils prodiguoient leurs trésors, leur vie, qu'ils s'efforçoient mutuellement de s'effacer par leurs exploits, par les fêtes les plus magnifiques. Ce mélange extraordinaire de douceur et de cruauté, de délicatesse et de bar-

barie , cette passion de se montrer le plus brave et le plus constant , venoit-il aux Maures des Espagnols ? ou les Espagnols l'ont-ils pris des Maures ? Je l'ignore ; mais en remarquant que ce caractère n'exista jamais en Asie , première patrie de ces Arabes ; qu'on le trouve encore moins en Afrique , où leur conquête les naturalisa , et que , depuis leur sortie d'Espagne , ils ont perdu jusqu'à la trace de ces mœurs aimables et chevaleresques ; j'ai quelque raison de penser qu'ils les devoient aux Espagnols. En effet , avant l'invasion des Maures , la cour des rois goths en offre déjà des exemples. Après cette époque , nous voyons les princes , les chevaliers de Léon , de Navarre , de Castille , aussi renommés par leurs amours que par leurs exploits. Le seul nom du Cid rappelle à la fois des idées de tendresse et de courage ; et , depuis l'expulsion des Maures , les Espagnols ont long-temps conservé une réputation de galanterie

fort supérieure à celle des Français, et dont le germe, détruit à présent chez toutes les nations modernes, subsiste toujours en Espagne.

Quoi qu'il en soit, les femmes de Grenade méritoient d'inspirer tant d'amour : elles étoient et sont encore peut-être les plus séduisantes de l'univers. On lit, dans un historien arabe¹ qui écrivoit à Grenade en 1378 de notre ère, sous le règne de Mahomet le Vieux, ce portrait des femmes de son pays :

Portrait
des fem-
mes de
Grenade

« Elles sont toutes belles ; mais cette
« beauté qui frappe d'abord, reçoit en-
« suite son principal charme de leurs
« graces, de leur gentillesse. Leur taille
« est au-dessous de la moyenne, et
« nulle part on n'en voit de mieux prise,
« de plus svelte. Leurs longs cheveux
« noirs descendent jusqu'aux talons ;
« leurs dents, blanches comme l'al-

¹ Abi Abdalla - ben - Alkahilbi Absaneni ,
Histor. gran. manuscrit arabe de l'Escorial.

« bâtre, embellissent une bouche ver-
 « meille qui sourit toujours d'un air
 « caressant. Le grand usage qu'elles
 « font des parfums les plus exquis
 « donne une fraîcheur, un éclat à leur
 « peau, que n'ont point les autres
 « Musulmanes. Leur démarche, leur
 « danse, tous leurs mouvemens, ont
 « une mollesse gracieuse, une non-
 « chalance légère, qui l'emporte sur
 « tous leurs attraits. Leur conversation
 « est vive, piquante; et leur esprit,
 « fin, pénétrant, s'exprime sans cesse
 « par des saillies ou par des mots pleins
 « de sens. »

L'habit de ces femmes étoit composé
 comme l'est encore celui des Turques et
 des Persanes, d'une longue tunique de
 lin, serrée par une ceinture, d'un doli-
 man à manches étroites, de grands ca-
 leçons, et de pantoufles de maroquin.
 Toutes ces étoffes, extrêmement fines,
 ordinairement rayées, étoient brochées

Habits
 des
 femmes
 et des
 hommes

d'or, d'argent, et semées de pierres. Leurs cheveux tressés flottoient sur leurs épaules. Un petit bonnet fort riche soutenoit sur leur tête un voile brodé qui leur tomboit jusqu'aux genoux. Les hommes étoient vêtus à-peu-près de même : à leur ceinture étoient leur bourse, leur mouchoir et leur poignard ; un turban blanc ou de couleur couvroit leur tête ; et, par-dessus le doliman, ils portoient en été une robe blanche, large et volante ; en hiver, l'*albornos* ou manteau africain. Le seul changement qu'ils faisoient à cet habit, lorsqu'ils alloient à la guerre, c'étoit d'y ajouter une cotte de mailles, et de doubler avec du fer la coiffe de leurs turbans.

Coutumes des Maures.

L'usage étoit à Grenade de se rassembler tous les ans, pendant l'automne, dans les charmantes maisons de campagne dont la ville étoit entourée. Là, on ne s'occupoit que de plaisirs : la chasse, la musique, la danse, remplissoient les

jours et les nuits. Ces danses étoient fort libres, ainsi que les chansons, les rondes, les ballades qu'on y chantoit. Si les contradictions de l'esprit humain pouvoient surprendre, on seroit encore étonné de ce défaut de pudeur chez un peuple qui connoissoit l'amour : mais, en général, les Orientaux sont peu sensibles à cette pudeur si aimable; ils sont plus passionnés qu'aimans, plus jaloux que délicats, et ne savent ni attendre, ni cacher des plaisirs qu'ils achètent ou qu'ils arrachent.

J'ai profité, pour placer ces détails, peut-être trop longs, du calme dont jouit Grenade sous le règne d'Abouhadjad. Ce bon roi, après avoir occupé le trône pendant treize années, laissa ses états florissans à son fils Joseph, qui lui succéda sans contradiction.

J. C.
1392.
Hég.
795.

Joseph II imita son père, et voulut conserver la trêve jurée avec les Chrétiens. Un hermite la troubla : ce fanatique vint à bout de persuader au grand-

Règne
de Jo-
seph II.

maître d'Alcantara, Martin de Barbuda, portugais, que le ciel l'avoit choisi pour chasser les Musulmans d'Espagne : il lui promit, au nom de Dieu, qu'il seroit le vainqueur des Maures, qu'il prendroit Grenade d'assaut sans perdre seulement un soldat.

Folie du
grand-
maître
d'Al-
cantara.

Le crédule grand-maître, convaincu de la certitude de cette promesse, envoya sur-le-champ des ambassadeurs à Joseph pour lui déclarer de sa part que, la religion de Mahomet étant fausse et détestable, et celle de Jésus-Christ la seule que dût croire le genre humain, lui, Martin de Barbuda, défioit le roi de Grenade à un combat de deux cents Maures contre cent chrétiens, à condition que la nation vaincue adopteroit sur-le-champ la croyance de la nation victorieuse.

On peut juger de la réception qui fut faite à ces ambassadeurs. Joseph eut de la peine à contenir son peuple. Les envoyés, chassés honteusement, retour-

nèrent auprès du grand-maitre, qui, surpris de n'avoir point de réponse, rassemble aussitôt mille fantassins, trois cents cavaliers, et part pour aller conquérir Grenade, guidé par le prophète hermite.

Le roi de Castille, Henri III, qui desiroit conserver la paix avec les Maures, dans un commencement de règne où ses propres états étoient peu tranquilles, fut à peine instruit de l'entreprise du grand-maitre, qu'il lui envoya des ordres positifs de ne point passer la frontière; mais Barbuda répondit qu'il devoit obéir à Dieu, et continua son chemin. Les gouverneurs des villes qu'il traversoit essayoient vainement de l'arrêter; les peuples au contraire lui prodiguoient les hommages, et s'empressoient de grossir son armée. Elle étoit déjà forte de six mille hommes, lorsqu'il mit le pied sur cette terre ennemie, que sa folle crédulité lui faisoit regarder comme sa conquête. Il attaqua le

Il est puni de sa dé-mence.

premier château ; il perdit trois hommes et fut blessé. Surpris au-delà de ce qu'on peut croire de voir couler son sang et tomber trois soldats , il appela son hermite , lui demanda froidement ce que cela signifioit, d'après sa parole expresse qu'il ne perdrait pas un guerrier. L'hermite lui répondit qu'il n'avoit entendu parler que des batailles rangées. Barbuda ne se plaignit plus , et ne tarda pas à voir arriver une armée de cinquante mille Maures. Le combat aussitôt s'engagea : le grand-maitre et ses trois cents chevaliers périrent , après avoir fait des prodiges de valeur. Le reste de ses troupes fut pris ou mis en fuite , et le silence des historiens sur l'hermite donne lieu de croire qu'il ne fut pas des derniers à s'échapper. ¹

J. C.
1394.
Hég.
798.

Cette entreprise insensée ne troubla point la paix des deux nations. Le roi de Castille désavoua le grand-maitre ;

¹ Ferreras , *Compend. Hist.* tome VIII ; Car-donne , *Histoire d'Afrique* , tome III , etc.

et Joseph continua de régner avec gloire et tranquillité; mais il fut empoisonné, dit-on, par un vêtement magnifique que le roi de Fez, son ennemi secret, lui envoya par ses ambassadeurs. Les historiens assurent que cette robe, imprégnée d'un poison terrible, fit périr le malheureux Joseph dans des tourmens épouvantables : sa chair se détachoit de ses os, et ce supplice dura trente jours.

J. C.
1396.
Hég.
799.

Mahomet IX, le second de ses fils, qui, même du vivant de son père, avoit tenté d'exciter des troubles, usurpa la couronne sur son frère aîné Joseph, qu'il fit renfermer dans une prison. Mahomet avoit de la valeur et quelques talents guerriers. Allié du roi de Tunis, qui joignit sa flotte à celle de Grenade, il rompit la trêve avec la Castille, et remporta d'abord quelques avantages : mais l'infant don Ferdinand, oncle et tuteur du jeune roi Jean II, ne tarda pas à venger les Espagnols. Mahomet IX

Règne
de Ma-
homet
IX.

J. C. mourut alors. Avant d'expirer, voulant
 1408. assurer la couronne à son fils, il envoya
 Hég. l'un de ses principaux officiers à la pri-
 811. son de son frère Joseph, avec ordre de
 lui couper la tête. L'officier trouva Jo-
 seph faisant une partie d'échecs avec un
 iman. Il lui annonce avec douleur la
 funeste commission dont il est chargé.
 Joseph, sans se troubler, lui demande
 le temps d'achever sa partie; l'officier
 n'ose refuser cette foible grace. Tandis
 que le prince continue, un nouveau
 messenger arrive, apportant la nouvelle
 de la mort de Mahomet, et de la pro-
 clamati^on de Joseph pour son successeur
 au trône.

Régne
 de Jo-
 seph III Ce Joseph III fut un bon monarque;
 le peuple fut heureux sous son règne.
 Loin de se venger des séditieux qui
 avoient aidé Mahomet à le priver de la
 couronne, il leur prodigna les emplois,
 les graces, il éleva les fils de son frère
 comme ses propres enfans; et lorsque
 ses conseillers le blâmoient de tant d'in-

dulgence, qu'ils regardoient comme dangereuse: *Permettez*, leur répondoit-il, *que j'ôte à mes ennemis toute excuse de m'avoir préféré mon frère cadet.*

Cet excellent prince fut souvent obligé de prendre les armes contre les Chrétiens. Il perdit des villes; mais il conserva le respect, l'amour de ses sujets, et mourut, après quinze ans de règne, pleuré par tout son royaume.

Après sa mort, l'état fut déchiré par des guerres intestines. Le fils et le successeur de Joseph, Mahomet X, *Abénazar* ou *le Gaucher*, fut chassé du trône par Mahomet XI, *el Zugair* ou *le Petit*, qui régna pendant deux ans. Les Abencerrages (8), tribu puissante à Grenade, rétablirent Mahomet le Gaucher. Son compétiteur périt sur l'échafaud. Les Espagnols attaquèrent les Maures, et portèrent le fer et la flamme jusqu'aux glacis de leur capitale. Toutes les campagnes furent dévastées, les moissons

J. C.
1423.
Hég.
827.

Trou-
bles à
Grenade
Règnes
de Ma-
homet
X, de
Maho-
met XI,
de Jo-
seph IV
Alha-
mac, de
Maho-
met XII
Osmiin.
J. C.
1427.
Hég.
831.

brûlées, les villages détruits; et Jean II, qui régnoit alors en Castille, voulant ajouter aux malheurs qu'il causoit aux Grenadins le malheur plus grand de la guerre civile, fit proclamer roi de Grenade un certain Joseph Alhamar, petit fils de ce Mahomet le Rouge, si indignement assassiné par Pierre le Cruel à Séville.

Tous les mécontents vinrent se ranger auprès de Joseph Alhamar. Les Zégris, tribu fameuse, ennemie des Abencerages, prirent le parti de l'usurpateur.

J. C. 1432.
Hég. 836.
Mahomet le Gaucher fut encore chassé de sa capitale, et Joseph IV Alhamar occupa le trône six mois. Au bout de ce

temps, il mourut. Mahomet le Gaucher reprit sa place : après treize ans de mal-

J. C. 1445.
Hég. 849.
heurs, il fut déposé pour la troisième fois, pris et renfermé dans une prison par un de ses neveux nommé Maho-

J. C. 1453.
Hég. 857.
met XII Osmin, qui lui-même se vit ensuite détrôner par son propre frère

Ismaël , et finit ses jours dans le même cachot où languissoit leur oncle Mahomet le Gaucher.

Tant de révolutions n'empêchoient point les gouverneurs chrétiens ou maures qui commandoient sur les frontières, de faire sans cesse des irruptions dans le pays ennemi : tantôt c'étoit une petite troupe de cavalerie ou d'infanterie qui venoit surprendre un village , massacrer les habitans , piller les maisons , enlever les troupeaux ; tantôt c'étoit une armée qui tout - à - coup paroissoit dans la plaine , dévastoit les campagnes , arrachoit les vignes , coupoit les arbres , assiégeoit , emportoit quelque place , et se retiroit avec son butin. Cette manière de faire la guerre étoit la plus ruineuse de toutes pour le malheureux cultivateur ; et , sous le règne d'Ismaël II, le pays de Grenade avoit tellement souffert , que ce roi fut obligé de faire défricher de grandes forêts pour nourrir sa capitale , qui ne recueilloit presque plus

Règne
d'Is-
maël II.

rien de cette vaste et fertile *vega*, tant de fois désolée par les Espagnols.

J. C. Ismaël II laissa la couronne à son fils
1465. Mulei-Hassem, jeune prince, plein de
Hég. courage, qui, profitant des troubles de
870. la Castille, sous le règne déplorable de

Règne de Henri IV, dit l'Impuissant, porta ses
de Mul-i- armes jusqu'au centre de l'Andalousie.
Hassem. Les succès qu'il eut d'abord, ses talens,
son ardeur guerrière, firent concevoir
aux Maures l'espoir de reprendre leur
ancienne puissance; mais un grand évé-
nement vint arrêter leurs victoires, et
prépara leur ruine totale.

Ferdi- Isabelle de Castille, sœur de Henri
mand et l'Impuissant, malgré le roi son frère,
Isabelle malgré des obstacles qui paroissent in-
Leurs surmontables, épousa le roi de Sicile,
carac- Ferdinand, dit le Catholique, héritier
tères. présomptif de l'Aragon (9). Ce ma-
J. C. riage, en réunissant les deux plus puis-
1469. santes monarchies de l'Espagne, portoit
Hég. un coup mortel aux Maures, qui, jus-
874. qu'alors, ne s'étoient soutenus que par

les divisions des Chrétiens. Un seul des deux ennemis qu'ils alloient avoir à combattre eût suffi pour les accabler. Ferdinand, politique habile, adroit, souple et ferme à la fois, prudent jusqu'à la méfiance, fin jusqu'à la fausseté, possédoit le talent suprême de voir de loin et d'un coup d'œil tous les chemins qui menaient à son but. Isabelle, plus noble, plus fière, douée d'un courage héroïque, d'une constance à toute épreuve, savoit poursuivre une entreprise, et savoit sur-tout l'achever. Le caractère de l'un ennoblissoit l'esprit de l'autre. L'époux jouoit souvent le rôle d'une femme foible et perfide qui négocie pour tromper; l'épouse étoit toujours un grand roi qui marche au combat et triomphe.

Aussitôt que ces deux monarques eurent dissipé les factions, vaincu les ennemis étrangers, pacifié les troubles intérieurs, et recueilli la succession immense qui leur fut long-temps disputée, ils s'occupèrent uniquement de chasser

tout-à-fait les Maures. Ce siècle sembloit marqué pour la gloire des Espagnols. Indépendamment du prodigieux avantage que leur donnoit la réunion de leurs forces, Isabelle et Ferdinand étoient entourés d'hommes supérieurs. Le célèbre Ximenès, simple cordelier, depuis cardinal, étoit à la tête de leurs conseils ; et cet habile ministre *menoit*, comme il le disoit lui-même, *toute l'Espagne avec son cordon*. Les guerres civiles avoient formé une foule de guerriers, de généraux excellens, parmi lesquels se distinguoient le comte de Cabra, le marquis de Cadix, et ce fameux Gonzalve de Cordoue à qui l'Europe et l'histoire ont confirmé le surnom de *grand capitaine* que sa patrie lui donna. Le trésor public, épuisé par les folles prodigalités de Henri, s'étoit tout-à-coup rempli par la sévère économie d'Isabelle, et par les bulles obtenues du pape pour toucher aux biens ecclésiastiques. Les troupes étoient aguerries et

nombreuses ; l'émulation des Castillans et des Aragonais devoit doubler leur valeur ; tout annonçoit la chute certaine du dernier trône des Musulmans.

Mulei-Hassem , qui l'occupoit , ne fut point effrayé de tant de périls : il rompit le premier la trêve , en s'emparant de Zahra. Ferdinand s'en plaignit par des ambassadeurs, qui demandèrent en même temps l'ancien tribut payé par les rois de Grenade aux souverains de Castille. Je sais, leur répondit Mulei, que quelques-uns de mes prédécesseurs vous ont donné des pièces d'or ; mais on ne bat plus monnoie sous mon règne , et voici le seul métal que je puisse offrir aux Espagnols. En disant ces mots , il leur présenta le bout de sa lance.

L'armée de Ferdinand marcha bientôt vers Alhama , place très-forte , voisine de Grenade , et renommée par les bains magnifiques dont les rois Maures l'avoient embellie. Alhama fut surprise

La guerre se déclare.

J. C.
1481.
Hég.
886.

Prise d'Alhama.

par les Chrétiens, et la guerre allumée pour ne plus s'éteindre.

Les succès en furent d'abord balancés. Mulei avoit des troupes nombreuses, un grand trésor, de l'artillerie. Il auroit pu long-temps se défendre; mais une imprudence de sa part le précipita pour jamais dans un abyme de maux.

Guerre
civile
chez les
Maures.
Boabdil
est pro-
clamé
roi.

Mulei étoit l'époux d'une Maure nommée Aïxa, d'une des premières tribus de Grenade. Il en avoit un fils appelé Boabdil, qui devoit régner après lui. Epris d'une esclave chrétienne qui le gouvernoit à son gré, Mulei répudia sa femme Aïxa. Ce fut le signal de la guerre civile. L'épouse outragée, d'accord avec le coupable Boabdil, souleva ses parens, ses amis, et la moitié de Grenade. Mulei-Hassem fut chassé de sa capitale, Boabdil prit le titre de roi; et le père et le fils se disputèrent, les armes à la main, une couronne que Ferdinand alloit ravir à tous deux.

Boabdil Pour comble de malheur, un frère de

Mulei , nommé Zagal , se mit à la tête de quelques troupes , et remporta sur les Espagnols un avantage considérable , dans les défilés de Malaga. Cette victoire valut à Zagal l'amour et l'estime des Maures ; il conçut aussitôt l'espoir de détrôner son frère et son neveu. L'état se vit déchiré par un troisième parti. Boabdil trembla dans Grenade ; et voulant tenter une action d'éclat qui ranimât sa faction déjà prête à l'abandonner , il sortit , à la tête d'une petite armée , pour aller surprendre Lucène , ville appartenant aux Castillans. L'infortuné Boabdil fut pris dans cette expédition. C'étoit le premier roi maure , captif chez les Espagnols. Ferdinand lui prodigua les égards dus au malheur , et le fit garder à Cordoue.

est pris
par les
Espa-
gnols.
J. C.
1483.
Hég.
888.

Mulei-Hassem saisit ce moment pour reprendre la couronne qu'un fils rebelle lui avoit enlevée. Malgré le parti de Zagal , il rentra dans sa capitale ; mais il ne put opposer qu'une foible résis-

Boabdil
est re-
mis en
liberté.

tance aux progrès des Castillans, qui de toutes parts soumettoient les villes, et s'avançoient toujours vers Grenade, où les malheureux Musulmans se livroient entre eux des combats. Pour augmenter ces divisions sanglantes, qui déjà présageoient leur ruine, l'habile Ferdinand rendit à Boabdil la liberté; il devint même l'allié de son captif, promit de l'aider contre son père, à condition que Boabdil lui paieroit un tribut de douze mille écus d'or, qu'il se reconnoitroit son vassal, et lui livreroit certaines places. Le lâche Boabdil signa tout; et, soutenu par Ferdinand, il courut faire la guerre à Mulei.

Les
Maures
se dé-
truisent
eux-mê-
mes.

Le royaume de Grenade devint alors un champ de carnage, où Mulei-Hassem, Boabdil, Zagal, se poursuivoient le fer à la main, en disputant de tristes débris. Les Espagnols, pendant ce temps, marchèrent de conquête en conquête, tantôt sous le prétexte de secourir leur allié Boabdil, tantôt récla-

mant le traité qu'ils avoient fait avec ce monarque, toujours attisant le feu des discordes, dépouillant également les trois partis, et laissant aux vaincus leurs lois, leurs usages et le libre exercice de leur religion.

Au milieu de tant de troubles, de crimes, de calamités, le vieux Mulei-Hassem mourut de douleur, ou par les coups de son frère; Ferdinand se rendit maître de toute la partie occidentale du royaume; et Boabdil convint avec Zagal de partager le peu qui restoit de cet état désolé. Grenade appartint à Boabdil, Guadix et Almería furent cédées à Zagal. La guerre n'en continua pas moins; et le coupable Zagal, désespérant de conserver ce qu'il avoit, vendit ses places à Ferdinand pour une pension annuelle. Le traité fut signé; les rois catholiques prirent possession de ces villes. Le traître Zagal ne rougit pas d'accepter un emploi dans l'armée chré-

J. C.
1485.
Hég.
890.

J. C.
1400.
Hég.
896.

tienne , pour porter les derniers coups à sa patrie et à son neveu.

Boabdil
règne
seul à
Grenade

Enfin il ne restoit plus aux Musulmans que la seule cité de Grenade. Boabdil y régnoit encore ; et ce prince malheureux , aigri par ses infortunes , tournoit sa rage contre ses sujets , qu'il gouvernoit en tyran. Les rois de Castille et d' Aragon , malgré leur prétendue alliance avec ce foible monarque , l'envoyèrent sommer de remettre en leurs mains sa capitale , selon le traité secret qu'ils disoient être fait entre eux. Boabdil éclata contre tant de perfidie. Mais il n'étoit plus temps de se plaindre ; il falloit combattre , ou cesser de régner. Le roi maure prit au moins le parti le plus généreux : il résolut de se défendre. Ferdinand , à la tête d'une armée de soixante mille hommes , l'élite des deux royaumes , vint mettre le siège devant Grenade , le 9 mai 1491.

Hég.
897.

siège

Cette grande ville , comme je l'ai dit ,

étoit défendue par de forts remparts, ^{de} Grenade
flanqués de mille trente tours, et par
une foule d'ouvrages entassés les uns sur
les autres. Malgré les guerres civiles qui
l'avoient inondée de sang, elle renfer-
moit encore plus de deux cent mille
habitans. Tout ce qui restoit de braves
guerriers attachés à leur patrie, à leur
religion, à leurs lois, s'étoit réuni dans
ses murs. Le désespoir doubloit leur
force; et, sous un autre chef que Boab-
dil, ce désespoir auroit pu les sauver;
mais ce roi, foible et féroce, sur un
soupçon, sur le moindre indice, faisoit
périr par le fer des bourreaux ses plus
fidèles défenseurs: il étoit l'objet de la
haine et du mépris des Grenadins, qui
l'avoient surnommé *Zogoyli*, c'est-à-
dire *le petit roi*. Toutes les tribus de
Grenade, sur-tout celle des Abencer-
rages, étoient mécontentes et découra-
gées. Les alfaquis, les imans, prédi-
soient à haute voix la fin de l'empire
des Maures; et la seule horreur que l'on

avoit encore pour le joug des Espagnols soutenoit un peuple indigné contre ses ennemis et contre son roi.

Isabelle
se rend
au camp

Les troupes de Ferdinand, au contraire, ivres de leurs succès passés, se regardant comme invincibles, croyoient marcher à une conquête certaine. Elles se voyoient guidées par des chefs qu'elles adoroient : Ponce de Léon, marquis de Cadix, Henri de Gusman, duc de Médina, Sidonia, Mendoze, Aguilar, Villena, sur-tout Gonzalve de Cordoue, beaucoup d'autres fameux capitaines, suivoient un roi victorieux. Isabelle, dont les vertus commandoient la vénération, dont la grace, l'affabilité, savoient attirer l'amour, s'étoit rendue au camp de son époux avec l'infant, les infantes, avec la plus brillante cour qui fut alors dans toute l'Europe. Cette grande reine faisoit plier aux circonstances son humeur naturellement sévère : elle mêloit aux travaux guerriers les fêtes et les plaisirs. Les tournois dé-

lassoient des combats ; les illuminations, les danses, les jeux, remplissoient les nuits d'été, si belles dans ces climats. Isabelle présidoit à tout : un seul mot de sa bouche étoit une récompense ; un de ses regards faisoit un héros du dernier de ses soldats. L'abondance régnoit dans le camp ; la joie, l'espoir, animoient tous les cœurs, tandis que, chez les Grenadins, la défiance mutuelle, la consternation générale, la certitude de manquer de vivres, avoient glacé tous les courages.

Le siège dura cependant près de neuf mois. Ferdinand ne tenta point d'assaut Isabelle bâtit une ville. contre une place si bien fortifiée : après avoir dévasté les environs, il attendit patiemment que la faim lui livrât Grenade ; content de foudroyer les remparts, de repousser les fréquentes sorties des Maures, il n'engagea point d'action décisive, et resserra chaque jour davantage l'ennemi qui ne pouvoit lui échapper. Un accident, pendant la nuit, mit

le feu aux tentes d'Isabelle ; l'incendie consuma tout le camp. Boabdil n'en profita point ; la reine voulut qu'à la place de ce camp brûlé , les Espagnols bâtissent une ville ¹ , afin de faire voir aux Musulmans que le siège ne seroit jamais levé. Cette idée , grande , extraordinaire , digne du génie d'Isabelle , fut exécutée en quatre-vingts jours. Les Espagnols s'établirent dans la nouvelle cité , qui fut fermée de murailles. Elle subsiste encore aujourd'hui , et porte le nom de *Santa-Fé* , que lui donna la pieuse reine.

Grenade
capitule

Enfin , pressés par la famine , battus le plus souvent dans les petits combats qui se livroient sans cesse sous leurs murs , abandonnés par l'Afrique , qui ne tenta aucun effort pour les sauver , les Maures sentirent la nécessité de se rendre. Gonzalve de Cordoue fut chargé par les rois de régler les articles de la

¹ Histoire de Ferdinand et d'Isabelle ; Mariana , Garibai , Ferreras , etc.

capitulation. Elle portoit que les Grenadins reconnoitroient pour leurs rois Ferdinand et Isabelle, ainsi que leurs successeurs à la couronne de Castille; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers chrétiens; que les Maures, toujours gouvernés selon leurs lois, conserveroient leurs coutumes, leurs juges, la moitié de leurs mosquées, et le libre exercice de leur culte; qu'ils pourroient garder ou vendre leurs biens, et se retirer en Afrique ou dans tel autre pays qu'ils choisiroient, sans que jamais les Castillans pussent les forcer de quitter l'Espagne; que Boabdil jouiroit, dans les Alpuxares, d'un riche et vaste domaine dont il disposeroit à son gré.

Telle fut la capitulation, que les Espagnols observèrent mal. Boabdil l'exécuta quelques jours avant le terme convenu, parce qu'il apprit que son peuple, soulevé par les imans, vouloit rompre la négociation et s'ensevelir sous les ruines de Grenade. Le malheureux roi

Boabdil
sort de
Grenade

J. C.
1492.
Hég.
898.

se hâta de livrer aux Castillans l'Albayzin et l'Alhambra ; il fut ensuite porter les clefs à Ferdinand , et ne rentra plus dans la ville. Bientôt, suivi de sa famille et d'un petit nombre de serviteurs , il prit le chemin du triste domaine qu'on lui donnoit pour un royaume. Arrivé sur le mont Padul, d'où l'on découvre Grenade , il jeta sur elle un dernier regard , et les larmes baignèrent son visage. *Mon fils* , lui dit sa mère Aïxa , *vous avez raison de pleurer comme une femme le trône que vous n'avez pas su défendre comme un homme.* Cet infortuné ne put vivre sujet dans le pays où il avoit régné : il passa peu de temps après en Afrique , et fut tué dans un combat.

Les Es-
pagnols
entrent
dans
Grenade

Isabelle et Ferdinand firent leur entrée à Grenade , le 2 janvier 1492 , au bruit de leur artillerie , au milieu d'une double haie de soldats. La ville sembloit déserte ; les Maures , retirés dans leurs maisons , fuyoient la présence de leurs

vainqueurs, cachèrent leurs larmes et leur désespoir. Les rois allèrent d'abord à la grande mosquée, qui fut transformée en église, et où ils rendirent grâce à Dieu de tant de succès. Tandis qu'ils remplissoient ce pieux devoir, le comte de Tendilla, nouveau gouverneur de Grenade, arboroit la croix triomphante, l'étendard de Castille et celui de Saint-Jacques sur la plus haute tour de l'Alhambra.

Ainsi tomba cette ville fameuse : ainsi finit la puissance des Maures en Espagne, après avoir duré sept cent quatre-vingt-deux ans, depuis la conquête de Tarik.

On a dû remarquer, dans ce court précis, les principales causes de leur perte. La première étoit dans leur caractère, dans cet esprit d'inconstance, cet amour de nouveautés, cette inquiétude éternelle qui leur fit si souvent changer de rois, qui multiplia chez eux les factions, déchira leur empire

Causes
de la
ruine des
Maures.

par la discorde, et finit par les livrer à leurs ennemis, dénués des forces qu'ils avoient employées contre eux-mêmes. Ils avoient de plus à se reprocher leur goût pour la magnificence, pour les fêtes, pour les monumens, qui épuisoit le trésor public, tandis que leurs guerres continuelles laissoient à peine à la terre la plus fertile du monde le temps de reproduire des moissons toujours ravagées par les Espagnols. D'ailleurs ils manquoient de lois, seule base solide de la prospérité des nations; et leur gouvernement despotique, sous lequel les hommes n'ont point de patrie, faisoit regarder à chaque individu ses vertus ou ses lumières comme des moyens de considération personnelle, et non comme le patrimoine de l'état.

Qualités
de cette
nation.

Ces défauts, si dangereux et qui causèrent leur ruine, étoient rachetés par des qualités que les Chrétiens eux-mêmes leur reconnoissoient. Aussi braves, aussi sobres que les Espagnols, moins disci-

plinés, moins habiles, ils leur étoient supérieurs dans l'attaque. L'adversité ne les abattoit pas long-temps; ils y voyoient la volonté du ciel, et se soumettoient sans murmure. Le dogme de la fatalité contribuoit sans doute à leur donner cette vertu. Observateurs fervens de la loi de Mahomet, ils pratiquoient exactement le beau précepte de l'aumône (10) : ils donnoient aux pauvres non seulement du pain, de l'argent, mais une portion de leurs grains, de leurs fruits, de leurs troupeaux, de toutes leurs marchandises. Dans les villes, dans les campagnes, les malades étoient recueillis, soignés, secourus avec une attentive piété. L'hospitalité, de tout temps si sacrée chez les Arabes, ne l'étoit pas moins à Grenade : ils se plaisoient à l'exercer; et l'on ne peut lire sans attendrissement le trait de ce vieillard grenadin à qui un inconnu teint de sang et poursuivi par la justice vint demander un asyle. Le

vieillard le cache dans sa maison. Dans l'instant même la garde arrive en demandant le meurtrier et rapportant au vieillard le corps de son fils, que cet inconnu vient d'assassiner. Le malheureux père ne livra point son hôte ; et quand la garde fut partie, *Sors de chez moi*, dit-il à l'assassin, *pour qu'il me soit permis de te poursuivre.*

Révoltes
des
Maures.

Tels furent ces Maures célèbres, peu connus des historiens, qui les ont souvent calomniés. Après leur défaite, beaucoup d'entre eux se retirèrent en Afrique. Ceux qui restèrent à Grenade eurent à souffrir des persécutions. L'article du dernier traité qui leur assuroit formellement la liberté de leur culte fut violé par les Espagnols : on les forçoit d'abjurer leur croyance par la gêne, par la crainte, par toutes sortes d'indignes moyens. Irrités de ce manque de foi, les Maures tentèrent de se soulever.

J. C.
1500.

Leurs efforts furent inutiles : Ferdinand lui-même marcha contre eux, fit passer

au fil de l'épée ceux qu'il appeloit des rebelles, et, le glaive à la main, donna le baptême à plus de cinquante mille vaincus.

Les successeurs de Ferdinand, Charles-
 Quint, et sur-tout Philippe II, tourmen-
 tèrent de nouveau les Maures¹. L'inqui-
 sition fut établie à Grenade : la terreur,
 la délation, les supplices, furent em-
 ployés pour les convertir ; on leur arra-
 choit leurs enfans pour les élever dans
 la foi d'un Dieu qui détesta toujours la
 violence, qui ne prêcha que la paix ; on
 les dépouilloit de leurs biens ; on les
 accusoit sur le moindre prétexte. Ré-
 duits au désespoir, ils prirent les armes ;
 et la plus terrible vengeance fut exercée
 par eux contre les prêtres chrétiens. Le

Leur
 expul-
 sion to-
 tale.

J. C.
 1569.

¹ Les édits de Charles - Quint, renouvelés et rendus plus sévères par Philippe II, réformoient entièrement la façon de vivre des Maures, leur prescrivoient d'adopter l'habjt et le langage espagnols, défendoient à leurs femmes d'aller voilées, leur interdisoient l'usage des bains, les danses de

nouveau roi qu'ils avoient choisi, nommé Mahomet-ben-Ommiah, qui se disoit du sang des Ommiades, livra plusieurs combats dans les Alpuxares, et s'y soutint deux ans malgré ses revers. Il fut assassiné par les siens. Son successeur eut le même sort ; et les Maures furent forcés de reprendre un joug que leur révolte rendit plus pesant. Enfin le roi Philippe III les chassa tout-à-fait d'Espagne ; et la dépopulation causée par ce fameux édit fit à cette grande monarchie une plaie qui saigne encore. Plus de cent cinquante mille de ces infortunés passèrent par la France, où notre bon Henri IV les fit traiter avec humanité. Quelques autres, en petit nombre, restèrent et sont encore cachés dans les mon-

leur pays, et ordonnoient que tous leurs enfans, depuis cinq ans jusqu'à quinze, fussent enregistrés pour être envoyés dans des écoles catholiques, etc. (Recherches historiques sur les Maures, par M. Chénier, tome II; Guerra de Granada de D. Diego de Mendoza, lib. I.)

tagnes des Alpuxares : mais la plupart allèrent se fixer en Afrique, où ce peuple malheureux traîne aujourd'hui sa triste existence sous le despotisme des rois de Maroc, et demande tous les vendredis à son Dieu de le ramener à Grenade.

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE.

NOTES

DU

PRÉCIS HISTORIQUE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

(1) PAGE 10. Les historiens espagnols, etc.

Mariana , Garibai , Ferreras , Zurita , sont des historiens très-estimables. Le premier sur-tout , qui s'étoit nourri de la lecture des anciens , écrit souvent avec l'éloquence et le talent de Tite-Live : il semble avoir étudié la manière de cet admirable historien , et n'a pas moins de goût que lui pour les prodiges. Tous ces auteurs , en général passionnés pour la gloire de leur nation , sont quelquefois injustes pour les autres peuples : ils oublient souvent que , si l'amour de la patrie est une des premières

vertus de l'homme, l'amour de la vérité est le premier devoir d'un écrivain.

(2) Page 11. Les écrivains arabes, etc.

CROIROIT-ON que la plupart des historiens arabes ne disent pas un seul mot de la fameuse bataille de Tours? *Hidjazi* rapporte simplement que Charles, roi des Français, voyant les Arabes au milieu de la France, ne voulut point les combattre, dans l'espoir que leurs divisions les détruiraient. « En effet, ajoute cet historien, les Arabes de Damas et de l'Yémen, les Béréberes et les Modarites, se brouillèrent, se firent la guerre, et la conquête de la France fut manquée. »

(Cardonne, *Hist. d'Afrique*, tome I, page 130.)

Les lacunes qu'on trouve chez eux ont quelquefois des motifs plus puissans que leur vanité : plusieurs de leurs princes, entre autres ceux de la dynastie des *Almohades*, qui régnoient en Afrique dans le

douzième siècle , défendirent , sous peine de mort , d'écrire les annales de leur règne. Novairi rapporte qu'un de ces princes fit punir du dernier supplice un auteur coupable de ce crime. Cette atroce imbécillité semble une espèce de justice que le despotisme se rend à lui-même.

(3) *Page 11.* Dans les romans espagnols , etc.

LES romans qui méritent quelque estime peignent toujours fidèlement les mœurs du peuple chez qui se passe la scène. Celui de *Las guerras civiles de Granada* par Ginez Perez de Hita , que je crois traduit ou au moins imité de l'arabe , à travers des longueurs et du mauvais goût , fait beaucoup mieux connoître les Maures que tout ce qu'on en peut lire dans les historiens espagnols. Il m'a été d'un grand secours pour mon ouvrage ; et je n'ai pas hésité d'y prendre tout ce qui convenoit à mon sujet.

J'ai encore trouvé des détails sur les Grenadins dans un immense recueil d'anciennes romances castillanes , intitulé *Romancero*

general, dont je parle dans ce précis. Mais c'est à un littérateur espagnol que j'ai eu les plus grandes obligations : don Juan Pablo Forner, fiscal de sa majesté catholique à l'audience de Séville , et aussi distingué par son érudition que par son talent pour la poésie , a bien voulu m'indiquer les sources où je pouvois puiser , et m'a fourni plusieurs mémoires. Je me plais à publier ma reconnaissance pour don Juan Pablo Forner, qui , me faisant riche de ses lumières , m'a épargné beaucoup de fautes par ses conseils.

(4) *Page 13.* Depuis la fin du sixième siècle , etc.

J'AI pris soin de joindre toujours à la date de notre ère la date de l'hégire des Musulmans. Quelques historiens espagnols , comme Garibai , ne sont pas d'accord avec les historiens arabes sur ces années de l'hégire. J'ai cru devoir suivre l'autorité des Arabes ; et je m'en suis tenu à la chronologie de M. Cardonne , qui m'a plusieurs fois assuré lui-même avoir mis une grande

exactitude dans ce calcul. Je l'ai pourtant quelquefois corrigé par *Ferreras*. Les noms propres arabes, soit par la difficulté de leur prononciation, soit par l'ignorance de l'orthographe, varient encore davantage dans les differens auteurs : alors j'ai toujours choisi les noms les plus connus et les plus doux. Le tableau chronologique des souverains maures, que j'ai mis à la tête de mon livre, doit éclaircir beaucoup de doutes à ce sujet.

(5) Page 18. Jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme, etc.

Le mot *islamisme* vient d'*eslam*, qui veut dire *consécration à Dieu*. Tout cet abrégé des principes de la religion musulmane n'est composé que de phrases rapprochées, mais prises mot à mot dans le Koran, chapitres *de la Vache*, *du Voyage*, *des Femmes*, *de la Fumée*, *de la Conversion*, *de la Table*. Ces préceptes s'y trouvent noyés dans une foule d'absurdités, de répétitions, d'idées incohérentes : mais l'ouvrage entier étincelle souvent de verve, et la morale en est pure. Mahomet n'y parle

jamais ; c'est toujours l'ange Gabriel qui lui apporte la parole de Dieu : le prophète écoute et répète. L'ange prend soin d'entrer dans tous les détails qui concernent non-seulement la religion, mais la législation et la police : voilà pourquoi, chez les Musulmans, le Koran est à la fois le code des lois sacrées et civiles. La moitié du livre est en vers, l'autre moitié en prose poétique. Mahomet étoit un grand poète ; talent si estimé dans l'Arabie, que les peuples se rassembloient à la Mecque pour juger les différens poèmes que les auteurs venoient afficher sur les murs du temple de la Caaba : le vainqueur étoit couronné avec une grande solennité. Lorsque Mahomet y fit afficher le second chapitre du Koran, *Labid ebrabia*, le plus fameux poète de ce temps, déchira l'ouvrage qu'il avoit mis en concurrence, et s'avoua vaincu par le prophète.

(Du Ryer, *Vie de Mahomet* ; Savary, *Traduction du Koran.*)

(6) Page 20. Il mourut à Médine des suites du poison, etc.

MAHOMET ne fut point un monstre de

cruauté, comme tant d'écrivains nous l'ont dépeint : il fit souvent grace aux vaincus ; il pardonna même des injures personnelles. Caab, fils de Zohair, qui avoit été l'un de ses ennemis les plus ardens, et dont la tête étoit proscrire, osa paroître tout-à-coup dans la mosquée de Médine au moment où Mahomet prêchoit le peuple. Caab récita des vers qu'il avoit faits à la louange du prophète. Celui-ci les entendit avec transport, embrassa Caab, se depouilla de son manteau et l'en revêtit. Ce manteau fut depuis acheté par un calife à la famille du poète la somme de vingt mille drachmes, et devint l'ornement des souverains de l'Asie, qui ne le portoient qu'aux fêtes solennelles.

Les derniers instans de Mahomet prouvent qu'il étoit bien loin d'avoir une ame cruelle. La veille de sa mort, il se leva, se rendit à la mosquée appuyé sur le bras d'Ali, monta dans la tribune, fit la prière, et dit ces paroles : « Musulmans, je vais mourir : « personne ne doit plus me craindre. Si j'ai « frappé quelqu'un d'entre vous, voilà mon « dos ; qu'il me frappe : si j'ai ravi son bien, « voilà ma bourse ; qu'il se paie : si je l'ai

« humilié , qu'il m'humilie ; je me livre à
« votre justice. » Le peuple éclatoit en sang-
glots. Un seul homme vint lui demander
trois drachmes. Mahomet , en les payant ,
voulut y joindre l'intérêt. Ensuite il fit de
tendres adieux à ces braves Médinois qui
l'avoient si vaillamment défendu ; il donna
la liberté à ses esclaves , régla l'ordre de
ses funérailles ; et , quoiqu'il soutint jus-
qu'au bout le caractère de prophète en di-
sant , même à l'agonie , qu'il s'entretenoit
avec l'ange Gabriel , il n'en fut pas moins
bon et sensible avec Fatime sa fille , avec
son épouse chérie Aïezha , avec Ali , Omar ,
ses disciples et ses amis. La douleur et le
deuil furent universels dans l'Arabie : le
peuple pousoit des hurlemens et se rouloit
sur la poussière ; Fatime mourut de déses-
poir. Le poison qui termina les jours du pro-
phète lui avoit été donné , quelques années
auparavant , par une Juive nommée Zaïnab
dont le frère avoit été tué par Ali. Cette
femme vindicative empoisonna un agneau
rôti qu'elle servit à Mahomet. A peine le
prophète en eut mis un morceau dans sa
bouche , qu'il le rejeta , en criant que ce
mouton étoit empoisonné. Mais , malgré

cette promptitude , malgré les remèdes qu'il fit , le poison étoit si violent , qu'il en souffrit toute sa vie , et en mourut quatre ans après , dans la soixante-troisième année de son âge.

Le respect , la vénération des Orientaux pour Mahomet ne peut se comprendre. Leurs docteurs ont écrit que le monde fut fait pour lui , que la première chose que Dieu créa fut la lumière , et que cette lumière devint la substance de l'ame de Mahomet , etc. etc. Quelques-uns ont soutenu que le Koran étoit incréé ; d'autres ont adopté l'opinion contraire : de là une foule de commentateurs et de sectes ; de là des guerres de religion qui ont couvert l'Asie de sang.

(Marigny, *Histoire des Arabes* ; Savary, *Vie de Mahomet* ; d'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

(7) Page 20. Kaled, surnommé *l'épée de Dieu*, etc.

Les faits d'armes de ce Kaled , rapportés par les historiens les plus authentiques ,

ressemblent à ceux des héros de roman. D'abord, ennemi de Mahomet, il vainquit le prophète au combat d'*Aheh*, le seul où Mahomet ait été vaincu. Devenu depuis zélé Musulman, il soumit les peuples qui se révoltèrent après la mort de Mahomet, battit les armées d'Héraclius, conquit la Syrie, la Palestine, une partie de la Perse, et sortit vainqueur d'une foule de combats singuliers qu'il proposoit toujours aux généraux ennemis. Un trait de lui fera connoître son caractère. Il assiégeoit la ville de Bostra. Le gouverneur grec, nommé Romain, feignit de vouloir faire une sortie, et vint ranger ses troupes en bataille devant l'armée musulmane. Au moment où le signal alloit se donner, il fit demander une conférence à Kaled. Les deux guerriers s'avancèrent aussitôt au milieu de l'espace qui séparoit les deux armées. Romain dit au Musulman qu'il étoit décidé à lui livrer sa ville et même à embrasser l'islamisme : mais il ajouta qu'il craignoit que ses soldats, dont il n'étoit pas fort estimé, ne voulussent attenter à ses jours, et qu'il supplioit Kaled de lui donner les moyens d'échapper à leur vengeance.

Le meilleur de tous , lui répondit Kaled , c'est de vous battre tout - à - l'heure avec moi. Cette marque de courage vous attirera le respect de vos troupes , et nous pourrons ensuite traiter ensemble.

A ces mots , sans attendre la réponse de Romain , Kaled tire son cimenterre , et attaque le malheureux gouverneur , qui se défend d'une main tremblante. A chaque coup que lui portoit Kaled , Romain lui disoit : Voulez-vous donc me tuer ? Non , répondoit le Musulman : tout ce que j'en fais n'est que pour vous attirer de l'honneur ; et plus vous recevrez de coups , plus vous acquerez d'estime. Enfin il abandonna Romain tout meurtri , s'empara bientôt de sa ville ; et lorsqu'il revit le gouverneur , il lui demanda comment il se portoit.

(Marigny, *Histoire des Arabes* , tom. I.)

(8) Page 24. Les tribus belliqueuses des Bérébères , etc.

LES Bérébères ont donné leur nom à cette partie de l'Afrique que nous appelons *Barbarie*. On les regarde avec beaucoup de

vraisemblance comme les descendans des premiers Arabes venus avec Melek Yafrik et confondus avec les anciens Numides. Leur langue, qui diffère de celle des autres peuples, pourroit bien être une corruption de la langue punique ; c'est l'opinion de M. Chénier. Quoi qu'il en soit, les Berébères existent encore dans le royaume de Maroc, divisés par tribus, errant dans les montagnes ; ne s'alliant jamais avec les Maures, qu'ils n'aiment point ; soumis au roi de Maroc comme au chef de leur religion, mais bravant son autorité quand il leur plaît. Redoutables par leur nombre, par leur courage, par leur amour de l'indépendance, ils ont conservé leurs antiques mœurs, que l'on trouvera détaillées au septième livre de mon ouvrage, d'après ce que j'ai trouvé dans *Léon l'Africain*, *Marmol*, *M. Chénier*, etc.

(9) Page 28. Tarik, l'un des plus grands capitaines, etc.

TARIK vint aborder au mont de Calpé et prit la ville d'Héraclée, à laquelle les

Arabes donnèrent le nom de *Djebel Tarik*.
Nous en avons fait *Gibraltar*.

(10) Page 32. Sous le califat d'Yézid II, etc.

Ce calife, le neuvième des Omniades, eut une fin qui mérite au moins de la pitié. Il s'amusoit un jour à jeter des grains de raisin à son esclave chérie, nommée Hababah, qui les recevoit dans sa bouche. Malheureusement un de ces grains, beaucoup plus gros en Syrie qu'en Europe, s'arrêta dans le gosier d'Hababah et l'étouffa sur-le-champ. Yézid au désespoir ne voulut jamais permettre qu'on enterrât l'objet de son amour : il garda son corps huit jours entiers dans sa chambre, sans vouloir le quitter un instant. Enfin, obligé, par la corruption, de consentir à s'en séparer, il mourut de sa douleur, après avoir ordonné qu'on l'inhumât dans le tombeau de sa chère Hababah.

(Marigny, *Hist. des Arabes*; d'Herbelot *Bibliothèque orientale*, etc.)

Fin des notes de la première époque.

SECONDE ÉPOQUE.

(1) PAGE 40. Ali... bientôt après fut assassiné, etc.

Trois *Karégites* (on appeloit ainsi une secte de Musulmans plus fanatiques que les autres,) voyant l'empire des Arabes trouble par les querelles d'Ali, de Moavias et d'Amrou, crurent faire une chose agréable à Dieu et rendre la paix à leur patrie en assassinant à la fois ces trois rivaux. L'un d'eux courut à Damas, blessa l'usurpateur Moavias par derrière : mais la blessure ne fut pas mortelle. Celui qui s'étoit chargé de tuer Amrou poignarda par une méprise un des amis de ce rebelle. Le troisième vint frapper Ali comme il entroit dans la mosquée ; et le vertueux calife fut le seul qui n'échappa point à son assassin.

(Marigny, *Hist. des Arabes*, tome II.)

(2) *Page 41.* Mervan II, le dernier calife ommiade, etc.

C E Mervan fut surnommé *Alhémar*, c'est-à-dire *l'Ane*; surnom qui, dans l'Orient, n'a rien que de fort honorable, d'après l'estime singulière qu'on a pour ces animaux infatigables et patients. L'Arioste a pris dans l'histoire de ce calife le touchant épisode d'Isabelle de Galice. Mervan, étant en Égypte, devint épris d'une religieuse chrétienne, et voulut lui faire violence. La chaste fille, pour sauver sa pudeur, lui promit un onguent qui rendoit invulnérable, et s'engagea d'en faire l'épreuve sur elle-même. Après s'être frotté le cou de cet onguent, elle dit au calife de frapper hardiment; et le barbare lui coupa la tête.

(D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

(3) *Page 41.* Les noms d'Haroun al Raschild, d'Almamon et des Barmécides, etc.

HAROUN AL RASCHILD, c'est-à-dire *Haroun le Juste*, obtint une grande gloire

dans l'Orient, qu'il dut sans doute en partie, ainsi que son beau surnom, à la protection qu'il accordoit aux gens de lettres. Ses victoires et son amour pour les sciences prouvent qu'Haroun n'étoit pas un homme ordinaire : mais sa cruauté pour les Barmécides ternit l'éclat de ses grandes actions. Cette illustre famille, issue des anciens rois de la Perse, avoit rendu les services les plus signalés aux califes, et s'étoit attiré le respect, l'amour de tout l'empire. Giaffar Barmécide, qui passoit pour le plus vertueux des Musulmans et pour le meilleur écrivain de son siècle, étoit le visir d'Haroun. Il conçut un violent amour pour la belle Abassa, sœur du calife. La princesse aima Giaffar ; et le calife, qui avoit pour sa sœur au moins une amitié fort jalouse, vit avec peine ces amours. Cependant il consentit à leur hymen : mais, par un caprice digne d'un despote d'Orient, il exigea que l'amoureux Giaffar lui fit serment de ne jamais user des droits d'époux. L'infortuné s'y soumit, et fut long-temps fidele à sa promesse. Malheureusement Abassa, dont l'esprit et le talent pour la poésie étoient fort célèbres, lui écrivit un jour ces vers, rapportés par Abou-

Agélah , historien arabe , et que je ne fais que rimer :

LA sévère pudeur me prescrivoit la loi
 De te cacher le feu qui consume mon ame :
 Mais il éclate malgré moi ;
 Je cède en rougissant à ma brûlante flamme.
 Déchire ce billet que je baigne de pleurs :
 Soit de honte ou d'amour il faudra que j'expire ;
 Pouvois-je mourir sans te dire
 Que c'est pour toi seul que je meurs ?

Giaffar , ne se possédant plus , courut chez son épouse , et oublia son serment. Bientôt après , Abassa fut obligée de prendre des précautions pour cacher sa grossesse à son frere. Tout réussit : elle accoucha secrètement d'un fils que l'on envoya nourrir à Ja Mecque. Quelques années après , Haroun alla faire son pelerinage dans cette ville , et sut , par une esclave perfide , toutes les circonstances du parjure de Giaffar. L'atrocce Haroun (on auroit peine à le croire , si ce fait n'étoit authentique dans tout l'Orient) fit jeter sa sœur dans un puits , fit couper la tête à Giaffar , et ordonna qu'on mit à mort tous les parens de l'infortuné Barmécide. Son père Jahiah , vieillard ve-

nérable, adoré de tout l'empire, qu'il avoit gouverné long - temps, reçut le trépas avec une constance héroïque. Avant de mourir, il écrivit ce peu de mots au calife :

« L'accusé passe le premier, l'accusateur
« le suivra dans peu. Tous deux paroîtront
« devant un juge que les procédures ne
« peuvent tromper. »

L'implacable Haroun poussa la démence jusqu'à défendre que l'on parlât des Barmécides. Un Musulman nommé Mundir osa braver cette loi, et fit publiquement leur éloge. Le calife l'envoya chercher, et le menaça du supplice. Vous pouvez, lui répondit Mundir, me faire taire en me donnant la mort, et vous n'avez que ce moyen : mais vous ne pouvez pas faire taire la reconnaissance de tout l'empire pour ces vertueux ministres ; et les débris mêmes des monumens qu'ils ont élevés, et que vous détruisez, parleront malgré vous de leur gloire.

Haroun, touché de ces paroles, lui fit donner une assiette d'or. Mundir, en la recevant, s'écrie : Voici encore un bienfait des Barmécides !

Tel fut ce fameux Haroun qui portoit le surnom de *Juste*.

Almamon son fils n'eut point de surnom, et fut le plus vertueux, le plus sage, le meilleur des hommes. On en peut juger par ce mot de lui. Ses visirs le pressoient de punir de mort un de ses parens qui s'étoit fait proclamer calife et avoit porté les armes contre lui. Almamon ne voulut jamais y consentir, et leur dit, les larmes aux yeux : « Ah ! si l'on savoit combien j'ai de plaisir à pardonner, tous ceux qui m'ont offensé viendroient me faire l'aveu de leurs fautes. »

Ce prince adorable fit fleurir les sciences et les beaux arts : son règne est la plus belle époque de leur gloire chez les Arabes.

(Marigny, *Histoire des Arabes*; d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.)

(4) Page 45. Des irruptions des Français dans la Catalogne, etc.

Les historiens ne sont point d'accord sur l'époque où Charlemagne vint en Espagne. Il paroît que ce fut sous le règne d'Abderrame Ier que cet empereur passa les Pyrénées, prit Pampelune, Saragosse, et fut

battu dans sa retraite aux défilés de Roncevaux, lieu si célèbre dans les romans par la mort de Roland.

(5) Page 51. Un gouvernement où les droits des peuples étoient respectés, etc.

LES anciennes lois d'Aragon, connues sous le nom de *Fore de Sobrarbe*, limitoient la puissance des souverains en lui donnant un contrepoids dans celle des *ricos Hombres* et du magistrat qui s'appeloit *le Justice*. Tout le monde connoît la formule du serment que les états d'Aragon prêtoient à leur roi : *Nos que valemus tanto como vos y que podemos mas que vos, os hazemos neustro rei, con tal que guardeis neustros fueros, sino, no.*

(6) Page 52. L'école célèbre dont les élèves, etc.

L'ÉCOLE de musique, fondée à Cor-

Moussali , que les Orientaux regardent comme leur plus grand musicien. Cette musique ne consistoit point , comme la nôtre , dans l'accord de différens instrumens , mais simplement dans des airs doux et tendres que le musicien chantoit en s'accompagnant du luth. Quelquefois on réunissoit plusieurs voix et plusieurs luths ensemble pour exécuter les mêmes airs à l'unisson. Cette musique suffisoit et suffit encore à des peuples passionnés pour la poésie , et dont le premier besoin , lorsqu'ils écoutent une voix , est d'entendre les vers qu'elle chante. Ce Moussali , qui fut élève d'Ali-Zériab à Cordoue , devint ensuite , par son talent , le favori d'Haroun al Raschild. On raconte que ce calife , s'étant brouillé avec une de ses favorites nommée Mariah , tomba dans une mélancolie qui faisoit craindre pour ses jours. Giaffar le Barmécide , son premier visir , pria le poète Abbas-ben-Ahnaf de faire des vers sur cette brouillerie. Ces vers furent chantés par Moussali devant le calife , qui fut tellement touché des pensées du poète et des accens du musicien , qu'il courut sur-le-champ aux genoux de sa maîtresse demander et donner pardon. Mariah

reconnoissante envoya vingt mille drachmes d'or au poète et à Moussali ; Haroun leur en fit donner quarante mille.

(Cardonne , *Histoire d'Afrique* , livre II.)

(7) Page 58. La statue de la belle esclave , etc.

MAHOMET , par horreur pour l'idolâtrie , défend à son peuple , dans l'Alcoran , toute figure imitée : mais ce précepte ne fut jamais bien observé. Les califes d'Orient faisoient mettre sur leurs monnoies l'empreinte de leur image , comme on peut le voir dans les médailles que conservent quelques curieux : un des côtés représente la tête du calife ; l'autre porte son nom et des passages de l'Alcoran. Dans les palais de Bagdad , de Cordone , de Grenade , il y avoit plusieurs figures d'animaux et beaucoup de sculptures en marbre et en or.

(Cardonne , *Histoire d'Afrique* , livre II.)

(8) *Page 61.* Le roi de l'Europe le plus riche, etc.

ON peut juger de cette opulence par le présent que reçut Abdérame III d'un de ses sujets nommé Abdoulmelek - ben - Chéid , qui fut élevé à la dignité de premier visir. Voici quel fut ce présent , tel que le rapporte Ibn Kalédan , historien arabe : 400 livres d'or vierge , 420,000 sequins en lingots d'argent , 420 livres de bois d'aloès , 500 onces d'ambre gris , 500 onces de camphre , 30 pièces de drap d'or et de soie , 10 fourrures de martre du Korassan , 100 autres fourrures de martre plus communes , 48 housses de chevaux trainantes , tissées d'or de Bagdad ; 4,000 livres de soie , 30 tapis de Perse , 800 armures de fer pour des coursiers , 1,000 boucliers , 100,000 fleches , 15 chevaux arabes pour le calife , 100 autres pour ses officiers , 20 mules avec leurs selles et housses trainantes , 40 jeunes garçons , et 20 jeunes filles d'une rare beauté.

(Cardonne , *Histoire d'Afrique* , livre II.)

(9) *Page* 74. Le foible calife...
s'endormoit , etc.

C'EST à-peu-près vers ce temps qu'arriva la fameuse aventure des sept enfans de Lara , si célébrée par les historiens et par les romanciers espagnols. Ces jeunes guerriers étoient sept frères , fils de Gonzalve Gustos, proche parent des premiers comtes de Castille et seigneurs de Salas de Lara. Le beau-frère de Gonzalve Gustos, nommé Ruy Velasquez, excité par les horribles conseils de sa femme dona Lambra, qui prétendoit avoir à se plaindre du plus jeune des sept frères, médita contre eux une vengeance atroce. Il commença par envoyer leur père Gonzalve en ambassade au roi de Cordoue, avec des lettres particulières dans lesquelles il prioit le calife de faire périr cet ennemi des Musulmans. Le calife ne voulut point commettre ce crime ; il se contenta de retenir Gonzalve en prison. Pendant ce temps, le perfide Velasquez, sous prétexte d'aller attaquer les Maures, conduisit ses sept neveux dans une embuscade, où, les ennemis les ayant enveloppés, ils périrent tous jusqu'au dernier, après des exploits admi-

rables et avec des circonstances qui rendent cette histoire infiniment touchante. Cet oncle barbare envoya les têtes des sept infortunés dans le palais de Cordoue , et les fit présenter à leur père dans un plat d'or couvert d'un voile. Le père , en découvrant ce plat , tomba privé de sentiment. Le calife , indigné contre Velasquez , rendit à Gonzalve la liberté. Mais Velasquez étoit trop puissant pour que Gonzalve pût espérer de le punir. Il le tenta vainement ; la vieillesse lui avoit ôté ses forces. Solitaire avec son épouse , il pleuroit ses enfans , et demandoit au ciel de les suivre au tombeau , lorsqu'il lui vint un vengeur sur lequel il ne comptoit pas.

Gonzalve , pendant qu'il étoit prisonnier à Cordoue , avoit été l'amant heureux de la sœur du roi musulman. Cette princesse , après son départ , étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit appelé *Mударra Gonzalve*. Parvenu à l'âge de quinze ans , ce fils , instruit du nom de son père et du forfait de Velasquez , ce fils né pour être un héros , résolut de venger ses frères. Il part de Cordoue , va défier Velasquez , le tue , lui coupe la tête , et la porte au vieillard Gonzalve ,

en lui demandant de le reconnoître et de le faire chrétien. L'épouse de Gonzalve consentit avec transport à devenir la mère de ce brave bâtard. Mudarra fut adopté solennellement par les deux époux. La femme de Velasquez fut lapidée et brûlée. C'est de ce Mudarra Gonzalve que se prétendent issus les Manriques de Lara, l'une des plus grandes maisons d'Espagne.

(Mariana, *Histoire d'Espagne*, livre VIII, chap. 9; Garibai, *Compend. histor.* tom. I, lib. 10.)

Fin des notes de la seconde époque.

TROISIÈME ÉPOQUE.

(1) PAGE 79. Trois évêques de Catalogne, etc.

CES trois évêques, morts en combattant pour les Musulmans à la bataille d'Albakara, donnée en 1010, étoient Arnaulphe, évêque de Vic, Accio, évêque de Barcelone, et Othon, évêque de Gironne.

(Mariana, *Hist. d'Espagne*, liv. VIII, chap. 10.)

(2) Page 84. Toujours prêt, dans sa faveur, etc.

RODRIGUE DIAS DE BIVAR, surnommé *le Cid*, si connu par ses amours avec Chimène et son duel avec le comte de Gormas, a été le sujet de beaucoup de poèmes, de romans et de romances espagnoles. Sans adopter toutes les anecdotes extraordinaires que ces différens ouvrages rapportent de ce héros, il est prouvé, par le témoignage des historiens, que le Cid fut non seule-

ment le plus brave , le plus redouté des chevaliers de son siècle , mais le plus vertueux , le plus généreux des hommes. Il s'étoit déjà rendu célèbre par ses exploits sous le règne de Ferdinand I^{er}, roi de Castille , en 1050. Lorsque son fils Sanche II voulut dépouiller sa sœur Urraque de la ville de Zamora , le Cid , avec une noble hardiesse , lui représenta qu'il faisoit une injustice , et qu'il violoit à la fois les droits du sang et les lois de l'honneur. L'impétueux Sanche exila le Cid , qu'il rappela bientôt par besoin. Quand la mort de ce Sanche , tué en trahison devant Zamora , eut donné le trône à son frère Alphonse VI , les Castellans desiroient que leur nouveau roi jurât solennellement qu'il n'avoit eu aucune part à l'assassinat de son frère. Personne n'osoit demander au monarque ce redoutable serment : le Cid , à l'autel même où Alphonse étoit couronné , le lui fit prononcer , en y mêlant des maledictions horribles contre les parjures. Alphonse ne lui pardonna jamais cette liberté : il exila bientôt le Cid , sous prétexte qu'il étoit entré sur les terres du roi de Toledé Almamon , son allié , où Rodrigue avoit , par mégarde ,

poursuivi quelques fuyards. Ce fut le temps de cet exil qui devint l'époque la plus glorieuse pour le Cid; ce fut alors qu'il fit tant de conquêtes sur les Maures, aidé seulement des braves chevaliers que sa réputation attiroit sous ses drapeaux. Alphonse le rappela, lui rendit en apparence ses bonnes grâces : mais Rodrigue étoit trop franc pour soutenir long - temps la faveur. Banni de nouveau de la cour, il alla conquérir Valence; et, maître de cette forte ville, de beaucoup d'autres, d'un vaste pays, il ne tenoit qu'à Rodrigue de se faire souverain : jamais il ne le voulut; il fut toujours le sujet fidèle d'Alphonse, quoiqu'Alphonse l'eût souvent offensé. Le Cid mourut à Valence en 1099, chargé de gloire et d'années. Il n'avoit eu qu'un seul fils, qui fut tué jeune dans un combat. Ses deux filles, dona Elvire et dona Sol, épousèrent deux princes de la maison de Navarre; et, par une longue suite d'alliances, elles se trouvent les aïeules des Bourbons qui règnent aujourd'hui en France et en Espagne.

(Mariana, *Histoire d'Espagne*, liv. IX et X; Garibai, *Compend. histor.* tom. II, lib. 2.)

(3) Page 86. Plus féroces, plus sanguinaires, etc.

L'HISTOIRE d'Afrique est une suite continuelle de meurtres. Les circonstances les plus atroces les accompagnent et les varient sans cesse : on frémit d'horreur à toutes les pages ; et, si l'on jugeoit l'humanité d'après ces sanglantes annales , on seroit tenté de penser que de toutes les bêtes féroces l'homme est la plus méchante et la plus cruelle. Dans la foule des scélérats africains qui portèrent la couronne , on distingue un *Abou Ishak* , de la race des *Aghlébites* , qui , après avoir fait égorger huit de ses frères , se plaisoit à verser lui-même le sang de ses propres enfans. La mère de ce monstre parvint avec peine à dérober à sa fureur seize jeunes filles qui lui étoient nées, en différens temps, de ses nombreuses épouses. Un jour, dînant avec *Ishak* , cette mère, qui croyoit avoir besoin de pardon , saisit le moment où son fils sembloit regretter de n'avoir plus d'enfans : tremblante , elle lui avoua qu'elle avoit sauvé seize de ses filles. Le tigre parut attendri , et desira de les voir. Elles vinrent :

leur âge , leur grace , touchèrent le féroce Ishak ; il les caressa long-temps. Sa mère , pleurant de joie , se retira pour aller remercier Dieu de ce changement. Une heure après , des eunuques vinrent lui porter , par ordre du roi , les seize têtes des jeunes princesses.

Je pourrois citer plusieurs traits pareils de cet exécration Ishak , attestés par les historiens. Il régna long-temps , fut heureux dans toutes ses guerres , et mourut de maladie.

(Cardonne , *Hist. d'Afrique* , liv. III.)

Le temps n'a point affoibli cette férocité sanguinaire qui semble dans les Africains être un vice inhérent au climat. De nos jours , *Mulei Abdalla* , le père de *Sidi Mahomet* le dernier roi de Maroc , a renouvelé ces scènes d'horreur. Il pensa se noyer un jour en traversant une rivière. Un de ses nègres le secourut , et se félicitoit d'avoir eu le bonheur de sauver son maître. Mulei l'entendit ; et tirant son sabre , *Voyez* , dit-il , *cet infidèle qui croit que Dieu avoit besoin de lui pour conserver les jours d'un chérif!* En disant ces mots , il lui fendit la tête.

Ce même Mulei avoit un domestique de confiance qui le servoit depuis long-temps , et que ce roi barbare sembloit aimer. Dans un moment de franchise , il pria ce vieux serviteur d'accepter deux mille ducats et de s'en aller , de peur qu'il ne lui prît envie de le tuer comme tant d'autres. Le vieillard embrassa ses genoux , refusa les deux mille ducats , et lui dit , avec des sanglots , qu'il aimoit mieux périr de sa main que d'abandonner son cher maître. Mulei y consentit avec peine. Quelques jours après , sans aucun motif , pressé de cette soif de sang dont les accès redoubloient quelquefois , Mulei tua d'un coup de fusil ce malheureux domestique , en lui disant qu'il avoit mal fait de ne pas accepter son congé.

(*Recherches histor. sur les Maures*, par M. Chénier , tome III.)

Ces traits sont pénibles à rapporter : mais ils font connoître les mœurs , donnent de l'horreur pour le despotisme et de l'amour pour les lois ; ce qui n'est jamais inutile.

(4) *Page* 92. Et jouit de la double gloire , etc.

AVERROÈS étoit de Cordoue , d'une des premières familles de cette ville. Sa traduction d'Aristote fut mise en latin ; et nous n'avons eu pendant long-temps que cette version. Ses autres ouvrages , *de naturâ orbis , de re medicâ* , sont encore estimés des savans. Averroès est regardé , avec raison , comme le premier des philosophes arabes. Ils ne sont pas nombreux chez cette nation , où les prophètes et les conquérans ont été communs. Sa philosophie lui attira des malheurs. L'indifférence qu'il affectoit pour toutes les religions , à commencer par la sienne , excita contre lui les prêtres , les fanatiques , sur-tout ceux que ses talens rendoient jaloux : ils l'accusèrent devant l'empereur de Maroc d'être un hérétique. Averroès fut condamné à faire amende honorable à la porte de la mosquée , et à recevoir sur le visage les crachats de tous les fidèles qui viendroient prier pour sa conversion. Il subit cet humiliant supplice , en répétant ces paroles : *Moriatur anima mea mortis philosophorum!*

(5) *Page* 100. Et brise les chaines de fer, etc.

Ce roi de Navarre étoit Sanche VIII, surnommé *le Fort*. Ce fut en mémoire de ces chaines brisées par lui à la bataille de Toloza, qu'il fit ajouter aux armes de Navarre les chaines d'or qu'on y voit sur le champ de gueules.

(6) *Page* 106. Cousin germain de saint Louis, etc.

BLANCHE, mère de saint Louis, étoit fille d'Alphonse le Noble, roi de Castille. Elle avoit une sœur nommée Bérengère, mariée au roi de Léon, et mère de Ferdinand III. Plusieurs historiens, entre autres Mariana et Garibai, soutiennent que Blanche étoit l'ainée de Bérengère. Par conséquent saint Louis eût été l'héritier direct du trône de Castille. La France a conservé long-temps cette prétention. D'autres disent que Bérengère étoit l'ainée. Il est étonnant que ce point d'histoire n'ait pas

été éclairci : mais il est simple que les droits de Ferdinand aient prévalu, puisqu'ils étoient soutenus de l'amour des Castillans.

Fin des notes de la troisième époque.

 QUATRIÈME EPOQUE.

(1) PAGE 127. Alphonse le Sage... monta sur le trône, etc.

C'EST cet Alphonse le Sage qui disoit en badinant que, *s'il avoit été du conseil de Dieu dans le temps de la création, il lui auroit donné de bons avis.* Cette plaisanterie lui a été durement reprochée par les historiens. Alphonse le Sage étoit grand astronome. Ses *Tables alphonsines* lui ont acquis beaucoup de réputation. Son recueil de lois, intitulé *Las Partidas*, prouve que le bonheur de son peuple l'occupoit autant que l'étude. C'est dans ce recueil qu'on trouve ces mots remarquables, écrits par un roi dans le treizième siècle : *Le despote arrache l'arbre, le sage monarque l'émonde*

(2) Page 129. De se faire élire empereur, etc.

ALPHONSE LE SAGE avoit été élu empereur en 1257 : mais il étoit trop loin de

l'Allemagne, et trop occupé chez lui, pour soutenir cette élection. Il fit pourtant, en 1275, un voyage à Lyon, où le pape Grégoire X étoit alors, pour plaider sa cause devant ce pontife. Le pape décida pour Rodolphe de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche. Ainsi les papes donnoient les couronnes.

(*Révolutions d'Espagne*, tome I, livre III.)

(3) Page 130. Sanche.... n'en régna pas moins après lui, etc.

CE Sanche, surnommé *le Brave*, qui porta les armes contre son père, et parvint au trône après lui, n'étoit que le second fils d'Alphonse le Sage. L'aîné, Ferdinand *de la Cerda*, prince doux et vertueux, étoit mort à la fleur de ses jours, laissant au berceau deux enfans qu'il avoit eus de son épouse Blanche, fille de Saint Louis roi de France. Ce fut pour priver ces enfans de leurs droits à la couronne que l'ambitieux Sanche fit la guerre à son père. Il réussit dans ses criminels desseins: mais les princes

de la Cerda , protégés par la France , par l'Aragon , et ralliant autour d'eux tous les mécontents de Castille , furent la cause ou le prétexte de longues et sanglantes divisions.

(Mariana , *tome I* , *livre 14* ; Garibai , Ferreras , etc.)

(4) *Page 142*. Ferdinand IV, surnommé l'Ajourné, etc.

FERDINAND IV , fils et successeur de Sanche le Brave , étoit encore enfant lorsqu'il monta sur le trône. Sa minorité fut très-orageuse : mais le génie et les grandes qualités de la reine Marie sa mère vinrent à bout de calmer les factions. Il fut surnommé *l'Ajourné* , parce qu'ayant , dans un accès de colère , fait précipiter du haut d'un rocher deux frères du nom de *Carvajal* , accusés et non convaincus d'un assassinat , ces deux frères , au moment de mourir , protestèrent de leur innocence , en appelèrent aux lois et à Dieu , et *ajournèrent* l'emporté Ferdinand à comparoître dans trente jours devant le juge des rois. A

cette époque précise , Ferdinand , qui marchoit contre les Maures , se retira pour dormir après son dîner , et fut trouvé mort sur son lit. Les peuples d'Espagne ne doutèrent point que ce trépas subit ne fût un effet de la justice divine. Il eût été utile que les rois ses successeurs , et sur-tout Pierre le Cruel , en fussent persuadés.

(Mariana , tome I , liv. 15 , chap. 11.)

(5) Page 143. Retiré dans les murs de Tariffe , etc.

Après que Sanche le Brave se fut emparé de Tariffe , les Africains vinrent l'assiéger. Ce fut pendant ce siège qu'Alphonse de Gusman , gouverneur de la ville pour les Espagnols , donna un exemple d'héroïsme , digne de l'ancienne Rome , mais qui ne peut pas être jugé par les cœurs paternels. Le fils de Gusman fut pris dans une sortie. Les assiégeans le conduisirent sous les murailles , et menacèrent le gouverneur d'immoler ce fils , s'il ne se rendoit sur-le-champ. Gusman , pour toute réponse , leur jette un poignard et se retire

des creneaux. Un moment après, il entend les Espagnols pousser de grands cris. Il accourt en demandant la cause de cette alarme : on lui dit que les Africains viennent d'égorger son fils. *Dieu soit loué !* répond-il, *j'avois pensé que la ville étoit prise.*

(*Révolutions d'Espagne* , tome I , liv. 4)

(6) *Page 151.* La célèbre Inès de Castro, etc.

LA passion de Pierre de Portugal pour Inès de Castro fut portée à un tel excès, qu'elle excuse peut-être les atrocités que Pierre exerça contre les meurtriers de sa maîtresse. Ces meurtriers étoient trois principaux seigneurs portugais, nommés Gonzalès, Pachéco, et Coëlle : ils l'avoient poignardée eux-mêmes entre les bras de ses femmes. Pierre, qui n'étoit alors que prince de Portugal, sembla dès ce moment perdre la raison, et de vertueux et doux qu'il avoit été jusqu'alors, il devint féroce et presque insensé. Il prit les armes contre

son père , il mit à feu et à sang les provinces où les assassins avoient des biens ; et , dès qu'il fut monté sur le trône , il exigea du roi de Castille Pierre le Cruel qu'il lui livrât Gonzalès et Coëlle , qui s'étoient réfugiés chez lui. Pachéco étoit en France , où il mourut. Pierre , maître de ses ennemis , leur fit subir les supplices les plus douloureux , leur fit arracher le cœur tandis qu'ils étoient encore vivans , et voulut assister lui-même à cet horrible spectacle. Après avoir assouvi sa vengeance , cet amant forcené de douleur et d'amour exhuma le corps d'Inès , le revêtit d'habits magnifiques , posa sa couronne sur ce front livide et défiguré , la proclama reine de Portugal , et força les grands de sa cour à venir lui rendre leurs hommages.

(*Histoire de Portugal* , par Lequeieu de la Neuville , liv. II.)

(7) Page 154. La plupart des ouvrages de ces auteurs grenadins périt, etc.

Après la prise de Grenade , le cardinal Ximènes fit brûler tous les exemplaires de

l'Alcoran qu'il put se procurer. Les soldats, ignorans ou superstitieux, prenoient pour l'Alcoran tout ce qui étoit écrit en arabe, et jetèrent au feu une foule d'ouvrages en prose et en vers.

(8) *Page 173.* Les Abencerrages, tribu puissante, etc.

LES habitans de Grenade, et tous les Maures en général, étoient divisés en tribus, composées des rejetons de la même famille. Ces tribus étoient plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérées; mais elles ne se confondoient point et ne se divisoient jamais. Chacune de ces tribus avoit un chef, qui étoit le descendant en droite ligne masculine de la première tige de la famille. A Grenade, il y avoit trente-deux tribus distinctes. Les plus renommées étoient celles des *Abencerrages*, des *Zégris*, dont il sera beaucoup parlé dans cet ouvrage, des *Alabez*, des *Almorades*, des *Vanégas*, des *Gomèles*, des *Abidbars*, des *Ganzuls*, des *Abenamars*, des *Aliatars*, des *Reduans*,

des *Aldoradins*, etc. Elles étoient souvent ennemies les unes des autres, et cette haine se transmettoit de père en fils; ce qui rendoit si fréquentes les guerres civiles.

(9) *Page* 176. Isabelle.... épousa le roi de Sicile Ferdinand, etc.

LE mariage de Ferdinand et d'Isabelle se fit d'une manière singulière. Isabelle, après avoir été accordée avec le prince de Viane, don Carlos, frère aîné de Ferdinand, et dont la vie, les malheurs, sont si intéressans dans l'histoire d'Espagne; après avoir été promise au grand-maître de Calatrave Pachéco, recherchée par Alphonse roi de Portugal, par le duc de Guienne, frère de Louis XI roi de France, par le frère d'Edouard roi d'Angleterre; Isabelle se décida pour le jeune Ferdinand, héritier du trône d'Aragon, et déjà roi de Sicile. Il falloit tromper le roi de Castille, Henri IV, qui s'opposoit formellement à ce mariage. L'archevêque de Tolède Carillo, qui consuma sa longue vie dans les intrigues et

dans les factions , se chargea de tout arranger. Il enleva d'abord Isabelle de la cour du roi son frère , et la mit en sûreté à Valladolid. Ensuite il fit arriver , dans le plus grand secret , le jeune Ferdinand , déguisé , suivi seulement de quatre cavaliers. Le mariage se fit tout de suite , le plus simplement et le plus secrètement possible. Les nouveaux époux , qui devoient un jour être maîtres des trésors du Nouveau - Monde , furent obligés d'emprunter à leurs serviteurs de quoi payer les modiques frais de leurs noces. Ils se séparèrent peu après ; et , dès que le roi de Castille eut appris cet événement , les troubles , les factions , les guerres civiles éclatèrent.

Isabelle étoit un peu plus âgée que Ferdinand. Elle étoit petite , mais bien faite. Ses cheveux , au moins très - blonds , ses yeux verts et pleins de feu , son teint un peu olivâtre , ne l'empêchoient pas d'avoir un visage imposant et agréable. Ferdinand étoit de taille moyenne ; il avoit le teint fort brun , les yeux noirs et vifs , l'air grave et toujours calme. Sobre à l'excès , il ne mangeoit que de deux mets , et ne buvoit

ment de porter ses armes en Espagne.

Ce beau royaume, après avoir été soumis tour-à-tour par les Carthaginois, par les Romains, étoit devenu la proie des barbares. Les Alains, les Suèves, les Vandales, connus sous le nom général de Goths, s'étoient partagé ses provinces. Mais Euric, un de leurs rois, vers la fin du cinquième siècle, avoit réuni toute l'Espagne et l'avoit transmise à ses descendans.

État
de l'Es-
pagne
sous les
Goths.

La douceur du climat, la prospérité, les richesses, amollirent ces conquérans, leur donnèrent des vices qu'ils n'avoient pas lorsqu'ils étoient des barbares, et leur ôtèrent la valeur guerrière qui seule avoit fait leurs succès. Les rois qui vinrent après Euric, tantôt ariens, tantôt catholiques, abandonnèrent leur puissance aux évêques et régnèrent au milieu des troubles. Rodrigue, le dernier d'entre eux, souilla le trône par ses vices. Personne n'ignore l'histoire, apocryphe ou véritable, de